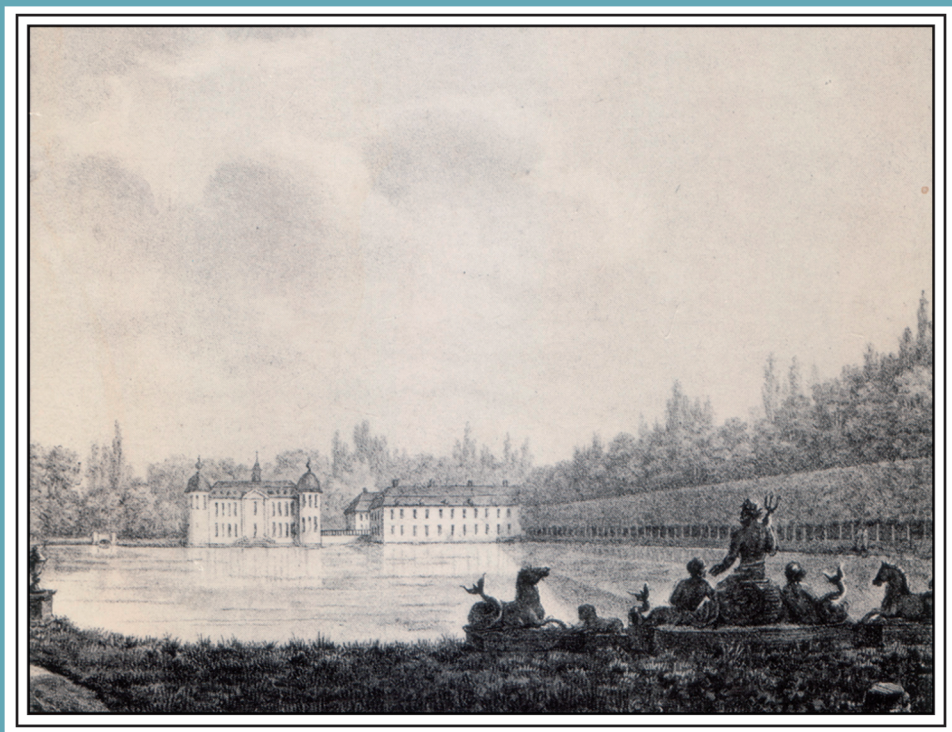


Nouvelles Annales Prince de Ligne



XVIII

Groupe d'Études Lignistes
Bruxelles

2009

*Nouvelles Annales
Prince de Ligne*

Nouvelles Annales Prince de Ligne

Tome XVIII



A.S.B.L.

**Groupe d'Études Lignistes
Bruxelles**

Rédaction

Directeur : Professeur Jeroom Vercruysse
Olmenlaan 5, B-1750 St-Martens-Lennik
Belgique

Les Nouvelles Annales Prince de Ligne, publiées sous le haut patronage de S.A. le Prince de Ligne, sont l'organe du *Groupe d'Études Lignistes* composé comme suit :

S.A. la Princesse Anne de Ligne
Prof. Daniel Acke
Prof. Claude Bruneel
Prof. Bruno Colson
Prof. Manuel Couvreur
Mme Marianne Delvaux
Prof. Basil Guy
Prof. Roland Mortier
M. Pierre Mouriau de Meulenacker
Prof. Raymond Trousson
Prof. Valérie van Crugten-André
Prof. Jeroom Vercruysse

Site Internet : <http://www.princechjdeligne.be>

Tomes I à XIII : Éts. Hayez s.a.,
Rue F. Brunfaut 19, B-1080 Bruxelles
Belgique

Tomes XIV à XVIII : Groupe d'Études Lignistes
Rue É. Claus 12, B-1000 Bruxelles
Belgique

Le contenu des articles n'engage que leurs auteurs.

Sommaire

ALEXANDRE STROEV, Le réseau des connaissances et des correspondants russes du prince Charles-Joseph de Ligne.....	7
JEROM VERCROYSE, Les lettres du prince de Ligne à Joseph II pendant la Campagne russo-turque de 1788. Les réécritures d'une désillusion.....	67
BRUNO COLSON, Expérience et culture du combat : Charles-Joseph de Ligne à Leuthen (5 décembre 1757).....	87
JEROM VERCROYSE, L'amour par contrat. Une proposition inédite du prince de Ligne.....	111
DANIEL ACKE, Expérience et représentation de la ville chez le prince de Ligne.....	119
JOURNÉES D'ÉTUDES, Le prince de Ligne et ses correspondants. 3-4 décembre 2010.....	173
COMPTES RENDUS.....	175

ALEXANDRE STROEV

**Le réseau des connaissances et des correspondants
russes du prince Charles-Joseph de Ligne**

Ne faudra-t-il pas un long commentaire
(je vous le demande) pour entendre
nos lettres avec le temps ?

Catherine II au prince de Ligne,
[décembre 1791]

Les relations du prince de Ligne avec la Russie, évoquées dans plusieurs articles et ouvrages, en commençant par la précieuse étude de Vassili Bilbassov¹, n'ont jamais été explorées d'une manière systématique. En étroite collaboration avec Jeroom Vercruysse, nous avons réuni de multiples lettres et écrits du prince et de ses correspondants, imprimés et inédits, provenant d'une quinzaine d'institutions et archives, allemandes, autrichiennes, belges, françaises, italiennes, russes et tchèques. L'édition de ces correspondances russes du prince de Ligne paraîtra aux éditions Honoré Champion. Les textes sont établis d'après les manuscrits et plusieurs lettres, modifiées par des éditeurs ou réécrites par le prince lui-même, ont retrouvé leur forme originelle. De multiples variantes aident à mieux apprécier les processus d'écriture de l'auteur.

Diverses correspondances apparaissent pour la première fois. Elles révèlent des faits inconnus ou oubliés, que ce soient les activités militaires et diplomatiques du prince de Ligne ou ses amours.

Guerres et paix

Un des premiers Russes avec lesquels Charles-Joseph de Ligne fait connaissance à l'âge de quinze ans, est le prince Alexandre Menchikov², fils du favori de Pierre le Grand. Le prince l'initie aux plaisirs sensuels et lui apprend « plus là-dessus ensuite qu'[il] en voulu[t] savoir »³. Une vingtaine d'années plus tard, lors de la guerre de Sept ans, le prince de Ligne, devenu colonel, croise plusieurs militaires russes. Dans son *Journal de la guerre de Sept Ans* ainsi que dans ses mémoires, il évoque les maréchaux Petr Saltykov et Alexandre Boutourline, les généraux Petr Panine, Zakhar Tchernychev et Gottlob Kurt Heinrich von Tottleben, ainsi que deux comtes Chouvalov. Il est difficile d'identifier ces derniers avec certitude. Il pourrait s'agir des frères Petr Ivanovitch Chouvalov (1710-1762), grand-maître de l'artillerie (1758), et Alexandre Ivanovitch Chouvalov (1710-1771), chef de la Chancellerie d'Investigations secrètes (1746-1762), tous les deux promus généraux feld-maréchaux en 1761.

Les relations entre les alliés sont loin d'être idylliques. Ainsi, le 9 octobre 1760, lors du sac de Berlin, le prince de Ligne se brouille avec un général « moscovite » à cause des trophées de guerre et il se fait rosser par des soldats russes qui lui donnent des « coups de crosse de fusil dans

le ventre ». En leur échappant, il rencontre sur la place le comte Tchernychev et le comte von Tottleben :

Il y a du train ici près, me dit le premier. Il me semble qu'oui, lui répondis-je. Il me semble qu'on ne s'entend pas. C'est dommage, car je prêche si bien l'union⁴.

Le même jour, le prince ordonne à sa garde de tirer sur les cosaques et en fait tuer deux ou trois⁵.

À la fin de sa vie, dans ses *Réflexions* sur cette guerre, Charles-Joseph de Ligne se plaint de « la mauvaise fois, ou de l'incapacité des généraux russes, ennemis de notre Cour quand même ils en sont les alliés »⁶. En faisant des parallèles historiques, il compare leur attitude à celles du maréchal Münnich et du prince Potemkine, durant les guerres contre la Porte ottomane :

Munich alors voulait nous laisser toutes les forces des Turcs sur le corps, comme Potemkin 50 ans après⁷.

Cependant, une lettre badine, d'une personne non identifiée, peut-être d'un militaire russe, rédigée le 6 décembre [1759], dévoile des relations beaucoup plus intimes et enjouées :

C'est à un autre guerrier triomphant que j'adresse ce cri de guerre[,] d'horreur et d'[...]

Vae victis

Malheur aux vaincus

Je suis[,] prince belge[,] né pour l'amour de l'un et de l'autre sexe, sur l'un et l'autre hémisphère en n'abusant point de la rapidité de vos succès[.] Vous n'en souhaitiez qu'une au lieu de vingt, à la journée d'Hokirken⁸, et si je me sers de l'apostrophe d'un Brennus gaulois, traduite en français moderne,

ce n'est que pour rendre plus touchant le sort déplorable de cet infortuné captif peut-être arraché cruellement d'entre les bras d'un tendre Eumolpe⁹.

Vous savez en outre princes, ducs, milords, comtes et Messieurs que je sais taquiner le restaurateur des étymologies[,], analogies[,], allusions et allégories et vous voyez que la terminaison de mon épigraphe en français¹⁰ me conduit tout droit à mon sujet, et à l'objet de vos lauriers qu'un Grec ou même un [...]. Quel sujet d'allégresse, quel trophée ! Optima spolia ! Dépouilles optima ! dignes de César et d'Alexandre[.] Dans tout l'Occident il n'y eut que l'armée de Frederic¹¹ cet auteur roi, le Salomon et l'Attila des Germains qui pût en fournir, depuis le rapt de Ganymede jusqu'à l'enterrement de Giton¹² on ne vit un butin aussi célèbre. Mais, *vincere sit*, Annibal victorieux [...]. Vous avez vaincu en pure perte, prince ! Vous ne connaissez pas le prix de votre conquête[,], que dis-je [,], des égarements qui font jouir l'humanité[.] Vous en interdisez la jouissance. À passer trop exprès en quelles mains êtes-vous tombé ?

Les rencontres et les correspondances avec les Russes s'intensifient vingt ans plus tard, lors du premier voyage du prince à Saint-Pétersbourg, et durent les trente-cinq dernières années de sa vie. En août–octobre 1780, le prince de Ligne passe deux mois à Saint-Pétersbourg avec son fils Charles-Antoine qui venait d'épouser la Polonaise Hélène Massalska. Quoique Charles-Joseph ne parvienne pas à récupérer la dot promise par la belle-famille, son échec personnel se transforme en réussite diplomatique. Ayant charmé l'impératrice et le prince Potemkine, le prince de Ligne renforce le rapprochement entre la Russie et l'Autriche, entamé lors de la rencontre à Moguilev entre

Catherine II et Joseph II. Il joue aux cartes, il courtise la jeune Natalia Narychkina « comme aurait fait un mousquetaire de 18 ans »¹³, il tient une discussion en chinois fantaisiste avec le père de demoiselle, Lev Narychkine. Ses plaisanteries habituelles s'avèrent une arme redoutable : en ridiculisant le prince de Prusse, futur roi Frédéric-Guillaume II, qui séjourne à Saint-Pétersbourg en même temps que lui, le prince de Ligne vainc un rival diplomatique¹⁴.

Le comte Ludwig von Cobenzl, ambassadeur de Saint Empire, ne tarit pas d'éloges dans ses dépêches à Joseph II :

[...] S. M. est plus à l'aise même avec le prince de Ligne, et il n'y a pas jusqu'à lui qui sans s'en douter fasse du tort au prince de Prusse. Grâce à Potemkin, qu'il a pris singulièrement en amitié. Le prince de Ligne a été accueilli ici d'une manière la plus distinguée, il jouit des grandes entrées, est journellement de la partie de l'Impératrice, qui a fait avec lui des promenades en chaloupe, l'a mené dîner à Czarskoe selo et s'amuse infiniment de sa tournure d'originalité de son esprit¹⁵.

L'ambassadeur de Grande-Bretagne, James Harris, informe sa Cour le 9 septembre 1780 :

[...] il a le talent, sous le masque de plaisanterie, de dire à l'impératrice les vérités les plus importantes... Son sens de l'humour et du ridicule a certainement causé aux partis français et prussien un tort irréparable¹⁶.

Jaloux de ces succès qui lui portent ombrage, le chevalier Bourrée de Corberon, chargé d'affaires de France,

note dans son *Journal*, le 6 octobre 1780, après le départ du prince :

Le prince de Prusse n'a pas été accueilli de cette manière, et l'on va jusqu'à dire que c'est à cause du prince de Ligne qu'on ne lui a pas donné de fêtes. [...]

Son ton de polissonnerie n'a pas paru décent aux Russes ; le comte Panin, toujours riant et applaudissant, a quelquefois haussé des épaules de voir un grand seigneur de cinquante-quatre ans, décoré de la Toison d'or, jouer à broche-en-cul et se faire mettre des mèches de papier au derrière¹⁷.

Depuis cette année, la correspondance du prince avec les Russes devient régulière, même si le vieux comte Nikita Panine, chef de la diplomatie russe, ne lui écrira pas. En revanche, l'échange épistolaire est intense avec la tsarine et son favori Potemkine. À Saint-Pétersbourg, ce dernier propose pour le fils du prince, Charles-Antoine, le grade de colonel dans l'armée russe. À la fin de l'année, Potemkine réitère sa proposition de s'occuper de l'avenir et des intérêts du fils ; le père estime devoir ménager le protecteur au moment où il espère « signer un acte de trois mille ducats de rente viagère dans ce pays-là en faveur de son fils, pour les prétentions qui faisaient le sujet de son voyage de Russie »¹⁸. Début février 1781, le prince de Ligne père reçoit, par l'intermédiaire du maréchal de Lacy, l'autorisation de Joseph II d'accepter l'offre. Il en remercie le prince Potemkine (Bruxelles, 15 février 1781) :

Me voilà, cher prince, au comble de mes vœux. Sa Majesté l'Empereur vient de consentir, à ce que je désirais le plus au monde qui est que Charles profite de vos bontés, et ait le bonheur d'appartenir à la plus grande des souveraines,

et au plus grand des empires. Après avoir travaillé, cet été-ci, comme ingénieur, à la bâtisse de nos forteresses, il ira se mettre aux pieds de S. M. l'Impératrice, et se précipiter dans vos bras paternels : car ce sont des bontés de père que vous voulez bien avoir pour lui. Dieu vous préserve seulement dans ce moment-là, de son grand nez.

Si vous avez la guerre, avant d'être mon aide de camp, dans ce pays-ci, je serai le sien, à votre armée, où nous nous ferons *tuer*, volontiers, s'il le faut, sous vos ordres, et pour votre gloire.

Néanmoins, ce n'est que plus tard, durant la guerre contre la Turquie, que le fils servira avec un courage exemplaire dans l'armée russe, sous les ordres du prince Potemkine, et recevra en 1790 la croix de Saint-Georges pour la prise d'Ismaïl.

À la Voltaire

Catherine II trouve chez le prince de Ligne un correspondant qui va sur les brisées de Voltaire, juste après la mort du patriarche (1778). Si Friedrich Melchior Grimm usurpe depuis 1774 la place de correspondant privilégié, il ne remplit que des fonctions de *factotum* et du « souffredouleur » impérial, selon ses propres termes. Catherine II souhaite une correspondance moins tudesque qui présenterait des projets politiques hardis sous forme de badinage littéraire, comme l'avait fait Voltaire durant la première guerre russo-turque¹⁹. Le prince de Ligne se rend parfaitement compte de la mission qui lui incombe :

La trompette de la renommée, et le clairon de M. de Voltaire avaient déjà charmé, par le récit de tant de merveilles

les oreilles de l'Europe étonnée : et mon petit flageolet digne, tout au plus, des champs, et des camps, l'a quelquefois répété²⁰.

Dès le début, les deux correspondants évoquent régulièrement le patriarche de Ferney et, quand en 1790, le prince de Ligne lit la correspondance entre le philosophe et la tsarine, éditée par Beaumarchais en 1787-1788, nos épistoliers en discutent abondamment :

Je viens seulement de lire les lettres de Votre Majesté Impériale à M. de Voltaire ; j'ai ri, ou j'ai admiré : et moyennant cela, j'ai cru, Madame, vous entendre. Il m'a été impossible de ne pas me mêler de la conversation, moi indigne qui devrais toujours écouter, sans dire un mot : mais c'est mon cœur qui est un bavard, et non pas mon esprit. [...]

Les 200 et quelques roubles que M. de Voltaire demande avec crainte à Votre Majesté Impériale, pour ses montres qui pourraient déranger ses finances, et l'empêcher de continuer la guerre²¹, m'ont bien amusé. Que dirait-il s'il voyait les mêmes petites finances fournir à une guerre depuis la Mer Caspienne (en faisant un crochet à la Mer Noire, et la Méditerranée) jusqu'à la Mer Baltique, et le *petit ménage* aller toujours son train? [...]

Ce qui m'a encore bien diverti, dans ce volume de lettres, c'est d'y lire des aveux d'ignorance, des impossibilités de faire des vers, et la grande maxime²² que lorsqu'il s'agit de coups, il vaut mieux en donner qu'en recevoir²³.

Une autre grande correspondance, imprimée en 1788, celle de Frédéric II avec Voltaire, d'Alembert *etc.*, sert de repoussoir au prince de Ligne pour vanter celle de

Catherine II :

Quelle différence de ces bonnes lettres dont je raffole, avec le bel esprit rabâchant un peu pesamment philosophie, des lettres, pourtant, d'un grand homme, et avec le sot, ou le lourd esprit, ou le diffus, ou le vague, et l'alambiqué des Jordans, Argens, et même D'Alembert, ses correspondants !²⁴

Comme Voltaire, le prince inaugure la correspondance par la divinisation de l'impératrice²⁵ et la comparaison avec Jésus-Christ (« Comme elle sait tout, elle se ressouvient de S. Siméon qui disait dans son cantique, *vous renvoyez votre serviteur en paix, parce que mes yeux ont vu votre divinité, mais mes yeux la reverront encore* »²⁶), pour passer ensuite à un style plus léger. Peut-être moins galant que celui du « vieux mourant de Ferney » qui ne courrait pas le risque d'être pris au mot et pouvait enjoliver ses formules de politesse (« Je me mets à vos pieds, permettez-moi de les baiser en toute humilité et même vos mains qu'on dit que vous avez les plus belles du monde²⁷ »). Cependant, le prince apprécie les restes de beauté de la tsarine :

Elle était encore bien il y a seize ans²⁸. On voyait qu'elle avait été belle plutôt que jolie ; la majesté de son front était tempérée par des yeux et un sourire agréable, mais ce front disait tout. Sans être un Lavater, on y lisait comme dans un livre, génie, justice, justesse, courage, profondeur, égalité, douceur, calme et fermeté [...]²⁹.

Le chevalier de Corberon insinue que le prince de Ligne a été parfaitement bien avec l'Impératrice, qui a eu des entretiens particuliers avec lui, et qu'il est resté même, à

ce qu'on prétend, plusieurs fois seul avec elle jusqu'à onze heures du soir³⁰.

Comme il se doit, les lettres sont remplies d'allusions compréhensibles seulement par les épistoliers. Ainsi, les « petites colonnes » désignent les petits-fils de Catherine II, les grands-ducs Alexandre et Constantin ; « Virvoirion de Virvoiriof » sert de surnom au comte Alexandre Dmitriev-Mamonov, favori de l'impératrice. Catherine II donne le ton à cet échange, en envoyant en 1781 une lettre ludique qu'elle rédige de la part du grand-écuyer et grand farceur Lev Narychkine³¹. Ce jeu de masques aurait pu être influencé par la correspondance avec Voltaire qui avait signé ses lettres et ses vers, expédiés à l'impératrice, par différents pseudonymes, y compris « feu l'abbé Bazin » et « Darta Courlandais », qui lui avait communiqué des lettres qu'il prétendait adresser au sultan Moustafa³².

En tant que divinité littéraire qui continue à régner sur la Parnasse même après sa mort, Voltaire apparaît dans d'autres correspondances du prince, notamment avec les poètes francophones, le prince Alexandre Belosselski et le comte Andrei Chouvalov. Une fois, dans son épître au comte Fedor Golovkine, le prince de Ligne réécrit les vers, adressés par Voltaire à Alexandre Belosselki en 1775, et rivalise ainsi avec le philosophe :

Voltaire :

Dans les climats glacés Ovide vit un jour
 Une fille du tendre Orphée ;
 D'un beau feu leur âme échauffée
 Fit des chansons, des vers, et surtout fit l'amour.
 Les dieux bénirent leur tendresse,

Il en naquit un fils orné de leurs talents ;
Vous en êtes issu ; connaissez vos parents,
Et tous vos titres de noblesse³³.

Ligne :

Voltaire pour louer un Russe avait la fable.
« Ovide, disait-il, en Scythie exilé,
Eut un fils, je le sais : votre belle existence
De ses petits enfants a reçu la naissance.
Dans deux beaux bras du Nord il s'était consolé »
Pour vous louer bien mieux je ferai votre histoire...³⁴

Cependant, l'autre rôle de Voltaire, celui de champion de la politique russe, de défenseur de la réputation de l'Empire russe et de sa souveraine, semble être prioritaire pour le prince de Ligne. À la veille de la seconde guerre contre la Porte ottomane (1787-1791), l'impératrice invite le prince à participer au voyage en Tauride. Ce fameux périple de la Cour de Saint-Pétersbourg en Crimée en 1787, auquel participent des diplomates européens et des têtes couronnées, marque la présence russe dans le Midi, dans les terres nouvellement annexées. Le prince de Ligne diffuse largement sa lettre de Moscou du 3 juillet 1787 qui décrit le voyage et réfute les récits diffamatoires des « gazetiers » européens. Selon De Busscher, *factotum* du prince de Ligne (billet du 9 janvier 1788 à Vandembroucke, intendant du prince), elle fut « envoyée par lui [le prince de Ligne] à tous ses amis et connaissances avec prière d'en faire courir des copies », elle aurait « été communiquée au Ministère »³⁵. Cette lettre court l'Europe ; elle apparaît, avec des changements importants dans le *Journal politique de Bruxelles*, supplément au *Mercure de France*

du 1^{er} septembre 1787. On la retrouve ensuite, accompagnée de commentaires acerbes dans quatre éditions d'une brochure de Jacques Pierre Brissot, dit de Warville, *Point de banqueroute, ou lettre à un créancier de l'État* (1787-1788, sous le titre : « Extrait d'une Lettre de Moscou, du 3 juillet 1787, insérée dans tous les Papiers publics »). En août-septembre, Frédéric Melchior Grimm diffuse sans tarder deux lettres du prince qu'il reçoit et qui portent la même date ; il en expédie des copies à Ferdinando Galiani, au comte Nikolaï Roumantsiev et au baron Karl von Dalberg et les fait insérer dans la *Correspondance littéraire* d'août 1787³⁶. Cependant, l'envieux Grimm réfute le « manifeste » prince dans un « contre-manifeste » qu'il expédie à l'impératrice. Catherine II tarde à le lire, puis répond qu'il fait une « querelle d'Allemand » (30 novembre [11 décembre] 1787)³⁷.

En 1801, cinq ans après la mort de l'impératrice, pour défendre sa mémoire contre les faiseurs de libelles, prince de Ligne fera de son écrit la 6^e de ses *Lettres à la marquise de Coigny*, datée de Karassbazar³⁸. À la fin de sa vie, le prince joue donc le rôle de chevalier servant de deux souveraines, Marie-Antoinette et Catherine II.

Catherine II paye ses services bien à l'avance. En septembre 1785, elle lui offre des terres en Crimée : Partenizza, lieu hautement symbolique, où se trouvent les vestiges du temple de Diane. C'est l'endroit antique le plus célèbre de la Tauride et le plus littéraire, celui, où se situe l'action de *Iphigénie en Tauride* des tragédies d'Euripide, de Racine et de Goethe (1779-1781, 1786), de l'opéra de Gluck (1779) et de celui de Puccini (1781), maintes fois évoqué

dans la correspondance entre Voltaire et Catherine II. La propriété incarne le projet de la renaissance de la Grèce antique qui doit être libérée du joug ottoman par l'union des Russes et des Autrichiens, doit aboutir à la destruction de la Porte ottomane et à la création d'un empire orthodoxe, avec Constantinople pour capitale³⁹. Cependant, la seconde guerre contre la Turquie, comme la première, n'atteint pas ses objectifs.

En 1793, des soucis financiers obligent le prince de Ligne à transformer la valeur symbolique en valeur monétaire et à vendre ces terres pour 1.500 florins de rente.

Durant le voyage de 1787, le prince de Ligne, épaulé par le comte de Ségur, le comte von Cobenzl et le grand-écuyer Lev Narychkine, crée pour l'impératrice l'ambiance d'un salon parisien. On bannit l'étiquette, on badine, on joue aux jeux littéraires. Le prince de Ligne et le comte de Ségur donnent des leçons de versification à Catherine II, mais cela ne produit qu'un petit bout-rimé, fruits de quatre heures de réflexions, un des très rares textes poétiques, rédigés par la tsarine en français, consigné dans la lettre du prince du 14 juillet 1790 :

Sur un sofa du khan de grilles entouré,
Dans un kiosque d'or, sur des coussins bourrés⁴⁰

Les compagnons du voyage forment une « société des ignorants », en donnant la vie à un projet ludique, élaboré en 1783 par l'impératrice et Lev Narychkine⁴¹ ; Ligne, Ségur, Cobenzl et Dmitriev-Mamonov fournissent à Catherine II un *Certificat d'ignorance* et un *Brevet d'ignorante*. Leur cercle, semble-t-il, reprend les formes du « sublime

ordre des Lanturlus », célèbre salon parisien de la marquise de La Ferté-Imbault qui tourne en ridicule les discours savants et philosophiques⁴². Cependant, l'ambition impériale est beaucoup plus importante : renouveler le théâtre russe avec des pièces d'expression française. Depuis le retour à Saint-Pétersbourg, des journaux de voyage parodiques et des vers d'occasions cèdent leur place à de multiples comédies et proverbes dramatiques, joués sur la scène du théâtre de l'Hermitage en 1787 et 1788.

Une édition, préparée par les soins du secrétaire de la tsarine, Alexandre Khrapovitski, paraît à Saint-Pétersbourg en 1788-1789 en quatre volumes (le premier volume est imprimé en décembre 1788), mais cette édition est tirée seulement à une trentaine d'exemplaires, destinés aux auteurs ; tous les textes y sont anonymes : *Recueil des pièces de l'Hermitage*, s.l., s.n., s.d. [Saint-Pétersbourg, Typographie de l'École des Mines, 1788-1789]. Les noms des dramaturges ne figurent que dans les deux éditions parisiennes de 1798, *Théâtre de l'Hermitage de Catherine II*⁴³, qui, selon Barbier, auraient été publiées par Jean Henri Castéra⁴⁴. Dans ces éditions, certains titres sont modifiés, y compris celui du proverbe, rédigé par le prince de Ligne : *Bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée* devient *L'amant ridicule*. Il n'est pas exclu que le prince aurait pu participer à la rédaction d'autres pièces, quoiqu'il quitte la capitale russe en automne 1787. L'auguste femme de lettres incite tous les membres du cercle de l'Hermitage à mettre la main à la pâte. Catherine II écrit à Grimm le 13 (24) septembre 1787 que l'« habit rouge » [Alexandre

Dmitriev-Mamonov] va lui « envoyer un proverbe, moitié à lui, moitié à moi⁴⁵ il en pleut chez nous, et nous avons décidé que c'est l'unique moyen de ramener la bonne comédie au théâtre »⁴⁶. Elle récidive le 3 (14) d'octobre 1788 :

Je vous envoie deux proverbes faits pour M. l'habit rouge dans le mois d'août. Les productions des auteurs du théâtre de l'Hermitage pourraient bien déjà contenir deux volumes au moins : il y a cinq pauvres diables qui ne font que cela, dirait-on, et ils se donnent leurs tâches les uns autres et se disent : toi, tu feras cela, et l'autre lui répond : et toi, voilà ta tâche ; c'est comme s'ils étaient payés pour le faire : il y a derechef quatre pièces sur le métier et environs autant de prêtees⁴⁷.

Ainsi, le fameux proverbe du comte von Cobenzl, *On n'a pas besoin que Gros Jean remontre à son curé*, paru dans le tome II du *Recueil*, imprimé en février 1789⁴⁸, qui tourne en ridicule le séjour du physiocrate Le Mercier de la Rivière en Russie en 1768, est fondé sur les récits de Catherine II, racontés à ses compagnons du voyage en Crimée en été 1787 ; le comte de Ségur les rapporte dans ses mémoires⁴⁹. L'ambassadeur autrichien l'évoque dans sa lettre au prince de Ligne (Saint-Pétersbourg, 31 octobre 1787), en envoyant des instructions pour le séjour du prince à l'armée de Potemkine :

Vous avez exigé de moi, mon prince, que je fasse un proverbe, je serais presque tenté de dire que j'en joue un dans ce moment-ci ; *Gros Jean remontre à son curé*, si ce que vous trouverez ci-joint⁵⁰ était autre chose qu'un résumé de tout ce que nous nous sommes dit en causant ensemble et par conséquent autant votre ouvrage que le mien⁵¹.

Or, le début de la guerre contre la Turquie qui éclate en 1787 modifie radicalement le rôle du prince de Ligne en Russie. Contrairement à Voltaire, donneur de conseils, Charles-Joseph de Ligne, militaire et fin diplomate, espère réaliser ce qu'il suggère. Quand le patriarche, à plusieurs reprises, fixe un rendez-vous à l'impératrice à Constantinople conquise, il prophétise :

Je la supplie de me mander en quel endroit je dois venir mourir de joie à ses pieds. Est-ce à Jassy, à Andrinople ou à Constantinople ? Je ne peux aller à cheval, car je ne ressemble point au général Münnich qui était excellent écuyer à quatre-vingts ans passés, mais je viendrais en litière (Ferney, 12 août 1769).

Je pourrai me faire transporter en litière à Constantinople vers la fin d'octobre si je suis en vie (Ferney, 12 mars 1771).

Connaissant ces lettres, le prince de Ligne invite Alexandre Souvorov à boire à la santé de Catherine II à la basilique Sainte-Sophie ; il plaisante, mais il semble y croire :

J'ai deviné ce que vous avez fait et devine encore votre entrée à Constantinople ; si l'on me croyait, je serais du voyage, et j'irais avec tant ou si peu de monde qu'on voudrait boire avec vous à la santé de Catherine la Grande dans les [plaines] de Sophie ([*Vilna*], 25 février 1791).

De la même façon, tout en persiflant à l'excès, en novembre 1789 les deux généraux évoquent dans leurs lettres des nouveautés tactiques entre autre l'utilisation des bataillons carrés.

En octobre 1787, la Cour d'Autriche confie au prince de Ligne, *Feldzeugmeister* (lieutenant général d'artillerie),

le poste de représentant auprès des armées russes. En décembre 1787, Charles-Joseph arrive au camp du prince Potemkine à Elisavetgrad, en endossant l'uniforme russe de général en chef qui correspond à son grade autrichien. En été 1788, il participe au siège d'Otchakov, mais quitte le camp avant l'assaut, désespéré par la lenteur des opérations. Ensuite, en octobre–décembre 1788, il reste auprès du maréchal Roumiantsev en Moldavie. Plusieurs tâches lui incombent : apprivoiser le prince Potemkine, en exploitant leur amitié, informer les alliés et faire circuler les informations afin de mieux coordonner les opérations militaires. Mais, avant tout, le prince de Ligne doit pousser les Russes à attaquer les Turcs tambour battant. En fait, les deux pays, n'étant pas prêts à entrer en campagne, laissent poliment l'autre porter le fardeau de la guerre. Catherine II et le prince Potemkine, auprès duquel séjourne le prince de Ligne, le considèrent avec méfiance et le traitent d'espion :

Ce matin, le prince de Ligne a reçu de l'Empereur l'ordre de se rendre chez vous. Il pensait avoir le commandement, prendre Belgrade, tandis qu'on fait de lui un espion. S'il vous accablait, je pense qu'on pourrait l'envoyer à Vienne [...] ⁵².

Ils font intercepter et copier sa correspondance. Le comte von Cobenzl utilise les lettres de son « jockey diplomatique » (comme se nomme ironiquement le prince) dans ses intrigues à la Cour de Saint-Pétersbourg, pour affaiblir, voire ruiner l'influence du prince Potemkine auprès de l'impératrice. Le favori l'apprend et se fâche ⁵³. Des modestes succès militaires russes, des défaites des Au-

trichiens rendent la tâche du prince de Ligne impossible et sa situation désagréable. Des correspondances russes du prince de Ligne durant la guerre, polies et aimables, ne laissent pas transpirer ces haines, méfiances et pièges. Cela nous a obligé de joindre aux correspondances avec le prince Potemkine et le comte Roumiantsev des suppléments importants où des fragments des lettres des tierces personnes révèlent les dessous des affaires et aident à comprendre le sens caché des messages. Par ailleurs, comme le prince de Ligne n'ignore pas les activités du cabinet noir de la chancellerie militaire du prince Potemkine, certaines lettres sont rédigées pour être interceptées et lues par des autorités russes. C'est ce que, en tout cas, prétend le prince dans sa lettre au comte de Ségur qui aurait été rédigée le 15 mai 1788 et sans doute réécrite *a posteriori*, au moins à deux reprises :

J'aime mieux envoyer des courriers, ou me servir de la poste des cosaques. J'aime la poste en tout. C'est un moyen de faire des confidences. On fait savoir ainsi sa joie, ou son mécontentement. Cela sauve la flatterie, ou la satire ; c'est un *mezzo-termine* entre le madrigal affadissant en face et la mordante épigramme : cela dispense des représentations et des conseils : cela éclaire et ne compromet point⁵⁴.

Durant cette année 1788, la correspondance du prince est extrêmement dense, mais une seule correspondante fait défaut : l'impératrice. Ligne ne lui envoie que deux lettres quand l'étiquette le force à le faire : il applaudit à la promotion du favori en titre, le comte Dmitriev-Mamonov, et fait ses adieux en quittant le pays. Il évite de louer le prince Potemkine pour ne pas contrer les démarches du comte von

Cobenzl. Il le regrettera plus tard, en affirmant, probablement à tort, que s'il avait « voulu lui écrire seulement une fois du bien du prince Potemkine, et de ses opérations », il aurait « reçu des averses des paysans et des diamants »⁵⁵.

Après le départ de Russie du prince de Ligne, à la fin de l'année 1788, les échanges épistolaires avec l'impératrice, ses favoris et ses maréchaux continuent, sans pourtant atteindre la fréquence et la sincérité amicale d'autrefois. Le décès de Potemkine (1791) et, ensuite, la mort de Catherine II (1796), la disgrâce des anciens favoris rendent les relations avec la Cour de Saint-Pétersbourg de plus en plus rares. Quelques lettres cérémonieuses, adressées à Paul I^{er}, à Alexandre I^{er} ou au prince Kourakine, visent la conservation de la pension, le règlement d'une dette ou d'autres questions d'ordre pratique.

En revanche, un espace de communication se crée lorsque le prince de Ligne n'est plus un invité, mais un hôte. Il fréquente des aristocrates russes qui séjournent à Vienne et à Teplice, et qui lui rendent visite à son « refuge » au Kahlenberg. Ces échanges continuent jusqu'à la mort du prince. Comme jadis avec Catherine II, la présence du prince de Ligne engendre de nombreux écrits, spectacles de société et fêtes galantes. Quoique le prince reste fidèle au persiflage, le ton des correspondances de cette période semble plus amical et chaleureux.

Des notions à (re-)définir

Ces écrits multiples et ludiques, divers et variés, incitent à reconsidérer des notions de base qui servent à établir le *corpus* de l'édition de la « correspondance russe »

du prince de Ligne : la lettre, le correspondant et, même, le Russe. Dans plusieurs cas, comme par exemple dans les échanges épistolaires avec le comte Ouarov, des vers d'occasion servent d'épître, d'invitation à un dîner ou à une promenade. Le poème remplace le billet :

Hélas ! Je vais sortir.
 Et c'est d'ennui pour en mourir.
 Je veux que le beau-fils d'Horace
 Qui marche si bien sur sa trace,
 Cousin d'Ovide, et neveu de Maron,
 Et Ganimede d'Apollon
 Vienne dans le char qui me traîne
 À 4 heures, au Palatin
 Me prendra pour aller tout de suite en Lorraine
 Où déjà l'on est en train⁵⁶.

Quelques lettres contiennent des croquis qui illustrent et renforcent le message : un dessin représentant Jupiter et Ganymède dans une épître à Serguei Ouarov (vers 1806), d'autres dans une lettre à Catherine II (1793) l'obélisque commémorant la mémoire de Charles Antoine de Ligne ou d'un temple en ruine érigés dans le parc de Belœil.

Les correspondances avec le prince Belosselski, Serguei Ouarov, la princesse Dolgoroukaïa et le vicomte de Wargemont mélangent les vers et la prose dans la tradition de Voltaire ou du voyage de Bachaumont et de la Chapelle, évoqués par les épistoliers. Des échanges de lettres, de portraits et de mémoires ne manquent pas. Afin de rétablir le réseau de relations russes du prince de Ligne, nous faisons figurer dans notre édition toutes les personnes qui ont eu des échanges épistolaires et/ou poétiques avec le

prince. Pour les mêmes raisons, nous présentons les lettres par correspondants et non pas dans l'ordre chronologique général. On trouvera dans l'édition imminente la correspondance active et passive du prince, aussi bien que des vers et des souvenirs des correspondants.

Nous n'avons pas retenu les réflexions sur les Russes en général qui apparaissent souvent dans les œuvres et les mémoires du prince, et nous n'avons jugé nécessaire non plus d'insérer des fragments de textes romanesques, quoique dans certains cas des allusions aux prototypes soient assez évidentes et la frontière entre la fiction et les documents s'avère très perméable. Ainsi, comme le démontre Manuel Couvreur, le prince se souvient de la belle Natalia Lvovna Naryckina dans ses *Confessions ou indiscretions de mes amis* (« Zaïre et Ivan ») et dans les *Contes immoraux* (« Neuvième conversation ») où elle figure sous le nom d'Ivanowna⁵⁷. Selon Valérie Van Crugten-André, Ligne aurait pu penser au comte Andreï Razoumovski, en rédigeant les *Lettres de Fédor à Alphonsine*⁵⁸.

De cette façon, l'édition réunit plus de cinquante personnes, correspondants et destinataires occasionnels de poèmes. Les fichiers qui leur sont consacrés comportent plusieurs rubriques :

1. Présentation du correspondant et de ses relations avec le prince de Ligne.

2. Souvenirs et mémoires du prince de Ligne et de son correspondant, leurs portraits réciproques. Quelquefois ce ne sont que quelques lignes ou une page ; d'autres portraits, comme ceux de Catherine II ou de la princesse

Dolgoroukaïa sont relativement longs ; le comte Ouarov consacre tout un essai au prince de Ligne. Certains portraits sont romanisés et l'identification de la personne en question reste incertaine, malgré les clés conservées, trouvées dans les papiers du prince.

3. Vers et autres écrits. Parmi de nombreux poèmes d'occasion, couplets et épîtres, signalons l'étonnante *Ode sur la prise d'Oczakow* (vers 1790, éd. 1796), adaptation de l'ode de Mikhaïl Lomonossov sur la prise de Khotine en 1739. Profitant de l'aide d'un ami russe, le prince de Ligne chante les exploits militaires de Grigori Potemkine et le règne de Catherine II, en les substituant au maréchal Münnich et à l'impératrice Anna Ivanovna :

C'est par singularité que j'ai entrepris la traduction d'un auteur que je ne comprends pas. Mais je me le suis fait expliquer en prose, que j'entends mieux, mais pas assez encore pour traduire : et puis, par un homme qui savait un peu le français [...]. Lomonossow, ce poète russe, et le seul qu'ils aient dans ce pays-là, était plus fort que Pindare, et plus riche que [Jean-Baptiste] Rousseau⁵⁹.

Une lettre à Catherine II (Vienne, 12 mars 1790) permet de saisir à la genèse de l'ode :

Quel plat d'or, quelle cocarde, quel panache, quel sabre, quel bâton à donner à ce prince [Potemkine] qui fait la guerre, comme Pindare faisait des odes, et dont l'inspiration, soutenue par une seule pensée qui est toujours Votre Majesté, fait un Lomonossow militaire.

Parmi les textes en prose, mentionnons le *Mémoire que me demanda le Prince Potemkin sur l'armée russe en général et particulièrement au sujet d'une guerre avec les*

Turcs, dont il avait bien envie et moi aussi, ainsi que plusieurs écrits sur Marie-Antoinette et la Cour de France, confiés au diplomate Sergueï Ouarov et demeurés inédits.

4. Lettres, billets et, éventuellement, des documents annexes (lettres de tierces personnes, lettres adressées à Charles Antoine de Ligne).

Le prince de Ligne communique en français avec tous ses correspondants. Cependant, quelquefois il ajoute des mots en russe, tels que *izvochtchik* (cocher⁶⁰) ou *abajaiu* (j'adore) ; les Russes ne le font jamais. Sa pratique de la langue l'aide à séduire, à commander et à injurier. En 1787, lors du voyage en Crimée, le prince tire Joseph II d'une situation délicate :

Je rencontre la fille derrière la porte d'une grange. Je prends des libertés. L'empereur arrive, et ne peut s'empêcher de rire de la manière dont j'arrange ses affaires. Je lui dis, *Sire, elle ne pleure plus. C'est déjà quelque chose.*

Je vas trouver le maître. Je lui fais voir mon uniforme russe de gouvernement : et je lui dis un tas d'horreurs et de juréments qu'on fait de chaque langue qu'on ne sait pas, des *durack* et des *jébénamath*. Je lui dis ou plutôt fais signe que c'est pour avoir rossé son esclave, et le menace de me plaindre à la *matouschka*⁶¹.

Les mémoires et les vers sont rédigés en français, à une seule exception : un poème en allemand est sorti de la plume d'August Kotzebue.

La définition du Russe, choisie pour notre édition, est aussi large que celle de correspondant. Nous considérons comme Russes tous ceux qui sont au service de Russie, qu'ils

soient d'origine russe, française, allemande, italienne ou suédoise, qu'ils quittent le pays ou qu'ils y finissent leurs jours. Évidemment, des voyageurs et des diplomates étrangers séjournant en Russie ne figurent pas dans cette catégorie. Pour cette raison, on ne trouvera pas dans ce recueil des correspondances avec le comte de Ségur et le comte von Cobenzl, ni, évidemment, avec le prince Kaunitz et Joseph II, ni les *Lettres à la marquise de Coigny*, quoiqu'elles parlent du séjour du prince de Ligne en Russie⁶². Nous les utilisons dans des notes et des annexes. Elles pourraient éventuellement former le volume suivant de la correspondance du prince de Ligne qui réunirait ses échanges épistolaires des années 1787 et 1788.

Ainsi, parmi les correspondants « russes » apparaissent le prince d'Anhalt, le comte Roger de Damas, Friedrich Melchior Grimm, August Kotzebue, Julie de Krüdener, le comte de Langeron, le prince et la princesse de Nassau-Siegen, Carlo Andrea Pozzo di Borgo, Joseph de Ribas, Jean François de Ribaupierre, le baron Göran Magnus Sprengtporten, le vicomte de Wargemont. D'autres auraient pu prétendre à ce statut avec les mêmes droits, y compris le fils du prince, Charles Antoine de Ligne, colonel de l'armée russe, ou son courtier De Busscher qui aurait servi en Russie, mais il nous a semblé préférable de ne pas élargir la liste à l'infini.

Correspondants russes du prince Charles-Joseph de Ligne

¹ ALEXANDRE I^{er} (1777-1825), empereur de Russie (1801).
Vers ; une lettre (1801).

- ² Prince Victor Amédée d'ANHALT-Bernburg-Schaumburg (1744-1790), parent éloigné de Catherine II, général au service de Russie, il participa à deux guerres contres la Turquie.
Portraits, une lettre (1788).
- ³ Princesse Ekaterina Pavlovna BAGRATION, née comtesse Skavronskaïa (1783-1857), petite-nièce du prince Potemkine ; elle vécut plusieurs années à Vienne et à Paris, où elle tint des salons.
Vers ; une lettre (1811).
- ⁴ Ekaterina BAKOUNINA.
Portrait, vers (s.d.).
- ⁵ Prince Alexandre Mikhaïlovitch BELOSSELSKI-BELOZERSKI (1752-1809), ministre de Russie à Dresde (1780-1790), envoyé extraordinaire à Turin (1792-1795), sénateur, grand-échanson, membre de l'Académie de Russie (1800), écrivain et collectionneur, auteur des *Épîtres* (1784 ; 2^e éd. *Poésies françaises d'un prince étranger*, 1789), de *La Dianyologie, ou tableau philosophique de l'entendement* (1790).
Vers et épîtres (s.d., 1803).
- ⁶ CATHERINE II (1729-1796), impératrice de Russie depuis 1762.
Portrait, vers, 62 lettres (1780-1796).
- ⁷ Comte Andrei Petrovitch CHOVALOV (1744-1789), chambellan, sénateur (1762), poète francophone, correspondant de Voltaire, auteur de *l'Épître à Voltaire* (1765), *l'Épître à Ninon de l'Enclos* (1774), *À Voltaire. Ode* (1779).
Vers (s.d.).

- ⁸ Grand-duc CONSTANTIN PAVLOVITCH (1779-1831).
Vers (1814).
- ⁹ Comte Roger de DAMAS (1765-1823), servit dans l'armée française, ensuite dans les troupes russes (1788-1791), puis dans l'armée des Princes (1791-1797) et dans l'armée napolitaine (1798-1801, 1804-1806), lieutenant général sous la Restauration (1814).
Portraits et mémoires, vers, cinq lettres ([1793 ?], 1804, 1807).
- ¹⁰ Elizaveta Alexandrovna DEMIDOVA, née baronne Stroganova (1779-1818).
Vers (\geq 1806).
- ¹¹ Princesse Alexandra Andreevna DIETRICHSTEIN, née comtesse Chouvalova (1775-1847) ; fille du comte Andrei Chouvalov.
Vers (années 1800).
- ¹² Princesse Ekaterina Fedorovna DOLGOROUKAÏA, née princesse Bariatinskaïa (1769-1849).
Deux portraits, onze poèmes, 44 lettres et billets (1801-1806 ou 1807).
- ¹³ Princesse Ekaterina Vassilievna DOLGOUROUKAÏA (1776-1828), fille de la princesse Ekaterina Dolgoroukaïa.
Vers (\geq 1806).
- ¹⁴ Prince Vassili Vassilievitch DOLGOROUKI (1787-1858), militaire, grand-écuyer, président de la Société économique libre ; fils de la princesse Ekaterina Dolgoroukaïa.
Vers (\geq 1806).
- ¹⁵ Princesse Evdokia Ivanova GOLITSYNA, née Izmaïlova (1780-1850), salonnière.
Vers (années 1800).

- ¹⁶ Princesse Praskovia Andreevna GOLITSYNA, née comtesse Chouvalova (1767-1828), auteur de deux romans en langue française : *Mélise* (1813) et *Lettres du Duc de P***** (1816) ; fille du comte Andrei Chouvalov. Vers (années 1800).
- ¹⁷ Prince Dmitri Vladimirovitch GOLITSYNE (1771-1844), général lieutenant (1800), général de cavalerie (1814), gouverneur général de Moscou (1820-1844). Trois billets ([1809 ?]).
- ¹⁸ Comtesse Natalia Petrovna GOLOVKINA, née Izmaïlova (1769-1849), auteur de deux romans en langue française : *Élisabeth de S****, ou histoire d'une Russe, publiée par une de ses compatriotes* (1802) et *Alphonse de Lodève* (1809) ; épouse du comte Fedor Golovkine. Vers (années 1800).
- ¹⁹ Comte Fedor Gavrilovitch GOLOVKINE (1766-1823), ministre de Russie à Naples (1794-1795), maître des cérémonies, auteur des œuvres, rédigées en français : *La princesse d'Amalfi* (1820, roman), *Un étranger aux François* (1814), *L'éducation dans ses rapports avec le gouvernement* (1818), *Lettres diverses recueillies en Suisse* (1821).
Portrait, vers, quatre lettres, annexe (1805-1808, 1814).
- ²⁰ Baron Friedrich Melchior von GRIMM (1723-1807), écrivain, diplomate au service de Saxe-Gotha et de Russie, rédacteur de la *Correspondance littéraire* (1755-1773) et correspondant privilégié de Catherine II. Trois lettres (1787, 1789).

- ²¹ August Friedrich Ferdinand von KOTZEBUE (1761-1819), auteur dramatique allemand, secrétaire du gouverneur de Saint-Pétersbourg (1781), président du magistrat du gouvernement de Reval (Tallinn, Estonie) entre 1791 et 1795.
Vers, une lettre, (années 1800).
- ²² Prince Alexandre Borissovitich KOURAKINE (1752-1818), vice-chancelier (1796-1798, 1801-1802), membre de l'Académie de Russie (1798), sénateur et membre du Conseil d'État (1803-1814), ambassadeur à Vienne (1806 ou 1807-1808) et à Paris (1808-1812).
Deux lettres (1798, 1802).
- ²³ Baronne Julie de KRÜDENER, née von Vietinghoff (1764-1824), d'origine livonienne, mystique, égérie d'Alexandre I^{er}, femme de lettre francophone, auteur du roman *Valérie* (1804).
Portrait, mémoires et journaux intimes, vers, trois lettres, annexes (1799-1814).
- ²⁴ Comte Louis Alexandre Andrault de LANGERON (Paris, 1763-Odessa, 1831), colonel (1788), au service de Russie depuis 1790, participa aux plusieurs campagnes, général lieutenant (1798), gouverneur général de la Nouvelle Russie.
Portrait, vers (s.d.).
- ²⁵ Praskovia Ivanovna MIATLEVA, née comtesse Saltykova (1771-1859), dame à portrait à la cour.
Vers (années 1800).
- ²⁶ Comte Arkadi Ivanovitch MORKOV (1747-1827),

ministre plénipotentiaire de Russie en Hollande (1782-1783), en Suède (1784 ou 1785-1786), à Paris (1801-1803), membre du Collège des Affaires étrangères (1786) et du Conseil d'État (1820).

Une lettre (1795 ?).

- ²⁷ Maria Antonovna NARYCHKINA, née princesse Sviatopolk-Tchetvertinskaïa (1779-1854), demoiselle d'honneur à la Cour, favorite d'Alexandre I^{er}.
Vers (années 1800).
- ²⁸ Prince Charles de NASSAU-SIEGEN (1745-1808), voyageur, militaire, contre-amiral (1788), puis amiral (1790) au service de Russie, diplomate.
Portrait, annexes (1788-1789).
- ²⁹ Princesse Charlotte de NASSAU-SIEGEN, née Gozdzka, (1747-1807), d'origine polonaise.
Portrait, lettre (1788).
- ³⁰ Comte Sergueï Semenovitch OUVAROV (1786-1855), attaché à l'ambassade russe à Vienne (1806), secrétaire de l'ambassade russe à Paris (1809), directeur adjoint de la Bibliothèque publique de Saint-Pétersbourg (1812-1822), président de l'Académie des Sciences (1818-1855), directeur de la Banque d'État de commerce (1823-1826), ministre de l'Éducation publique (1834-1849), membre du Conseil d'État (1838), savant, membre honoraire de plusieurs Académies.
Un essai, onze poèmes, huit billets, un dessin, textes annexes (1807-1809).
- ³¹ PAUL I^{er} (1754-1801), empereur de Russie (1796).
Portrait, trois lettres (1797, 1798, 1800).

- ³² Prince Grigori Alexandrovitch POTEKINE (1739-1791) favori de Catherine II depuis 1774, général lieutenant et général aide de camp (1774), gouverneur général du sud de la Russie ; général feld-maréchal (1784). Portait, vers, 26 lettres, annexes (1780-1791).
- ³³ Prince Nikolaï Avramovitch POUTIATINE (1744-1818), chambellan (1786), conseiller privé (1795), membre du Bureau impérial des Jardins et Bâtiments de Russie (jusqu'à 1801). Portrait (vers, ≤ 1802).
- ³⁴ Carlo Andrea (Karl Ossipovitch) POZZO DI BORGIO (1764-1842), chef du Conseil d'État de Corse (1794-1796), diplomate et militaire au service de Russie depuis 1804, général major (1813), général lieutenant (1817), général d'infanterie (1829) ; ministre, puis ambassadeur de Russie en France (1814-1835), ambassadeur à Londres (1835-1839). Portrait, vers, deux lettres (1802, 1804).
- ³⁵ Comtesse Maria Elisabeth (Elizaveta Ossipovna) RAZOUMOVSKAÏA, née comtesse von Thum (Thun)-Hohenstein (1764-1806), épouse du comte Andrei Razoumovski. Vers (> 1806).
- ³⁶ Comtesse Thérèse Elisabeth RAZOUMOVSKAÏA, née baronne Schenk von Castel (v. 1789-1818), épouse du comte Grigori Razoumovski. Portrait, souvenirs, vers (s.d., 1811).
- ³⁷ Comte Andrei Kirillovitch RAZOUMOVSKI (1752-1836), officier de marine (1765-1775), ministre plénipotentiaire de Russie au royaume des Deux-Siciles (nom-

mé en 1777, séjour entre 1779 et 1785), au Danemark (nommé en 1784), en Suède (1785-1788), ambassadeur à Vienne (en 1790 auxiliaire du prince D. M. Golitsyne, 1791-1799, 1801-1807).

Trois lettres (1795, 1802, 1804).

- ³⁸ Prince Nikolai Vassilievitch REPNINE (1734-1801), ministre plénipotentiaire de Russie en Pologne (1764-1769), ambassadeur à Constantinople (1775-1776), gouverneur de Riga et de Revel (1792-1794), feld-maréchal (1796).

Portrait (s.d.).

- ³⁹ Joseph (Ossip Mikhaïlovitch) de RIBAS (1749-1800), Napolitain d'origine espagnole, au service de Russie depuis 1772, capitaine au Corps des cadets (1774), brigadier (1787) contre-amiral (1791), vice-amiral (1793), amiral (1799), fondateur de la ville d'Odessa (1794).

Trois lettres (1790-1791).

- ⁴⁰ Jean-François (Ivan Stepanovitch) de RIBAUPIERRE (1754 ou 1750-1790), au service de Russie depuis 1777, major (1778), aide de camp du prince Potemkine, brigadier.

Une lettre, [1788].

- ⁴¹ Comte Nikolai Petrovitch ROUMIANTSEV (1754-1826), ministre de Russie à Francfort-sur-le-Main (1782-1789), puis auprès du comte de Provence (1793), ministre du Commerce (1802-1811), ministre des Affaires étrangères (1808), chancelier (1809-1814), savant.

Deux lettres (1810, 1813).

- ⁴² Comte Petr Alexandrovitch ROUMIANTSEV (1725-1796), gouverneur général d'Ukraine (1764), feld-maréchal (1770).

Portrait, 40 lettres (1787-1789).

- ⁴³ Comte Ivan Petrovitch SALTYKOV (1739 ou 1730-1805), général en chef (1773), gouverneur général des gouvernements de Vladimir et de Kostroma (1784-1787 ou 1788), général de cavalerie (1796), gouverneur général de Kiev, général feld-maréchal (1796), gouverneur général de Moscou (1797-1804).
Une lettre (1788).
- ⁴⁴ Comte Alexandre Nikolaevitch SAMOÏLOV (1744-1814), général lieutenant (1787), secrétaire du Conseil d'État (1776-1787), procureur général (1792-1796), neveu du prince Potemkine.
Une lettre (1789).
- ⁴⁵ Comtesse Ekaterina Sergueevna SAMOÏLOVA, née princesse Troubetskaïa (1763-1830), épouse du comte Alexandre Samoïlov.
Vers [1788].
- ⁴⁶ Comte, puis prince Alexandre Vassilievitch SOUVOROV (1730-1800), général major (1770), général lieutenant (1774), général en chef (1786), général feld-maréchal (1794), généralissime (1799) et feld-maréchal autrichien (1799).
Portrait, huit lettres (1789, 1794-1796).
- ⁴⁷ Baron Georges (Göran) Magnus SPRENGTPORTEN (1741-1819), Suédois d'origine finlandaise, général major au service de Russie (1786), général lieutenant (1795), gouverneur général du grand-duché de Finlande (1809).
Une lettre (1798).
- ⁴⁸ Baron Grigori Alexandrovitch STROGANOV (1770-1857), membre du Conseil d'État, ambassadeur de Russie

- en Espagne (1806-1809), en Suède (1813-1814) et en Turquie, grand chambellan.
Vers (s.d.).
- ⁴⁹ « Mademoiselle TIOUKLOKOW ».
Vers (< 1796).
- ⁵⁰ Prince Petr Ivanovitch TUFIKINE-OBOLENSKI (1769-1845), chambellan effectif, maître de la cour, directeur des théâtres impériaux.
Vers (s.d.).
- ⁵¹ Princesse Zinaïda Alexandrovna VOLKONSKAÏA, née princesse Belosselskaïa-Belozerskaïa (1792-1862), femme de lettres francophone ; fille du prince Alexandre Belosselski-Belozerski.
Vers (s.d.).
- ⁵² Prince Grigori Semenovitch VOLKONSKI (1742-1824), général lieutenant (1780), général en chef (1794), conseiller privé effectif (1797).
Une lettre [1788].
- ⁵³ Vicomte Albert Louis Le Fournier de WARGEMONT.
Vers, deux lettres (années 1800).
- ⁵⁴ Prince Platon Alexandrovitch ZOUBOV (1767-1822), favori de Catherine II (1789-1796), général lieutenant et général aide de camp (1792), grand-maître de l'artillerie, gouverneur général de la Tauride, chef de la flotte de la mer Noire (1796), général d'infanterie (1800).
Vers (< 1801).
- ⁵⁵ Comte Valerian Alexandrovitch Zoubov (1771-1804), comte du Saint Empire (1793), lieutenant colonel

(1789), général major (1792), général lieutenant (1794),
général en chef (1796).

Une lettre (1792).

⁵⁶ « Madame ZULKOFF ».

Vers (\geq 1806).

Annexes

⁵⁷ Un militaire russe (?).

Une lettre, [1759 ?].

⁵⁸ Une dame russe.

Vers ($<$ 1801).

⁵⁹ *Portrait d'un pope russe et de son épouse* ($<$ 1801).

Dans cette liste, deux identifications des destinatrices de vers, celles de Zinaïda Volkonskaïa et de Maria Narychkina, restent hypothétiques, quoique très probables. Ekaterina Bakounina n'est identifiée qu'approximativement ; deux femmes, « Mademoiselle Tiouklokow » et « Madame Zulkoff », restent des parfaites inconnues, ainsi qu'une dame, à qui le prince dédit des vers, et un officier, correspondant des temps de la guerre de Sept ans.

Ne pouvant pas deviner les prototypes, nous avons mis dans l'annexe le *Portrait d'un pope russe et de son épouse*. Ce texte apparaît dans les *Œuvres choisies, littéraires, historiques et militaires du maréchal prince de Ligne* (Genève, 1809, II, 192-196)⁶³ ainsi que dans les *Contes immoraux* (Douzième conversation) en 1801⁶⁴. Il pourrait s'agir des personnes réelles, ou, plus probable-

ment, des personnages de fiction ; l'épouse du pape serait une caricature d'une « femme savante » russe ou, même, paradoxalement, de Catherine II.

Les échanges épistolaires les plus importants sont, évidemment, ceux du prince de Ligne avec Catherine II, le prince Potemkine, la princesse Dolgoroukaïa et le comte Ouarov. La correspondance avec Petr Roumiantsev, assez abondante, est d'un intérêt moindre : de deux côtés, les lettres polies cachent plus qu'elles ne révèlent. Le prince de Ligne loue sans vergogne le vieux maréchal, déclare favoriser autant que possible ses opérations militaires afin d'assurer l'harmonie parfaite entre les troupes alliés, tout en songeant à le faire écarter du commandement.

Les intrigues militaires, diplomatiques et amoureuses

Si l'on ébauche une présentation sociologique des correspondants, on distingue des réseaux qui correspondent aux domaines essentiels de l'activité du prince : la Cour, l'armée, la diplomatie, la franc-maçonnerie, les belles-lettres et les amours. On rencontre quatre membres de la famille impériale, dont trois monarques : Catherine II, Paul I^{er}, Alexandre I^{er}, et le grand-duc Constantin qui aurait dû régner. Deux favoris de Catherine II : le prince Grigori Potemkine, son marimorganatique, et le prince Platon Zoubov. Un favori écarté : le général comte Valerian Zoubov, que son frère, jaloux de sa beauté, éloigne de la Cour. Un autre favori, Alexandre Dmi-

triev-Mamonov, bonne connaissance du prince de Ligne, ne figure pas parmi ses correspondants : il n'aime pas écrire⁶⁵. En revanche, un proche ami de Dmitriev-Mamonov apparaît : Jean-François de Ribaupierre. Une favorite d'Alexandre I^{er} : Maria Narychkina. Si l'on faisait confiance au prince de Ligne, on aurait dû inclure dans la liste de ses relations d'autres favoris de Catherine II. « Amant de l'impératrice de Russie est une charge à la Cour. Je les ai presque tous connus », écrit le prince de Ligne et énumère douze noms :

Le premier est un Soltikoff [Sergueï Saltykov]. Le 2^{me} le roi de Pologne [Stanislas August Poniatowski]. Le 3^{me} Orloff [Grigori Orlov]. Le 4^{me} Wazilistchikoff [Alexandre Vassiltchikov]. Le 5^{me} Potemkin. Le 6^{me} Sabatowsky [Petr Zavadovski]. Le 7^{me} Soritsch [Semen Zoritch]. Le 8^{me} Korsakoff [Ivan Rimski-Korsakov]. Le 9^{me} Landkoi [Alexandre Lanskoï]. La 10^{me} Germanoff [Alexandre Ermolov]. Le 11^{me} Marmonoff [Alexandre Dmitriev-Mamonov] et le 12^{me} Souboff [Platon Zoubov]⁶⁶.

On ne peut pas le nier cependant, le prince de Ligne puise la formule et la liste dans les *Mémoires secrets sur la Russie* de Charles Philibert Masson (1800, t. I, 3^e cahier « Des Favoris »). Ligne dit du mal de Masson à la page précédente des *Fragments de l'histoire de ma vie* (I, 94) et le copie ensuite. Dans « l'Avvertissement » des *Lettres à la marquise de Coigny* (1801), il dénigre les auteurs des libelles consacrés à la vie privée et aux amours de Catherine II et il utilise ces lectures pour étoffer ses lettres galantes.

Il invite la princesse Dolgoroukaïa à imiter les pratiques impériales :

Vous êtes superbe sur un pied d'autel : mais descendez-en pour être une mortelle, bien humaine. La grande Catherine n'a trouvé qu'un Potemkin pour le génie, un Landskoi⁶⁷ pour la beauté. Prenez-moi comme un Jermoloff⁶⁸ : et récompensez au moins ma modestie. Faites vos trois révérences majestueusement, en prenant deux fois par jour, congé de la compagnie : et rentrez-y avec dignité comme elle qui avait l'air de ne s'être retirée que pour vaquer aux soins de son Empire.

Combien de fois cette rentrée m'a fait rire, lorsque je me disais, il y a un quart d'heure que Sa Majesté agissait en simple particulier ! (Teplice, 16 auguste [1806 ?])⁶⁹

Les militaires, les frères d'armes du prince, dominent parmi les correspondants du prince. Plusieurs maréchaux, Grigori Potemkine, le prince Nikolaï Reppine, le comte Ivan Saltykov, dont deux grands capitaines, deux vainqueurs des Turcs durant la première et la seconde guerre : le comte Petr Roumiantsev et le comte Alexandre Souvorov. Deux généraux : le prince Dmitri Golitsyne, le comte Alexandre Samoïlov, le prince Grigori Volkonski. Évidemment, dans ses lettres et mémoires le prince de Ligne mentionne plusieurs généraux russes : le prince Iouri Vladimirovitch Dolgorouki (1740-1830), Petr Abramovitch Tekelli (1720-1793), le comte Vassili Platonovitch Moussine-Pouchkine (1735-1804), Mikhaïl Illarionovitch Golenichtchev-Koutouzov (1745-1813), Ivan Petrovitch Goritch Benessevski, le baron Ivan Evstafievitch Fersen (1747-1799), le prince Sergueï Fedorovitch Golitsyne

(1749-1810), le comte Peter Ludwig (Petr Alekseevitch) von der Pahlen (1745-1826), le baron Vladimir Ivanovitch von Rozen (1742-1790), le comte Ivan Karlovitch von Elmpt (1725-1802), Stepan Petrovitch Maximovitch (†1788), Ivan Vassilievitch Goudovitch (1741-1820), *etc.*, sans parler des officiers subalternes.

Leurs relations avec le prince de Ligne sont loin d'être simples. Les militaires russes estiment son rang, son titre et sa renommée ; ils apprécient sa sociabilité, ils adorent ses traits d'esprit, mais, durant la guerre, ils le tiennent très poliment à l'écart. Alexandre Souvorov persifle les talents militaires du prince, en les vantant hyperboliquement ; le prince lui rend la monnaie de sa pièce. Charles-Joseph de Ligne se sent mieux avec des officiers qui viennent de l'étranger, comme lui, assez souvent des aventuriers : le prince d'Anhalt, le comte de Damas, le comte de Langeron, le prince de Nassau, Joseph de Ribas, Ribaupierre.

Les diplomates constituent un autre groupe important : le prince Alexandre Belosselski, le comte Fedor Golovkine, le baron Grimm, le prince Alexandre Kourakine, le comte Arkadi Morkov, le comte Ouarov, le comte Andrei Razoumovski, le comte Nikolaï Roumiantsev, Pozzo di Borgo (diplomate et général), le baron Sprengtporten (général, aventurier, diplomate). Certains d'entre eux servent d'intermédiaire dans l'échange épistolaire : la correspondance de Ligne avec Catherine II passe par les mains de Grigori Potemkine, de Platon Zoubov, d'Arkadi Morkov et d'Andrei Razoumovski.

Parmi les écrivains, seul August Kotzebue rédige ses œuvres en allemand ; tous les autres sont des auteurs fran-

cophones, qui peuvent, par ailleurs, utiliser d'autres langues pour leurs productions : Julie de Krüdener, Grimm, Catherine II, Alexandre Belosselski et sa fille Zinaïda Volkonskaïa, le comte Andreï Chouvalov et sa fille princesse Praskovia Golitsyna, Fedor Golovkine et son épouse comtesse Natalia Golovkina, Serguei Ouarov, Lev Narychkine, le prince Petr Tufiakine-Obolenski, la princesse mathématicienne Evdokia Golitsyna, l'auteur d'un traité militaire, Dmitri Golitsyne. Avec Ouarov, Golovkine, Belosselki et Kotzebue, les échanges prennent la forme d'une joute poétique ; avec Madame de Krüdener, d'une compétition en prose (le prince de Ligne pastiche son roman *Valérie*, en rédigeant une continuation). Les épistoliers parlent souvent de la littérature, des nouveaux ouvrages, évoquent leurs propres œuvres et projets.

Hélas, nous ignorons si durant leur séjour en Russie le prince de Ligne et son fils Charles-Antoine participent aux travaux des loges maçonniques⁷⁰. Cela paraît fort probable, vu le nombre important des « frères » parmi les correspondants : Alexandre Belosselski-Belozerski, Andreï Chouvalov, Dmitri Golitsyne, August Kotzebue, Alexandre Kourakine, Paul I^{er}, le comte de Langeron, Lev Narychkine, Maria Narychkina, Serguei Ouarov, Nikolai Repnine, Joseph de Ribas, Alexandre Souvorov, le baron Grigori Stroganov. Au moins deux d'entre eux, les princes Kourakine et Repnine, sont des francs-maçons notoires, et le prince de Ligne évoque le mysticisme du dernier.

Parmi d'autres connaissances russes, signalons deux grands amateurs des jardins, comme le prince lui-même, les princes Nikolai Poutiatine et Petr Tufiakine-Obolenski,

d'autant plus que cette passion n'est pas étrangère à l'« art royal »⁷¹.

Le dernier cercle regroupe des connaissances mondaines du prince, qu'il fréquente en Russie, à Vienne ou à Teplice : les Razoumovski, les Chouvalov, les Demidov, les Narychkine, les Golitsyne, les Wargemont, la princesse Ekaterina Bagration, *etc.* Charles-Joseph de Ligne ne rate jamais l'occasion de louer la beauté d'une femme, de lui consacrer des vers, de rédiger des couplets, d'écrire un poème dans son album. Ces vers et lettres servent de moyen de séduction. Jusqu'à ses dernières années, le prince de Ligne recherche les bonnes fortunes. Il écrit à Grimm de Moscou le 3 juillet 1787 :

Il est extraordinaire, par exemple que les Grâces aient sauté notre Saint-Empire à pieds joints pour venir de Paris s'établir à Moscou, et 200 verstes encore plus loin où nous avons trouvé des femmes charmantes, mises à merveille, dansantes, chantantes et aimantes peut-être comme des anges⁷².

En réfutant un pamphlet qui le compare au « vieux Priape entouré de filles » et parle de ses aventures russes, Ligne répond, en confirmant sa réputation :

Quelques grandes dames, et l'obligation que j'avais de passer la plus grande partie de la journée à la Cour, ne m'avaient pas laissé la force, ni le temps d'avoir des aventures de filles⁷³.

Entre 1801 et 1807, il multiplie ses épîtres à la princesse Ekaterina Dolgoroukaïa (à des rares exceptions, ces lettres et billets ne sont pas datés). S'agirait-il d'une passion purement platonique, comme le suggère le meilleur

biographe du prince, Philip Mansel⁷⁴ ? Rien n'est moins sûr, malgré une différence d'âge de trente-quatre ans.

Vous connaissant de longue main je vous aime depuis 19 ans, peu ou beaucoup ; vous admire toujours ; et vous adore de temps en temps. Vous me reviendrez tôt ou tard (Vienne, 20 avril [1806]).

L'épistolier insiste sur ses travaux d'approches, se plaint de la réserve la dame :

Je ne fais point l'amour à l'allemande, en salissant les souliers de ma bien-aimée, en appuyant sur le cou, et crottant ses bas. Je ne me sers de cela que pour les femmes d'officiers. Mais si par hasard ma jambe touche la vôtre ; ma main votre bras ; mon épaule frotte la vôtre ; vous voilà courroucée ([automne 1805 ?]).

Pour donner même le ton ignoble à mes lettres, je vous dirai, à propos de votre réserve pour une main, une jambe, une petite faveur innocente, un bras, une épaule ; que j'aime mieux un marchand en gros qu'en détail. Je vous pardonnerai de refuser celui-ci, si vous donniez dans l'autre ([automne 1805 ?]).

Il fustige sa sévérité :

Je n'ai jamais donné de congé. Je l'ai pris quelquefois. Je l'ai reçu souvent : mais j'avais été pris auparavant. Sans l'être, je le reçois à présent. Non, vous n'êtes pas une Russe policée. Vous êtes encore une barbare, du temps même où le baptême ne s'était pas encore introduit chez vous. Vous faites semblant de croire que mes lettres ou mon sentiment sont un jeu d'esprit [...] (Teplice, 16 août [1805 ?])

Le prince provoque la jalousie de la princesse, en évoquant à maintes reprises une autre maîtresse, son « agneau » :

Je ne me fais un peu aimer ici de mon agneau que vous prouver qu'on peut encore sans se déshonorer, m'accorder

ce que je demande. Le peu d'espérance que j'ai malgré cela, m'empêche de témoigner ce que j'éprouverais alors (Teplice, 30 juillet 1805).

Je vais chercher mon agneau à 10 heures et demie, et l'amène en ville, où je l'abandonne depuis 11 heures jusqu'à une que je dîne avec elle, au jardin ; m'y étant engagé, parce qu'elle est seule, et que je croyais que ma princesse n'arriverait que le 3, ainsi qu'elle me l'avait mandé. Son mari est parti hier : et je lui dois quelque petite attention le dernier jour.

À 3 heures je vais chez ma princesse partout où elle sera. À 6 heures au spectacle. À 8 je dis adieu à l'agneau qui part demain, lui ayant assigné le 3^{7^{bre}} et je reviens à ma princesse, pour toute la soirée, et celle de ma vie ([1^{er}–2 septembre 1805]).

Il évoque une seconde rivale, beaucoup plus dangereuse, jeune et belle salonnière qui séduit la ville de Vienne, la princesse Ekaterina Bagration :

Une des choses qui me fait aimer à la folie la jolie petite Bagration, c'est que nous faisons toujours des comparaisons de vous aux autres, et que nous parlons sans cesse d'une douzaine de qualités, et une demi-douzaine de beautés. Elle est aimable, et d'une société charmante (Teplice, 8 août [1806 ?]).

Le prince baptise son billet quotidien à la princesse Dolgoroukaïa le « bouillon du cœur », faisant allusion à l'expression de Madame de Polignac qui durant quarante ans en avait reçu un de Monsieur de Maillebois. Il explique :

Avez-vous deviné, grande devineresse pourquoi je vous écris tous les jours, et vous témoigne tant d'ardeur, et d'em-

pressement ? [...] c'est pour le mal des autres amants qui vous paraîtront bien froids, bien secs, n'écrivant sûrement tous les matins.

Il insiste : « Vous me lisez, et me gardez comme un cours de littérature amoureuse ». Pour rendre le jeu d'allusion plus évident, il rajoute la fameuse citation des *Liaisons dangereuses*, en modifiant radicalement son sens :

Ce n'est pas ma faute⁷⁵. J'ai cherché une femme plus aimable que vous, chère princesse. Je ne l'ai pas trouvée. Ainsi je suis obligé de revenir à vous (Teplice, 7 juillet).

Il conclut :

Savez-vous que ma correspondance érotique tire à sa fin. À Vienne, si vous étiez raisonnable, nous aurons le temps de nous aimer, mais pas celui de l'écrire.

Les parallèles littéraires ne suffisant pas, le prince Ligne cherche des arguments dans l'histoire. Il multiplie des parallèles entre ses deux correspondantes préférées, la princesse et la tsarine. Il rappelle sans cesse que le prince Potemkine, favori impérial, a été l'amant de la princesse Dolgoroukaïa, et compare sa manière de faire la cour à la sienne.

Je refermerais tout de suite ce luxe d'amour⁷⁶ qui me coûte plus que les canonnades de Bessarabie, et les musiques de la Moldavie ([automne 1805]).

Ekaterina Dolgoroukaïa apparaît comme une nouvelle Catherine « le Grand », c'est-à-dire, comme un être supérieur, à la fois homme et femme⁷⁷ :

Après avoir été mère, jusqu'alors, soyez femme : femme galante ; et ensuite, galant homme, aimable, élégant, instruit,

d'un ton parfait ; ce que vous êtes enfin, supérieure en tout, à ces deux sexes.

Vous êtes une divinité fabuleuse (Teplice, 16 août [1806 ?]).

Le prince pousse la sacralisation ludique jusqu'au sacrilège :

Le petit berger Paris ne donna qu'une pomme. Je vous en donnerais 3, car vous réunissez les 3 divinités qu'il a jugées. J'aime mieux, et je connais plus cette trinité que l'autre. Vous en êtes même une dans nos deux religions, qui se sont brouillées pour le sacré pigeon : mais d'une autre chose. Vous êtes la mère, la fille, et le Saint-Esprit (*Brevet de vertu, de rigueur, de sagesse et de charme à la plus belle, et la plus aimable des femmes après 17 ans d'intimité* [1805]).

Cependant, dans son badinage épistolaire, il inverse constamment les sexes : il s'identifie à Catherine II et à Ninon de l'Enclos, en laissant à la correspondante les rôles de Potemkine et de l'abbé Gédoin :

Je vous dirai comme l'impératrice après avoir rendu compte au prince [Potemkine], de ses dispositions contre la Suède, *ai-je bien fait mon maître ?* (Teplice, 21 août [1806])

Soyez mon abbé Gédoin : je serai Monsieur Ninon⁷⁸. On ne s'est pas moqué de lui. On l'a admiré. Je ne m'abaisserai point à vous dire à quel point je sentirais, tairais, et garderais mon bonheur. [...] Je m'aimerais en vous. Je vous aimerais en moi. [...]

Oh ! Mon cher abbé Gédoin ! Que nous serions heureux tous les deux ! Ce serait un cours de morale, physique, philosophie spéculative, et pratique et de félicité continuelle (*Brevet de vertu*).

Devons-nous en déduire, en dégustant ce « bouillon du cœur » que la princesse Dolgoroukaïa serait la dernière et la plus forte passion de Charles-Joseph de Ligne ? Ou, au moins, qu'elle tiendrait cette place privilégiée parmi ses amours russes ? J'en doute fort. La princesse Dolgoroukaïa lègue son cahier gris qui comporte les lettres du prince de Ligne au comte Serguei Ouarov. Entre 1807 et 1809 à Vienne, le jeune diplomate de vingt ans ne reste pas insensible aux charmes du « charmeur de l'Europe » de soixante-dix ans. « Zeus » et « Ganymède » se comblent d'éloges réciproques en vers et en prose.

Bonjour, jolie miniature de tous les genres de mérite, à déployer dans les occasions, dans le plus grand genre. Bonjour, charmante encyclopédie de tout ce qu'il y a de mieux, de plus agréable et de plus essentiel dans toutes les nations. Bonjour l'ami de mon cœur.

La boucle est bouclée, si l'on se souvient des premières connaissances russes du prince de Ligne.

L'épithaphe

Parfois, une lettre en apparence anodine cache une longue histoire. Le prince de Ligne écrit au comte Andreï Razoumovski, ambassadeur de Russie à Vienne [Teplice, 18 juin 1802] :

Eh bien, mon cher ambassadeur, tout est fini de la manière que la délicatesse du prince en doit être plus satisfaite que le bras, sur lequel il a reçu un bon coup de sabre, mais qui n'est pas dangereux. Je l'ai vu gai allant le recevoir, je le vois gai en se faisant panser, quoiqu'il souffre prodigieusement. Il a

heureusement perdu beaucoup de sang. Il ne faut pas dilater la plaie ; elle est profonde, mais il n'y a pas de grande artère coupée. Il ne pourra pas écrire de longtemps et me charge de vous donner de ses nouvelles. Le chirurgien craignant pourtant l'inflammation ne veut pas qu'il se mette en route⁷⁹.

Il s'agit du duel entre le prince de Zoubov et le comte Joseph von der Lausitz (1767-1802), dit le chevalier de Saxe, fils du prince François Xavier de Saxe, mais issu d'un mariage morganatique. Le conflit remonte à l'hiver 1794-1795 quand, à Saint-Pétersbourg, le chevalier de Saxe, colonel au service de Russie, se brouille avec le jeune prince Nikolaï Grigorievitch Chtcherbatov (1778-1845), sous-lieutenant du régiment de la garde Semenovski, futur général major⁸⁰. Le chevalier de Saxe, choqué par une salutation qu'il juge trop familière, donne un soufflet au jeune homme et reçoit un coup de canne sur la tête. Platon Zoubov, jaloux de la faveur montante du chevalier de Saxe, accepté au petit cercle de l'impératrice à l'Hermitage et traité comme un prince du sang, soutient le prince Chtcherbatov. Le chevalier, furieux, écrit une lettre au favori de l'impératrice en l'accusant de sa mésaventure, et se fait expulser sur le champ. En quittant la Russie, le chevalier de Saxe expédie des cartels au prince Zoubov et au prince Chtcherbatov. Ne recevant pas de réponse, il les publie dans les journaux. Après l'avènement d'Alexandre I^{er}, Platon Zoubov décide de se battre en duel et, en 1802, part à Vienne. À mi-chemin, à Varsovie, un noble polonais, Ignacy Gielgud, lui lance un défi, le considérant responsable des malheurs de la Pologne. Platon Zoubov ajourne ce nouveau cartel, sous prétexte qu'il a une autre affaire

d'honneur à régler. Apprenant sa décision, le prince Chtcherbatov se rend lui aussi en Autriche. Le prince de Ligne et le comte Razoumovski tentent en vain de calmer l'affaire. Le combat a lieu le 18 juin 1802 aux environs de Teplice, le prince de Ligne est le second de Platon Zoubov, tandis que le comte d'Auteuil est le second du chevalier de Saxe. Ce dernier blesse le prince Zoubov au poignet d'un coup de sabre, à l'endroit indiqué par le prince de Ligne⁸¹ ; Platon Zoubov arrête immédiatement le combat. Le prince de Ligne adresse au comte Razoumovski une version des faits, destinée à être transmise par la voie diplomatique à l'empereur ; il dit tout autre chose dans ses mémoires :

Avant de savoir que Platon Zuboff ne se battrait que médiocrement bien, sans pourtant s'y refuser tout à fait...⁸²

Selon les souvenirs du comte Alexandre Ribeaupierre, fils du correspondant du prince de Ligne, à cette époque chevalier de l'ambassade russe à Vienne, Platon Zoubov se ridiculise, en se rendant au combat comme une femme condamnée à subir une opération douloureuse. Avant de prendre l'arme, il se met à genoux et prie longtemps. En heurtant la lame de son adversaire et recevant une égratignure, il déclare ne plus pouvoir se battre. Le chevalier de Saxe s'exclame, en blessant Zoubov : « Que vous m'avez ennuyé ! »⁸³.

Cinq jours plus tard, le 23 juin 1802, à Teplice, lors d'un nouveau duel, le prince Chtcherbatov tue le chevalier de Saxe d'un coup de pistolet à la distance de huit pas⁸⁴, en tirant le premier. Le prince Zoubov demande à Alexandre I^{er} l'autorisation de ne pas se battre avec le Polonais Gielgud,

mais, ne la recevant pas, il se fait protéger par la police autrichienne et quitte secrètement la Bohême pour échapper au combat.

Le prince de Ligne déplore la mort du chevalier de Saxe et, la même année, publie son portrait⁸⁵. Il écrit à la princesse Dolgoroukaïa, en imaginant sa propre mort :

Vous vous direz à vous-même. *Il m'aimait tant. Je l'ai un peu aimé. Mais pas assez. Personne ne m'a aimé comme lui. Ah ! s'il vivait encore...* chère princesse. Il n'en sera plus temps.

La terre aura couvert les restes inanimés de l'enveloppe du cœur le plus animé : et il n'y aura que deux ou trois cyprès qui ombrageront une grande pierre à ma montagne de Vienne, sous laquelle j'ai déjà dit de me placer. Vous irez y pleurer une minute, et déjeuner ensuite très gaiement à ce qui s'appelle *Mon refuge*, comme l'autre jour, en revenant du tombeau du chevalier de Saxe [automne 1805].

En conclusion, on peut dire que la cinquantaine de correspondants qui figurent dans la liste, reflète un vaste réseau de connaissances russes du prince de Ligne. Ses mémoires et lettres mentionnent de nombreux Russes et l'édition prévue du dossier aidera à mieux le cerner. Par ailleurs, l'ouvrage présente plusieurs lettres et textes inédits et révèle des faits inconnus. Ces données qui ouvrent des perspectives de recherche inédites et favorisent la rédaction d'une nouvelle biographie du prince de Ligne, soulignent, si besoin est, le caractère paneuropéen de ses activités. Finalement, l'édition servira à l'établissement d'une correspondance générale du prince de Ligne à la laquelle on songe depuis longtemps et qui, j'espère, paraîtra un beau jour.

Notes

- ¹ В. А. Бильбасов, « Князь де Линь в России в 1780 и 1788 гг. » [V. A. Bilbassov, « Le prince de Ligne en Russie en 1780 et en 1788 »], *Rousskaïa Starina*, 1892, LXXIII, 275-312, 541-573, LXXIV, 1-43.
- ² Le prince Alexandre Alexandrovitch Menchikov (1714-1764), grand chambellan (1727), exilé avec son père en Sibérie entre 1727 et 1731, général en chef.
- ³ Prince Charles-Joseph de Ligne, *Fragments de l'histoire de ma vie*, éd. J. Vercauysse, Paris, H. Champion, 2001, I, 58.
- ⁴ *Ibid.*, I, 185.
- ⁵ Prince Charles-Joseph de Ligne, *Mon Journal de la guerre de Sept Ans*, éd. J. Vercauysse et B. Colson, Paris, H. Champion, 2008, pp. 423-424.
- ⁶ *Ibid.*, p. 488.
- ⁷ *Ibid.*, p. 488.
- ⁸ Le 14 octobre 1758, le prince de Ligne participa à la bataille de Hochkirch, où l'armée autrichienne (80.000 hommes), commandée par le maréchal Léopold Joseph von Daun battit les 30.000 Prussiens de Frédéric II. Après la victoire, le prince fut promu lieutenant-colonel.
- ⁹ Personnage homosexuel du *Satiricon* de Pétrone.
- ¹⁰ Le cul.
- ¹¹ À l'époque, on parlait beaucoup des goûts « anti-physiques » de Frédéric II.

- ¹² Personnage, jeune homosexuel, du *Satiricon* de Pétrone.
- ¹³ *Un diplomate français à la cour de Catherine II. 1775-1780. Journal intime du chevalier de Corberon*, Paris, Plon, 1901, II, 394.
- ¹⁴ Lors d'une séance à l'Académie des Sciences de Saint-Petersbourg, le prince de Prusse s'évanouit et l'on fut obligé de l'emmener. Quand l'impératrice questionna le prince de Ligne sur ce qui s'était passé, il lui répondit : « Rien que de très naturel, Madame ; le prince royal s'est trouvé sans connaissance au milieu de l'Académie ». Ligne raconte l'anecdote dans ses *Fragments de l'histoire de ma vie*, en précisant que son bon mot servit la cause de l'Autriche (*Op. cit.*, 1, 74), mentionne dans sa correspondance avec l'impératrice. Catherine II en parle dans *Le Château de Tchesma [Entretiens de portraits et médaillons]* ainsi que dans la réfutation de l'ouvrage de Carlo Denina, *Essai sur la vie et le règne de Frédéric II* (1788) où elle ajoute que « Le prince de Ligne l'appelait [le prince de Prusse] la Massue d'Hercule », cf. *Œuvres de l'impératrice Catherine II*, Saint-Petersbourg, 1907, XII, 593, 683.
- ¹⁵ Ludwig von Cobenzl à Joseph II, Saint-Petersbourg, 17 septembre 1780 n. st. – *Joseph II und Graf Ludwig Cobenzl*, Wienne, 1901, I, 53.
- ¹⁶ Cit. d'après Philip Mansel, *Le prince de Ligne. Le charmeur de l'Europe (1735-1814)*, Paris, Perrin, 2002, p. 95.
- ¹⁷ *Journal intime du chevalier de Corberon*, II, 391-392.
- ¹⁸ Le maréchal de Lacy à Joseph II, 3 février 1781 – Marbach, DLA, Archives Cotta, Ms IV, f° 247 v°.

- ¹⁹ Cela ne veut pas dire que Grimm ne badine pas dans ses lettres, adressées à l'impératrice : il le fait sans cesse, mais d'une manière plus lourde et plus courtisane que le prince de Ligne, et il traite avant tout des sujets pratiques ; cf. *SIRIO (Recueil de la société impériale d'histoire russe)*, XXIII, XLII. Correspondant privilégié de Catherine II, il éprouve une vive jalousie envers le prince de Ligne et tente de ruiner sa réputation. Nous avons étudié les attitudes épistolaires de Grimm dans nos articles : « Rousseau utopiste jugé par Grimm », *Jean-Jacques Rousseau, Politique et nation*, Paris, H. Champion, 2000, pp. 757-772 ; « Friedrich Melchior Grimm et ses correspondants d'après ses papiers conservés dans les archives russes, 1755-1804 », *La Culture française et les archives russes. Une image de l'Europe au XVIII^e siècle*, Ferney, Centre international d'étude du XVIII^e siècle 2004, pp. 55-81.
- ²⁰ Le prince de Ligne à Catherine II, Vienne, 15 février 1786. La majeure partie de la correspondance entre Catherine II et le prince de Ligne a été publiée ; nous le citons d'après les originaux, conservés aux archives de la Maison de Ligne et à Moscou aux Archives russes d'État des actes anciens (RGADA).
- ²¹ Entre 1770 et 1772, Voltaire expédie à Catherine II plusieurs caisses de montres, fabriquées à Ferney ; rien que les factures mentionnées dans sa lettre du 19 juin 1771 (D17253) se montent à 39.238 livres.
- ²² Cf. Catherine II à Voltaire, Saint-Pétersbourg, 1^{er}/11 [12] septembre 1770 (D16643).

- ²³ Le prince de Ligne à Catherine II, Alt Tischein, 14 juillet 1790.
- ²⁴ Le prince de Ligne à Catherine II, Alt Tischein, 14 juillet 1790.
- ²⁵ « J'ai vu moi-même rire la divinité », le prince de Ligne à Catherine II, Vienne, 12 février [1782].
- ²⁶ Ligne à Catherine II, [octobre 1780]. Transposition de *Luc*, II, 29-32. Cf. Voltaire à Catherine II, 29 janvier [1768] : « On dit qu'un vieillard, nommé Siméon, en voyant un petit enfant, s'écria dans sa joie : je n'ai plus qu'à mourir *puisque j'ai vu mon salutaire*. Ce Siméon était prophète, il voyait de loin tout ce que ce petit Juif devait faire » (D14704).
- ²⁷ Voltaire à Catherine II, Ferney, 14 janvier 1772 (D17557).
- ²⁸ En 1780.
- ²⁹ *Portrait de feu Sa Majesté Imp. de toutes les Russies, Mélanges militaires, littéraires et sentimentaux*, Dresde, Walther, 1797, XX, 238.
- ³⁰ *Journal intime du chevalier de Corberon*, II, 391 (6 octobre 1780).
- ³¹ L'impératrice utilise un procédé pareil avec Grimm, en lui envoyant en 1784 cinq lettres qu'elle rédige en tant que « secrétaire » de son favori Alexandre Lanskoï.
- ³² Ferney, 17 septembre et 2 octobre 1771.
- ³³ Voltaire au prince Belosselski, Ferney, 27 mars 1775 (D19388), publiée par son correspondant dans le *Mercur de France*, mai 1775, pp. 178-179. Cependant, un

autre correspondant du prince de Ligne prétend être destinataire de ces vers. Janos Fekete comte de Galantha (1741-1803) affirme que Voltaire les lui avait envoyés avec sa lettre de Ferney du 23 octobre 1767 (D14498), il les imprime, dans une version légèrement modifiée, dans *Mes rapsodies ou recueil de différents essais de vers et de prose*, À Genève [Vienne], 1781, II, 248.

³⁴ *Mélanges*, 1802, XXVI, 372-373.

³⁵ Gand, UB, Ms II 47 f° 5.

³⁶ Ulla Köllving, Jeanne Carriat, *Inventaire de la Correspondance littéraire de Grimm et Meister*, SVEC, (1984), 225-227, II, 123, n° 87 : 164 (août 1787) ; dans des différentes éditions de la *Correspondance littéraire* (1813, 1830, 1881) ces lettres sont placées dans l'envoi du juillet 1787.

³⁷ *SIRIO*, XXIII, 430.

³⁸ *Mélanges*, 1801, XXI, 3-62. Cf. Alexandre Stroev, « Des voyages en Antiquité », *La Lettre de voyage*, éd. P.- J. Dufief, Presses Universitaires de Rennes, 2007, pp. 67-81.

³⁹ Le fameux « projet grec », soufflé à Catherine II par Voltaire, visa la destruction de la Porte et la création d'un empire orthodoxe, ayant Constantinople pour capitale.

⁴⁰ *Lettres à la marquise de Coigny* (1801) en donnent une version légèrement différente : « Sur un Sopha du Kan, sur des coussins bourrés : / Dans un Kiosque d'or de grilles entourées » (*Mélanges*, XXI, 27). Le prince de Ligne corrige la production poétique de son auguste élève.

- ⁴¹ *Le Journal de la Société des ignorants*, imprimé en russe dans la revue *Sobessednik* (octobre 1783), parodie les séances de l'Académie russe, nouvellement créée.
- ⁴² Depuis les années 1770, Grimm, doyen des Lanturlus, fait l'éloge de l'ordre auprès de Catherine II et, en 1782, il y introduit le grand-duc Paul et la grande-duchesse Maria Fedorovna.
- ⁴³ *Théâtre de l'Hermitage de Catherine II*, Paris, F. Buisson, an VII / Paris, Gide, an 7. Selon A. N. Pypine, il existerait une réimpression avec une fausse adresse : « A Vienne, 1799 » ; cf. *Œuvres de l'impératrice Catherine II*, Saint-Pétersbourg, Académie des Sciences, 1901, IV, 250.
- ⁴⁴ Selon la « Note de l'Éditeur », les textes auraient été établis d'après les copies manuscrites.
- ⁴⁵ Il pourrait s'agir de la première version de la comédie *L'insouciant*, rédigée en automne 1788 (selon le *Journal* d'Alexandre Khrapovitski) qui tourne en ridicule Lev Narychkine, ou d'une autre pièce. L'académicien A. N. Pypine, éditeur scientifique des *Œuvres de Catherine II*, suppose, à tort semble-t-il, qu'il est question du proverbe du prince de Ligne, et inclut le texte de *L'amant ridicule* dans le volume IV des *Œuvres de Catherine II*, Saint-Pétersbourg, Académie des Sciences, 1901, pp. 97-107, note p. 108.
- ⁴⁶ *SIRIO (Recueil de la Société impériale d'Histoire russe)*, XXIII, 418.
- ⁴⁷ *SIRIO*, XXIII, 465.

- ⁴⁸ Intitulé *Gros-Jean, ou La Régimanie*, dans les versions parisiennes.
- ⁴⁹ *Mémoires, ou Souvenirs et anecdotes par M. le comte de Ségur*, Paris, 1827, III, 38-40.
- ⁵⁰ « Résumé des différents entretiens du prince de Ligne avec le comte Cobenzl », Marbach, DLA, Archives Cotta, Ms IV, ff° 131 v°-134 v°.
- ⁵¹ *Ibid.*, f° 130 v°.
- ⁵² Catherine II au prince Potemkine, 18 [29] octobre 1787 (lettre rédigée en russe), Catherine II et G. A. Potemkine, *Correspondance intime 1769-1791*, éd. V. S. Lopatine, Moscou, 1997 (édition russe), p. 242.
- ⁵³ « Les Autrichiens ourdissent contre moi, cherchant ma perte par tous les moyens. [...] Le prince de Ligne, homme inconstant qui n'a rien de sacré est l'instrument de cette entreprise méprisable », Le prince Potemkine à Catherine II, [< 5 (16) mai 1788] (lettre rédigée en russe), Catherine II et Potemkine, *Op. cit.*, p. 282.
- ⁵⁴ *Mélanges*, 1796, VII, 159. *Les Lettres et pensées du maréchal prince de Ligne, publiées par Mad. la Baronne de Staël Holstein*, 3^e éd., revue et augmentée, Paris et Genève, J. J. Paschoud, 1809, pp. 154-155, offrent la version suivante : « J'aime mieux envoyer des courriers, ou me servir des cosaques ; en général cela me plaît d'écrire tout simplement par la poste ; on est lu par son Souverain sans lui adresser la lettre : c'est un moyen de risquer des confidences. On fait savoir ainsi sa joie ou son mécontentement : cela sauve de la flat-

terie ou de la satire ; c'est un mezzo-terme entre le madrigal affadissant et la mordante épigramme ; cela dispense des représentations et des conseils, et cela ne compromet point ».

- ⁵⁵ *Relation de ma Campagne de 1788 contre les Turcs, Mélanges*, 1801, XXIV, 31-32. Il répète la phrase dans les *Fragments* : « Si j'avais voulu écrire à notre empereur, et à l'impératrice de Russie du bien du prince Potemkin, de son talent pour la guerre, et de notre campagne de 1788, j'aurais été écrasé de paysans, de roubles, et de diamants » (I, 164).
- ⁵⁶ Le prince de Ligne à Serguei Ouarov, s.d., Musée historique d'État (Moscou), Département des Sources manuscrites, F. 17 (Ouarov), *op.* 1, n° 93, f° 204 r°. Toute leur correspondance est conservée dans ces fonds.
- ⁵⁷ Voir : Prince Charles-Joseph de Ligne, *Œuvres romanesques*, éd. M. Couvreur, *etc.*, Paris, H. Champion, 2005, I, 35, 135-137, 162, 253-269 (texte et notes).
- ⁵⁸ *Ibid.*, II, 289-330.
- ⁵⁹ *Mélanges*, 1796, XIII, 386. Dans les *Contes immoraux* (Douzième conversation), le pope russe compare les vers du narrateur à ceux de Lomonossov : « Monsieur, disait le pope, n'a pas le coloris dans ses vers, ni la sublime poésie de notre grand Lomonossov, mais il y a quelquefois du trait, du piquant et de l'originalité », Charles-Joseph de Ligne, *Œuvres romanesques*, I, 308.
- ⁶⁰ En 1780, lors de son départ de la Russie, Catherine II avait offert au prince de Ligne des voitures avec des cochers russes qui sont restés à son service.

- ⁶¹ Petite mère (Catherine II). Charles-Joseph de Ligne, *Fragments de l'histoire de ma vie*, I, 167-168.
- ⁶² Signalons, par ailleurs, un bref intermède dialogué entre le maréchal Münnich et le général Maximovitch dans un *Dialogue des morts* encore inédit, mais à paraître l'an prochain dans le volume des *Écrits sur la société du prince Ligne*.
- ⁶³ Repris dans : Prince Charles-Joseph de Ligne, *Caractères et portraits*, éd. D. Acke, etc., Paris, H. Champion, 2003, pp. 248-249.
- ⁶⁴ *Mélanges*, 1801, XXIII ; Prince Charles-Joseph de Ligne, *Œuvres romanesques*, I, 305-306.
- ⁶⁵ Ludwig von Cobenzl au prince de Ligne, Saint-Petersbourg, 9 juillet 1788 : « Vous n'aurez jamais un mot de lettre de sa part, parce qu'il n'écrit absolument que ce qu'il est obligé indispensablement d'écrire. Sa Majesté l'Impératrice a fait tout au monde pour l'engager à vous adresser une épître, et n'a pu en venir à bout » (Marbach, DLA, Archives Cotta, Ms IV, ff° 65 r°-v°).
- ⁶⁶ *Fragments de l'histoire de ma vie*, I, 95.
- ⁶⁷ Le comte Alexandre Dmitrievitch Lanskoï (1754-1784), favori de Catherine II entre 1780 et 1784, aide de camp général.
- ⁶⁸ Alexandre Petrovith Ermolov (1754-1836), favori de Catherine II en 1785 et 1786, général lieutenant et aide de camp général.
- ⁶⁹ Les lettres du prince de Ligne à la princesse sont conservées au Musée historique d'État (Moscou), Département des Sources manuscrites, F. 17 (Ouvarov), op. 2, n° 412.

- ⁷⁰ Le prince figure dans le dictionnaire des francs-maçons russes, édité par A. Serkov, mais en tant que membre des loges belges.
- ⁷¹ E. L. Fricke, « Le prince Charles-Joseph de Ligne, franc-maçon », *Nouvelles Annales Prince de Ligne*, 2003, XVI, 7-123.
- ⁷² *Correspondance littéraire* (juillet 1787), éd. M. Tourneux, Paris, 1881, XV, 105-110.
- ⁷³ *Fragments de l'histoire de ma vie*, I, 134.
- ⁷⁴ Ph. Mansel, *Le prince de Ligne*, p. 193.
- ⁷⁵ Le prince de Ligne et Catherine II recourent à cette citation dans leurs lettres respectives, en parlant du prince Potemkine (Vienne, 12 mars 1790 ; Tsarskoe Selo, 21 mai (1^{er} juin) 1791).
- ⁷⁶ Le prince parle de ses lettres, de son « bouillon du cœur ».
- ⁷⁷ Pour le prince de Ligne, la tsarine sert de parangon d'une « femme grand homme ».
- ⁷⁸ À l'âge de quatre-vingts ans, Ninon de Lenclos (1616-1706) aurait séduit l'abbé Nicolas Gédoyen (1667-1744), membre de l'Académie française (1719).
- ⁷⁹ A. Wassiltchikov, *Les Razoumowski*, Halle, 1894, II (4), 70.
- ⁸⁰ Ou, peut-être, s'agit-il de son frère Aleksei Grigorievitch Chtcherbatov (1776-1848), lui aussi sous-lieutenant de Semenovski en 1792 et futur général.
- ⁸¹ *Fragments de l'histoire de ma vie*, I, 157.
- ⁸² *Ibid.*, I, 157.

⁸³ *Roussiki Arkhiv*, 1877, IV, 498-500.

⁸⁴ *Fragments de l'histoire de ma vie*, II, 361. Le prince de Ligne raconte l'histoire du duel dans sa lettre au marquis de Bonnay, Teplice, 28 juin 1802 (Ph. Mansel, *Op. cit.*, pp. 282-283) et indique une autre distance que les sources russes : 17 ou 18 pas.

⁸⁵ *Mélanges*, 1802, XXVI, 265-268.

JEROME VERCRUYSSÉ

**Les lettres du prince de Ligne à Joseph II
pendant la Campagne russo-turque de 1788.
Les réécritures d'une désillusion...**

En entreprenant cette étude nous avons sous-estimé sa complexité. Le moins que l'on puisse en dire, c'est que les lettres que le prince de Ligne écrivit à son souverain pendant la Campagne russo-turque de 1787-1788 recèlent bien des pièges qui présagent bien des difficultés pour les futurs éditeurs de sa correspondance.

Il n'en existe pas d'édition satisfaisante ; les lettres imprimées, et dont les plus anciennes publications remontent au XVIII^e siècle, ont été éditées pour la plupart selon des critères dénués de toute rigueur scientifique. Nous en sommes à l'heure actuelle, tout simplement, nulle part.

La présente étude est le résultat d'une première approche, fort ponctuelle certes, mais dont l'intérêt est indéniable tant par son contenu que par les questions de méthodologie qu'elle soulève. On pourra objecter que c'est une entreprise facile, puisque ces lettres à Joseph II ont été éditées par le prince lui-même en 1801, à Dresde, chez les frères Walther, dans le tome XXIV de ses *Mélanges militaires, littéraires et sentimentales* (pp. 33-160) sous le titre *Relation de ma campagne de 1788 contre les Turcs*.

Nous connaissons aussi d'autres lettres, adressées à des

connaissances au cours de la même campagne, les *Lettres sur la dernière campagne contre les Turcs* (*Mélanges*, Dresde, 1796, VII, pp. 147-226) et qui relèvent de la même problématique. Il existe également des lettres demeurées inédites et mieux encore, plusieurs événements sont également relatés dans les étincelants mémoires du prince, les *Fragments de l'histoire de ma vie*. Une autre difficulté, plus grande encore, réside dans le fait que la publication de ces lettres, à l'époque, relève du phénomène ancien et bien connu de la réécriture, voire du réagencement d'une correspondance en vue de sa publication. Les conséquences en sont multiples et de taille : soin de la formule, mise en valeur de l'ego, rectifications de toutes espèces : omissions, ajouts, glissements, volontaires ou non, voire même la confection de lettres fictives. Tout est possible, et tout n'est pas facile à décrypter, peu s'en faut.

La *Relation de ma campagne de 1788* présente 44 lettres (11 sont résumées) adressées à Joseph II. Neuf autres lettres ont été publiées dans l'anthologie qui révéla les talents littéraires du prince au grand public en 1808-1809, les *Lettres et pensées du maréchal prince de Ligne*, publiée par M^{me} de Staël, avec le concours, *filtrant*, du prince lui-même assisté par son amie et secrétaire, Marie-Caroline Murray. Nous avons aussi trouvé les lettres autographes de Ligne à l'empereur (Vienne, Keizerlich und Königlich Kriegsarchiv, série AFA) dont un choix avait été publié en traduction allemande par Victor Klarwill dans son recueil intitulé *Der Fürst von Ligne Neue Briefe* (Vienne, 1924) Ces lettres autographes sont au nombre de 39. D'où une première question à laquelle nous ne pouvons

répondre pour le moment : où sont les 5 autres ? Et n'y en eut-il pas davantage ? Et pour corser le tout, plusieurs lettres de l'anthologie de 1808-1809 ne figurent ni dans les *Mélanges* ni dans les archives connues... Une hypothèse se dessine donc : le prince de Ligne conservait probablement des copies de sa correspondance.

Une comparaison poussée des pièces fournies par ces trois sources nous amène au total appréciable de 60 lettres. On en trouvera la liste dans l'annexe I.

Cependant, avant d'aborder l'examen de cette correspondance, il convient de situer, en quelques phrases, son sujet. Un premier voyage, motivé par des raisons regardant le patrimoine de son fils qui venait d'épouser la princesse Hélène Massalska, avait mené le prince de Ligne à la Cour de Catherine II en 1780. Quelques années plus tard, il fut invité, faveur insigne, à accompagner la tsarine au cours du fabuleux voyage de Crimée organisé par Potemkine. Il livra ses impressions dans neuf lettres adressées à la marquise de Coigny, et qui, certainement retouchées, seront publiées en 1801 dans le tome XXI des *Mélanges*. Ces lettres sont suffisamment connues pour que nous revenions ici sur leur caractère allègre et personnel. Introduit dans l'intimité de la nouvelle Cléopâtre, Ligne ne se borna pas à vivre cette équipée en touriste : l'empereur Joseph II recherchant l'alliance russe contre la Turquie qui menaçait ses frontières, l'avait investi d'une mission diplomatique officieuse. La personnalité peu commune de Catherine II, le faste de sa Cour avaient fasciné Ligne. Vienne vit dans ces sentiments un motif suffisant pour le pousser à développer ses contacts russes. Peut-être l'avait-

il suggéré lui-même, comme il le dira plus tard. Lorsque la Turquie, qui avait perdu la Crimée, déclencha la guerre contre la Russie, Ligne, nommé *Feldzeugmeister* (général d'artillerie) pour la circonstance, fut officiellement adjoint à Potemkine, en tant qu'officier de liaison. En fait, selon les instructions et les lettres qu'il reçut de Joseph II (ses lettres nous sont connues), il était chargé de communiquer à l'empereur le maximum d'informations utiles sur les événements militaires, les intentions russes, l'état des troupes amies et ennemies, *etc.* Bref, il était, pour le dire avec quelque euphémisme, un « observateur » privilégié. C'est dans ces circonstances qu'il adressa à son souverain les lettres qui sont au centre de la présente étude. Nous nous bornerons ici à la présence du prince au siège d'Oczakow.

Évoquons rapidement les faits. La percée russe en Moldavie et en Valachie se trouvait arrêtée par la forte garnison turque d'Oczakow. Cette forteresse située sur la Mer Noire, entre les estuaires du Dniester et du Dnieper, devait être assiégée et emportée. La présence du prince de Ligne s'inscrit donc dans un long périple qui le conduisit de Vienne à Saint-Pétersbourg, de la capitale russe à Oczakow, de là en Moldavie puis en Serbie (où il se distingua au siège de Belgrade en 1789), pour rentrer finalement à Vienne au bout de deux années. Un voyage donc très particulier, qui n'offrit certes pas les agréments du fameux voyage de Tauride, mais qui permit au prince de mieux connaître l'âme russe, au cours d'une guerre quelque peu sordide à laquelle il ne participa guère : Oczakow tomba deux mois après son départ pour la Moldavie. Ce

n'est qu'au prix de longues tergiversations de la part des Russes, que la place fut emportée le 16 décembre 1788. Les pertes russes s'élevèrent au total à 15.000 hommes ; la garnison turque, forte de 20.000 hommes, fut entièrement massacrée.

Les lettres à Joseph II, publiées par leur auteur dans ses *Mélanges*, sont précédées (pp. 3-32) d'une introduction qu'on ne peut ignorer. Dès le début, les enjeux sont annoncés : « Il n'y aura jamais rien dans ce genre, *qui ait plus le cachet de la vérité*. Mes lettres à Joseph II en font *seules* l'histoire. Il ne s'agit que de *coudre* tout cela ensemble par des *préambules*, quelques *portraits*, et quelques *anecdotes* ; et en faire un tout très intéressant. Mon *adresse* à moi, doit être de ne pas me répéter, et de ne pas mettre ici tout ce qu'on verra dans mes réponses à l'empereur » (p. 3). Autrement dit, au lieu de lire une banale série de lettres, nous sommes invités à prendre connaissance d'une relation authentique des événements, mise en forme attrayante grâce à des appréciations de type divers.

La séduction russe avait-elle opéré à plein ? À en croire le prince, nous dirons non. Après avoir rappelé ce voyage, esquissé en contraste les caractères des principaux acteurs, (la tsarine moins méthodique et ordonnée que l'empereur Joseph II, Potemkine personnage indécis sinon rusé), et expliqué la mission dont il était investi, Ligne entend surtout mettre l'accent sur une réalité indiscutable : l'armée russe n'était pas suffisamment préparée pour cette guerre, il n'existait pas de plan directeur, le commandant en chef tergiversait sans cesse, les intrigues étaient nombreuses (« Je suis confiant moi. Je crois toujours qu'on m'aime »),

dit Potemkine, p. 15). Le bilan personnel ? « Après avoir fait quelques sottises, dans ma vie, j'ai fini par faire une bêtise » (p. 13). « Si je fus malheureux dans toute ma mission politico-militaire, je l'ai bien mérité. Je fus comme Lucifer, précipité par mon orgueil » (p. 16) : le prince espérait-il se couvrir de gloire, revenir à Vienne, auréolé par le succès de sa mission ? « On verra dans ces lettres ce que je désirais, ce qu'on me promettait, ce qui manquait, et ce qu'on mentait » (p. 17). Et notons encore ceci : « Enfin, je trouve un heureux prétexte : me voici parti de ce retranchement d'immondices qui, par hasard, forme quelque angle saillant qui fait croire que c'est une forteresse. Huit jours de plus et j'y mourais. Le prince [Potemkine] me faisait donner au diable. Tantôt bien, tantôt mal, brouillé à couteaux tirés, ou favori décidé, jouant quelquefois avec lui, causant, ou ne causant pas ; mais veillant jusqu'à six heures du matin, pour l'engager à me dire au moins un mot de raisonnable à mander ; je ne pouvais plus tenir aux bizarreries de cet enfant gâté : n'en pouvant plus, excédé de cette horrible et inouïe inaction, j'allai voir pourquoi le maréchal Romanzow ne faisait pas plus que le prince Potemkine, et ayant déjà fait mon deuil de celui-ci, que je prévoyais ne rien entreprendre, j'espérais au moins tirer parti de l'autre ». Les relations avec le maréchal ne furent guère meilleures.

À lire la *Relation* du prince de Ligne, elle apparaît comme étant celle d'une désillusion de taille, racontée, à l'aide de documents certifiés authentiques, par un témoin et acteur privilégié. Ses lettres devaient être considérées comme des documents historiques, des sources pour les futurs historiens.

Abordons donc les 44 lettres des *Mélanges*. Leur contenu ne concerne pas exclusivement les questions militaires. La relation des événements prime certes, mais on y trouve également de nombreuses considérations d'ordre politique : le sort de la Pologne, l'attitude menaçante de la Prusse et de la Suède qui risquent de fragiliser l'équilibre européen. Des jugements sur les personnalités et aussi des propos d'ordre personnel : les intérêts familiaux en Russie, sa légitime fierté pour la conduite plus que courageuse de son fils Charles sur un autre front. Autres constats : la numérotation des lettres est inexacte ; leur présentation ne respecte pas l'ordre chronologique. L'on peut se perdre en conjectures sur les motifs d'un pareil arrangement. La longue préface procède évidemment des lettres, en ce sens que l'on peut y retrouver en effet les quatre composantes, forcément interactives, énoncées : désirs – promesses – déficiences – mensonges.

Désirs et déceptions personnelles

De nature plutôt active, le prince de Ligne propose dès son arrivée des plans d'action très concrets à Potemkine (lettres n^{os} 3, 15, 17, 21) et il y met même de son « entêtement » (n^o 8). Mais bientôt l'énervement le gagne (n^o 33). Cette irritation affleure clairement au point qu'il commence à regretter sa présence (n^{os} 27, 32). Aussi, lorsque finalement quelque mouvement se manifeste, le ton devient plus positif au spectacle de « la plus superbe des horreurs » (n^o 40), quoiqu'il se montre « incrédule » quant au résultat final (n^o 36). Les lenteurs russes (n^{os} 28, 43, 44,

45, 46) font que son enthousiasme retombe aussitôt pour confiner à un quasi-désespoir (n° 44). Aussi est-il heureux d'annoncer son départ le 8 octobre : le 22, il est à Jassy (n° 51).

Les promesses russes

Les plans russes sont, dès l'abord, jugés très vagues (n°s 4, 5, 8, 10) voire peu réalistes (n° 49). Le prince de Ligne les juge erronés, ce qui l'amènera du reste à ajouter cette note de moraliste en bas de page : « On voit comment le sort se joue de l'avis des hommes et des événements. Comme j'avais l'air de bien juger ! Comme je me trompais ! Comme on était loin de prévoir ce qui est arrivé ! Il n'y a qu'une seule de mes lettres de février, où j'avais l'air inspiré. Mais j'ai cessé de me croire moi-même. Je croyais avoir tort, quand j'ai eu, par hasard, quelquefois raison ». Lorsque le prince peut finalement envoyer le plan russe, source de nombreux malentendus, à Joseph II, il ne se prive pas de le juger et de le commenter à sa façon (n° 27).

Les déficiences russes

D'emblée, rien ne fonctionne au gré de ce général autrichien qui a combattu sous Lacy. Ce leitmotiv affleure partout. La préparation de l'armée russe est largement insuffisante (n°s 3, 28, 33). On tergiverse sans cesse (n°s 8, 17, 18, 46) et cette attente prolongée (n° 15), cette perte de temps (n° 18), cette « inaction inouïe » (n° 20, *cf.* nos 24, 53) constituent autant de bonnes occasions manquées

(n° 41). On devrait se « dégourdir » (n° 33) mais les Russes manquent de combativité (n°s 40, 41), de bon sens (n° 33). Et plus d'une fois des actions entraînent des pertes inutiles (n° 44) : la vie d'un soldat ne compte guère ou pas. De plus, les conditions sanitaires jointes au climat hivernal sont déplorable dans ce « cloaque » où les malades (la dysenterie, les fièvres putrides semblent endémiques) et les morts sont nombreux.

Les mensonges russes

Ici encore, des récurrences se manifestent clairement. Les Russes répandent de fausses rumeurs (la peste règnerait dans Oczakow, n° 15), et exagèrent (à dessein ?) les forces turques : quelle foi peut-on accorder aux renseignements fournis par des espions ou des déserteurs ? Les messagers sont des menteurs soudoyés (n° 50). Mais c'est surtout Potemkine qui déçoit le prince de Ligne par son attitude dépourvue de sincérité la plupart du temps. C'est un homme vaniteux (n°s 10, 24, 44) qui se montre conciliant, voire aimable, qui promet de tout, mais ne tient pas ses promesses (n°s 8, 32, 39, 51), ou bien il répond volontairement à côté des questions (n° 10). Romanzow tout aussi fluide, ne vaut guère mieux (n° 10). De plus, les intrigues sont légion : Potemkine laisse entendre qu'il a des ennemis à la Cour, et qu'il ne partage pas tous les points de vue de la tsarine (n° 39) et Ligne peut constater lui-même qu'entre les chefs russes règne un climat tissé de suspicions et de mensonges (n°s 18, 44, 46). Bref, à lire les lettres des *Mélanges*, la relation de la campagne de 1788 est en effet

celle d'une immense désillusion due subjectivement à l'antithèse des caractères de Ligne et de Potemkine, due aussi, objectivement, à toute la stratégie russe marquée de lenteurs et de gaspillages des plus divers.

Les archives de Vienne (KKKA) rappelons-le, conservent 39 lettres autographes dont 2 sont entièrement inédites, 1 en partie, et 5 autres dont la version originale n'a pas été publiée. La plupart de ces lettres ont été annotées de remarques en langue allemande à l'usage du cabinet impérial. Cette correspondance va-t-elle dans le même sens que celle des *Mélanges* ? Non. Comme nous l'avons dit, le statut, voire l'essence, des textes a changé : une correspondance confidentielle se transforme en *relation d'une campagne militaire et d'une mission diplomatique* qui revêt des allures de *mémoires*. Et qu'en est-il des lettres publiées en 1808-1809 avec le concours de Germaine de Staël ? Même constat, accentué par le désir évident de saupoudrer le tout avec du pittoresque, du piquant : les *mémoires* se muent presque en *roman à l'exotique*.

La comparaison entre les divers états textuels des lettres révèle une concomitance notable : il n'existe aucune version rigoureusement identique. Les dates ont été souvent modifiées, les lettres ont été réécrites. Il va de soi que nous ne pouvons présenter ici le jeu complet des comparaisons des versions communes. Autant procéder à l'édition critique des soixante lettres connues : entreprise qui, en fait, n'est qu'un sous-élément du projet de l'édition de la correspondance générale du prince, ou à défaut, consti-

tuer un élément important pour un ouvrage consacré au prince et à la campagne de Crimée.

À titre d'exemple, donc, l'on trouvera en annexe deux échantillons : 1) la lettre n° 4 dont nous connaissons plusieurs états textuels (KKKA et *Mélanges*), qu'il s'agisse de l'autographe, de la version des *Mélanges* ou de celle des *Lettres et pensées*. 2) la lettre n° 46 dont nous connaissons également trois états textuels (KKKA, *Mélanges* et *Lettres et pensées*).

Concluons

Les lettres adressées par le prince de Ligne à Joseph II ont été publiées par ses soins treize ans après leur rédaction pour les *Mélanges*, et vingt ans après pour les *Lettres et pensées*, l'anthologie présentée par Germaine de Staël. La refonte des textes dans l'un et l'autre cas est manifeste. Le phénomène certes n'est pas nouveau, nous l'avons déjà dit. Mais pour quelles raisons le prince de Ligne a-t-il réécrit ses lettres ? Nous l'ignorons. Cela ne nous interdit point de formuler quelques hypothèses. En premier lieu, le souci d'améliorer la forme, le travail du style mais qui ne change cependant rien quant au contenu. Le statut littéraire du texte s'est modifié : une correspondance privée se métamorphose en chronique commentée des événements. En deuxième lieu, on peut songer à l'évolution intellectuelle de l'auteur. Entre 1787-1788, 1801 et 1808-1809, bien des choses ont changé. Les événements ont marqué le prince : la révolution triomphante mais éphémère de la patrie d'origine, la mort de son fils aîné, l'invasion du pays natal qui l'a contraint à s'installer – défini-

tivement – à Vienne, la perte de la plus grande partie de ses revenus, l'âge bien sûr, la disparition de la plupart des personnages concernés (Joseph II, Catherine II, Potemkine, Kaunitz et autres officiers), les désillusions militaires et politiques qui le mettent plus d'une fois en « rage » (défaites successives de l'Autriche, hégémonie napoléonienne, politique de Paul I^{er}, abolition du Saint-Empire, attitudes contrastées des princes allemands), *etc., etc.* Un certain devoir de réserve s'est donc évanoui. Le prince est devenu un survivant privilégié ; il cherche à améliorer ses revenus en écrivant ; il entend témoigner, contribuer à l'écriture de l'Histoire et faire œuvre de moraliste et de pédagogue tout en intéressant le lecteur, sinon en lui plaisant. Le même cas s'était d'ailleurs manifesté, comme nous l'avons montré dans notre édition critique, entreprise avec Bruno Colson, entre la version manuscrite et la version imprimée de *Mon journal de la Guerre de Sept Ans* (Paris, Champion, 2008). Et, à plus forte raison, il n'est pas interdit de croire à la réécriture d'autres textes... Tout cela nous interroge, évidemment, et l'on pourra accumuler les conjectures à propos des divers « pourquoi » sans trouver de réponse pleinement satisfaisante.

Sur le plan, différent, du travail de l'éditeur moderne de correspondances et de textes, les questions de méthode s'accumulent également. Faut-il encore insister sur l'élémentaire circonspection, pour ne pas dire l'entregent critique, avec lesquels il convient d'aborder les correspondances privées qui ont été publiées par leur scripteur/auteur, et parfois, comme c'est le cas ici, en différentes versions ? Laquelle va-t-on retenir, privilégier ? Qui faut-il croire ? Que faut-il croire ? Où est la vérité ? Qu'est-ce que la vérité ?

Annexes

Lettres du prince de ligne à Joseph II

(Guerre russo-turque 1787-1788) – État provisoire

MMLS = *Mélanges militaires, littéraires et sentimentales*, Dresde, 1801, XXIV, 33-160.

KKKA = Vienne, Keizerlich und Königlich Kriegsarchiv, AFA.

Klarwill = V. Klarwill éd., *Der Fürst von Ligne, Neue Briefe*, Vienne, 1924.

S3 = *Lettres et pensées du maréchal prince de Ligne*, Éd. G. de Staël, 3^e édition revue et augmentée, Paris, 1810.

Classement chronologique

- ¹ Fin octobre 1787, « Je remercie », MMLS, XXIV, 33. Lettre résumée.
- ² 31 octobre 1787, St Pétersbourg, « C'est la seule fois », KKKA 817 (Klarwill 79-81). Aucun rapport avec le n^o 2.
- ³ Mi-novembre 1787, « C'était pour donner part à SM », MMLS, XXIV, 33-35. Lettre résumée. Aucun rapport avec n^o 5.
- ⁴ 20 novembre 1787, Elisabethgorod, « Voici plusieurs jours », KKKA (Klarwill, 81-84) = MMLS, XXIV, 64-67 : « Début avril 1788 Voici quelques jours ». Lettre en texte.

- ⁵ « Vers le même temps J'envoyai à SM », MMLS, XXIV, 35. Lettre résumée.
- ⁶ Décembre 1787, Elisabethgorod, « Je voudrais signaler mon arrivée », S3, 93-97.
- ⁷ 22 décembre 1787, Elisabethgorod, « Je voudrais pouvoir mander », KKKA (version inédite) = MMLS, XXIV, 35-36 « Mi-décembre 1787 C'était pour envoyer ». Lettre résumée.
- ⁸ 27 janvier 1788, Elisabethgorod, « J'ai attendu plus que », KKKA AFA 849 (Klarwill, 84-88) = MMLS, XXIV, 36-38 « Mi-janvier 1788 C'était pour lui rendre compte ». Lettre résumée.
- ⁹ 2 février 1787, [*sic*, mais le contenu montre clairement que cette lettre est de 1788, à défaut du jour et du mois], Elisabethgorod, « Ce jour ci a été », KKKA (Klarwill, 88-89).
- ¹⁰ Février 1788, Elisabethgorod, « Sire, Je vais me hasarder », MMLS, XXIV, 43-49. Lettre en texte. = S3, 107-109 « Juin 1788 Camp des Déserts Je vais me hasarder » (*partim*).
- ¹¹ 2 février 1788, Elisabethgorod, « N'ayant jamais osé dire », KKKA. Lettre inédite.
- ¹² 2 février 1788, « Je lui ai répondu », MMLS, XXIV, 38. Lettre résumée. Aucun rapport avec n° 11.
- ¹³ 27 février 1788, « Je le remercie de », MMLS, XXIV, 39. Lettre résumée.
- ¹⁴ 27 février 1788, Elisabethgorod, « Je commence par l'article », KKKA (Klarwill, 89-91). Aucun rapport avec n° 13.

- ¹⁵ 2 mars 1788, Elisabethgorod, « Le mouvement des Russes », KKKA (Klarwill, 91-95) = MMLS, XXIV, 39-42, « 2 mars 1788 Je lui marque ». Lettre résumée.
- ¹⁶ 12 mars 1788, « J'écrivis à l'empereur », MMLS, XXIV, 42-43. Lettre résumée.
- ¹⁷ 15 mars 1788, Elisabethgorod, « On sent à présent », KKKA (Klarwill, 95-97) = MMLS, XXIV, 50 « Fin mars 1788 Je lui dis que ». Lettre résumée.
- ¹⁸ 6 avril 1788, Elisabethgorod, « On me fait espérer », KKKA AFA 850 (Klarwill, 98-100) = MMLS, XXIV, 51-55 « 6 avril 1788 Il paraît qu'il va se faire ». Lettre en texte.
- ¹⁹ 6 avril 1788, Elisabethgorod, « Il paraît qu'il va », KKKA (Klarwill, 98-100) = MMLS, XXIV, 55-57 « 6 avril 1788 On me fait espérer ». Lettre en texte.
- ²⁰ s.d., « Je dis que je me compterai », MMLS, XXIV, 57-58. Lettre résumée.
- ²¹ 13 avril 1788, Elisabethgorod, « Je serai bien payé », KKKA (Klarwill, 100-102) = S3, 97-100, Elisabethgorod, « Avril 1788, Si nous avons des vivres ».
- ²² 24 avril 1788, QG, « Il paraît que l'impératrice » + note, KKKA (Klarwill, 102-104) = MMLS, XXIV, 58-60 « 24 avril 1788 Il paraît que l'impératrice ». Lettre en texte.
- ²³ 27 avril 1788, Elisabeth(gorod), « Depuis six jours », KKKA (Klarwill, 104-105) = MMLS, XXIV, 61-63 « 27 avril 1788 Depuis six jours ». Lettre en texte avec commentaire personnel.

- ²⁴ s.d., « Sire je m'ennuie moi-même », MMLS, XXIV, 68-73. Lettre en texte.
- ²⁵ Mai 1788, Elisabethgorod, « Où trouverai-je », S3, 101-103.
- ²⁶ Mai 1788, Elisabethgorod, « Nous voici au camp de Novo Gregori », S3, 104-405.
- ²⁷ 12 mai 1788, QG, « C'est pour ce coup ci », KKKA (Klarwill, 106-109) = MMLS, XXIV, 73-78 « 13 mai 1788 C'est pour le coup ». Lettre en texte avec « Plan d'opération » manquant en KKKA. (copie : « 18 mai 1788 C'est pour ce coup ci », HHA Staatskanzlei Vorträge 145).
- ²⁸ 16 mai 1788, « Toute l'armée sera », MMLS, XXIV, 113-114. Lettre en texte.
- ²⁹ 21 mai 1788, Elisabethgorod, « Si les Prussiens », KKKA (Klarwill, 109-111) = MMLS, XXIV, 83 « 21 mai 1788 Les Prussiens » (avec lettre de Romanzov à Potemkine, 84-86, et commentaire de Ligne).
- ³⁰ 27 mai 1788, Braïbo, « Les difficultés renaissantes », KKKA (Klarwill, 111-112).
- ³¹ 7 juin 1788, Nimirow, « Tout commence à s'éclaircir », KKKA 851. Lettre inédite.
- ³² 10 juin 1788, Nimirow, « Dans le moment que », KKKA (Klarwill, 112-114) = MMLS, XXIV, 111-113 « 10 juin 1788 Nimirow Dans le moment que ». Lettre en texte.
- ³³ 18 juin, Aranautka, « La bonne idée que j'avais », KKKA (Klarwill, 115-117, *partim*). Lettre inédite en

- partie = MMLS, XXIV, 104-111 « 18 juin 1788 Arnautka La bonne idée que j'avais ». Lettre en texte.
- ³⁴ 18 juin 1788, Arnuntzka, « Il y a aujourd'hui trente-un ans », S3, 105-106. Aucun rapport avec n° 33.
- ³⁵ 23 juin 1788, sur le Bog, « Nous sommes ici à un camp », KKKA (version inédite) = MMLS, XXIV, 101-103 « 23 juin 1788 sur le Bog Nous sommes ici à un camp ». Lettre en texte.
- ³⁶ 27 juin 1788, sur le Bog, « Malgré le désir continu », KKKA (version inédite) = MMLS, XXIV, 98-101 « 27 juin 1788 sur le Bog Je regretterais que le capitain pacha ». Lettre en texte.
- ³⁷ 30 juin 1788, Camp de Deserts, « Voici la quatrième fois », KKKA (version inédite).
- ³⁸ Juillet 1788, Oczakow, « Le prince me dit un jour », S3, 110-112.
- ³⁹ 9 juillet 1788, Oczakow, « 9 juillet 1788 Je suis bien charmé », KKKA (Klarwill, 117-120) = MMLS, XXIV, 89-95 « 12 juillet 1788 Oczakow Je suis bien charmé ». Lettre en texte. Le P.S. manque.
- ⁴⁰ 19 juillet 1788, Oczakow, « Le capitain pacha », KKKA (Klarwill, 120-122) = MMLS, XXIV, 95-98, s.d. « Seconde lettre dans le même paquet Le capitain pacha qu'on croyait perdu ». Lettre en texte.
- ⁴¹ 19 juillet 1788, Oczakow, « Je comptais que notre fausse attaque », KKKA (Klarwill, 122-124) = MMLS, XXIV, 86-89. Lettre en texte.
- ⁴² 24 juillet 1788, Oczakow, « J'ai reçu en même temps »,

- KKKA (Klarwill, 124-125) = MMLS, XXIV, 117-119
« 24 juillet 1788 Oczakow J'ai reçu en même temps ».
Lettre en texte.
- ⁴³ 3 août 1788, Oczakow, « On dit à chaque jour »,
KKKA AFA 853 (Klarwill, 125-127) = MMLS,
XXIV, 119-123 « 3 août 1788 Oczakow On dit chaque
jour ». Lettre en texte.
- ⁴⁴ 11 août 1788, Oczakow, « J'ai reçu à la fois », KKKA
(Klarwill, 127-130) = MMLS, XXIV, 123-125 « 11
août 1788 Oczakow J'ai reçu à la fois texte » (+ Lettre
résumée sur la Pologne 126-127, manque en KKKA).
- ⁴⁵ 14 août 1788, Oczakow, « Nous sommes encore »
MMLS, XXIV, 127-129. Lettre en texte.
- ⁴⁶ 20 août 1788, Oczakow, « Je crois qu'on a commen-
cé », KKKA (Klarwill, 130-132) = MMLS, XXIV,
129-132 « 20 août 1788 Oczakow Je crois qu'on a
commencé ». Lettre en texte = S3, 113-116 « Août
1788 Oczakow Je crois qu'on a commencé ».
- ⁴⁷ 25 août 1788, Oczakow, « Je me sers d'un courrier »,
MMLS, XXIV, 133. Lettre en texte.
- ⁴⁸ 30 août 1788, Oczakow, « Je viens de rencontrer »,
KKKA (Klarwill, 132-135) = MMLS, XXIV, 134-
138 « 30 août 1788 Oczakow Je viens de rencontrer ».
Lettre en texte.
- ⁴⁹ Août 1788, Oczakow, « Si j'étais souverain », S3, 116-
120.
- ⁵⁰ 8 septembre 1788, Oczakow, « Malgré la peine »,
KKKA AFA 854 (Klarwill, 135-137) = MMLS,

- XXIV, 142-146 « 7 septembre 1788 Oczakow Malgré la peine ». Lettre en texte.
- ⁵¹ 8 septembre (?) 1788, Oczakow, « Je suis si pénétré », KKKA (Klarwill, 138-139, date : 3 septembre) = MMLS, XXIV, 147-149 « 8 octobre 1788 Oczakow Je suis si pénétré ». Lettre en texte.
- ⁵² 19 septembre 1788, Oczakow, « Je me sers d'un courrier », KKKA (version inédite) = MMLS, XXIV, 114-116 « Août 1788 Oczakow Je me sers d'un courrier ». Lettre en texte.
- ⁵³ 30 septembre 1788, Oczakow, « J'attends avec la plus grande », KKKA (version inédite) = MMLS, XXIV, 139-142 « 30 septembre 1788 Oczakow J'attends avec la plus grande ». Lettre en texte.
- ⁵⁴ Octobre 1788, Oczakow, « Ma situation est agréable », S3, 120-122.
- ⁵⁵ 22 octobre 1788, Jassy, « J'ai trouvé au maréchal », KKKA (Klarwill, 139-141) = MMLS, XXIV, 149-152 « 22 octobre 1788 Jassy J'ai trouvé au maréchal ». Lettre en texte.
- ⁵⁶ 28 octobre 1788, Jassy, « Cette dernière lettre du maréchal », KKKA (Klarwill, 141-142) = MMLS, XXIV, 152-154 « 28 octobre 1788 Jassy La dernière lettre au maréchal ». Lettre en texte.
- ⁵⁷ 31 octobre 1788, Oczakow, « Enfin, Sire, me voilà presque parti », S3, 122-124.
- ⁵⁸ 8 novembre 1788, Jassy, « Cet empire si despote », KKKA AFA 855 (Klarwill, 142-144) = MMLS,

XXIV, 160-164 « 8 novembre 1788 Jassy Cet empire si despote ». Lettre en texte (avec annexe, 164-170).

- ⁵⁹ 19 novembre 1788, Jassy, « Votre Majesté Impériale doit avoir reçu », KKKA (Klarwill, 144-146) = MMLS, XXIV, 154-156 « 9 novembre 1788 Jassy Votre Majesté Impériale doit avoir reçu ». Lettre en texte.
- ⁶⁰ 30 novembre 1788, Jassy, « Je ne puis assez exprimer », KKKA (Klarwill, 146-149) = MMLS, XXIV, 157-160 « 30 novembre 1788 Jassy Je ne puis assez exprimer ». Lettre en texte.

Notons enfin la présence d'autres lettres dans les dossiers : 2/13 mai 1788, lettre de Potemkine au prince, jointe, KKKA ; Catherine II au prince 12 juin 1788, KKKA AFA 852 (Klarwill, 114-115) ; Nassau-Siegen au prince, 30 juin 1788.

BRUNO COLSON

**Expérience et culture du combat :
Charles-Joseph de Ligne à Leuthen
(5 décembre 1757)**

Même si peu d'historiens l'abordent, le combat est au cœur de l'histoire militaire parce qu'il est l'activité centrale des forces armées, ce pour quoi elles ont toujours existé¹. Le domaine demeure peu exploré. Indépendamment des modes et des tabous qui ont pu en détourner l'historien, il faut reconnaître que la confusion est inhérente à tout combat, que celui-ci est un processus éminemment dynamique et dialectique et que, handicap suprême, les sources sont particulièrement peu nombreuses et sujettes à caution. Depuis quelques années, certains historiens anglo-saxons ont relevé le défi et suscité des émules en langue française². L'histoire du combat doit se baser sur l'étude des ouvrages d'art militaire, poliorcétique, tactique, stratégie. Elle peut aussi recourir à de nouvelles sources. Nous proposons ici le double témoignage du prince Charles-Joseph de Ligne (1735-1814) sur sa participation comme capitaine d'infanterie autrichienne à la bataille de Leuthen, le 5 décembre 1757, durant la guerre de Sept Ans, contre les troupes prussiennes de Frédéric II. Le prince de Ligne n'a publié qu'une fois le journal qu'il tenait durant ses campagnes³. La découverte de son manuscrit inédit à Vincennes amène

à constater des différences importantes avec la version publiée⁴. Les deux versions, que nous avons publiées avec Jeroom Vercruysse, constituent une belle illustration de la distinction entre expérience et culture de la guerre⁵.

Comme Charles-Joseph de Ligne le dit en tête du manuscrit de son journal, les premières notes de celui-ci furent précisément perdues à la bataille de Leuthen, dans la confusion de la retraite autrichienne⁶. Il reprit ensuite la rédaction mais en la dictant à un fourrier de son régiment. La première version, écrite au jour le jour ou quasiment, est donc à proprement parler un journal (*diary*), alors que la seconde relève plus du genre des mémoires, bien qu'il soit difficile de dire si un journal réécrit après plusieurs années par son auteur peut vraiment relever de cette catégorie⁷. Sur le plan des faits rapportés, les mémoires sont évidemment moins fiables que les écrits du temps de guerre, lettres, journaux ou documents administratifs. Ceux-ci sont plus proches de l'expérience du combat mais ils peuvent être aussi culturellement construits. C'est en fonction d'une certaine culture que l'on fait la guerre, que l'on accepte plus ou moins difficilement la souffrance et la mort. La célèbre phrase du comte d'Auteroche à la bataille de Fontenoy (1745), *Tirez les premiers, Messieurs les Anglais*, n'a sans doute pas été prononcée mais elle témoigne d'une culture significative non seulement de la façon dont on a voulu rapporter la pratique de la guerre, mais aussi des idées qui ont influencé celle-ci. Pour John Lynn, le XVIII^e siècle est un âge des apparences⁸. Les infanteries sont disposées en lignes, sous le contrôle étroit des offi-

ciers et des sous-officiers. Les soldats, recrutés dans la lie de la population, ne sont pas fiables et doivent être maintenus sous une surveillance constante. De là une tactique linéaire où il faut contraindre en permanence les soldats à rester sous le feu et alignés les uns à côté des autres. Si on les laissait se battre en ordre dispersé, en tirailleurs, avec la possibilité de tirer en se mettant à couvert d'un pli de terrain ou d'un arbre, ils en profiteraient pour désert⁹.

Les deux versions de la participation du prince de Ligne à la guerre de Sept Ans présentent l'intérêt particulier de permettre une approche comparée de son expérience et de sa culture du combat. La version manuscrite livre des impressions immédiates, spontanées et brutales de l'enfer vécu à Leuthen. La version imprimée, publiée plus de trente-cinq ans après, donne un récit plus rationnel, où la situation générale est davantage prise en compte, un récit épuré aussi de certaines allusions à des comportements peu brillants. Le prince de Ligne a déjà été étudié pour sa volonté d'incarner les vertus militaires de sa caste. Madame de Staël fut une des premières à souligner chez lui une combinaison assez rare d'héroïsme dans le discours et dans l'action¹⁰. Reste que ce genre de constat s'est borné jusqu'ici à un relevé de type littéraire et n'a pas abordé un fait de guerre précis où le prince a révélé ses qualités d'homme d'action. Nous nous proposons de le faire à propos de la bataille de Leuthen.

L'affrontement du 5 décembre 1757 est considéré comme la plus grande victoire de Frédéric II. Celui-ci a pu

LEYTHEN.

le 5 X^{bre} 1757.

L. 33.



P... Choffard Fecit 1779.

Leythen, le 5 décembre 1757, par Choffard (1779)

mettre en œuvre un dispositif d'attaque expérimenté longuement sur les terrains de manœuvre, le *Schränggriff*, généralement traduit par ordre oblique¹¹. Vainqueur des Franco-Impériaux à Rossbach en Saxe le 5 novembre, le roi revient à marches forcées vers la Silésie où les faibles troupes qu'il a laissées se font battre à Breslau le 22. Le roi s'efforce d'abord de rétablir le moral. Il distribue du vin et parle à ses soldats. Puis, une fois que ceux-ci ont repris courage, il fait attaquer violemment l'avant-garde de l'armée autrichienne pour remporter un premier succès. Celui-ci est monté en épingle. Les prisonniers, cinq

officiers et huit cents hommes, sont promenés le long des colonnes prussiennes, toujours dans le but de raffermir le moral¹². Le soir du 3 décembre, Frédéric prononce devant ses principaux officiers le célèbre discours de Parchwitz, où il leur dit solennellement que dans la prochaine bataille il s'agira de vaincre ou de périr. Jeune capitaine de vingt-deux ans au régiment de son père, Charles-Joseph de Ligne fait partie de l'armée autrichienne commandée par le prince Charles de Lorraine et le maréchal Daun. Cette armée s'avance le 4 décembre et apprend que son avant-garde s'est fait massacrer à l'endroit qui faisait l'objet d'une reconnaissance pour l'établissement du camp. En conséquence, les bagages doivent rester en arrière et l'armée doit camper en terrain découvert et sous les armes, étirée depuis le village de Nipporn jusqu'à celui-ci de Sagschütz. En empêchant ses adversaires de prendre leur camp où ils le pensaient, Frédéric les oblige aussi à s'établir en de longues lignes. Comme à cette époque l'ordre de bataille correspond à celui du campement, cela veut dire que l'armée impériale devra éventuellement livrer bataille en terrain découvert, sans le secours d'une position, ce qui est contraire à ses habitudes¹³. Il gèle et le sol est recouvert d'une fine couche de neige. Le régiment de Ligne n'a qu'un bataillon à l'armée. Il fait partie de la réserve, postée à l'extrême droite du dispositif autrichien, sous les ordres du général Lucchese. Celui-ci veut renforcer la droite. Il craint tellement d'être tourné par les Prussiens que l'attaché militaire français, le comte de Montazet, lui dit qu'il ne pourrait l'être que par une armée de bécassines.

Frédéric et ses généraux connaissaient parfaitement le terrain : il servait aux manœuvres d'automne de l'armée. Le 5 décembre, au lever du jour, les hussards prussiens accrochèrent, près du village de Borne, les cheveau-légers saxons et les défirent entièrement, *prélude de ce qui nous pendait à l'oreille*, écrit le prince de Ligne dans sa première version. *On les avait trop aventurés*, dit-il dans la deuxième¹⁴. C'est une nouvelle défaite pour la cavalerie autrichienne et, une fois de plus, Frédéric fait passer les prisonniers le long de ses colonnes. Celles-ci sont en marche depuis cinq ou six heures du matin. Elles se portent toutes sur le flanc gauche des Impériaux. Le roi veut y avoir une supériorité numérique locale et, tout en refusant sa gauche où il ne laisse qu'un faible écran, il compte bien écraser les forces impériales au fur et à mesure qu'elles se présenteront. Le mouvement est d'abord pris par le maréchal Daun pour une retraite. *Ces gens s'en vont, laissons-les faire*, dit-il à Charles de Lorraine¹⁵. Ligne écrit que le roi couvrait sa manœuvre à l'aide d'un ravin. En fait le terrain était un des plus plats et des plus ouverts de Silésie mais, après avoir progressé de quelques centaines de pas, grâce à un pli de terrain, les colonnes avaient disparu de la vue du haut commandement autrichien qui se trouvait juste au nord du village de Leuthen¹⁶. La manœuvre prussienne fut une des plus complexes de toutes les batailles en ordre linéaire mais Frédéric savait que ses régiments se composaient à ce moment-là des meilleurs hommes qu'il ait jamais eus et qu'ils en étaient capables. La connaissance du terrain mais aussi le sol gelé, favorable à la marche, et le

brouillard qui la dissimulait, étaient des atouts supplémentaires.

La gauche des Impériaux était non seulement *en l'air*, comme dit le prince de Ligne, c'est-à-dire non appuyée à un élément naturel – il y avait pourtant une rivière et des marais à proximité – mais elle était composée de Wurtembergeois peu désireux de combattre des Prussiens, protestants comme eux, et de Bavaois qui, s'ils étaient catholiques, n'étaient pas les plus dévoués à la cause des Habsbourg. À cette époque, la troupe qui avait le cran de s'avancer l'arme au bras, en gardant son premier coup, malgré le feu adverse, avait de fortes chances de l'emporter. Le premier coup avait été chargé calmement et convenablement avant la marche. Il pouvait être tiré avec une arme propre et à bonne portée. Dans ce cas, il pouvait provoquer un massacre. Par contre la troupe qui, par nervosité, tirait la première, ne touchait guère d'ennemis parce qu'elle tirait de trop loin. Les unités d'élite étaient entraînées à garder leur feu¹⁷. Le résultat, à Leuthen, fut que les Wurtembergeois tinrent très peu de temps, quittèrent les rangs, se rendirent aux Prussiens ou prirent la fuite, entraînant les Bavaois. Toute l'aile gauche impériale, commandée par le Hongrois Nadasdy, dut se replier. Dans sa version manuscrite, Ligne avait d'abord écrit que *Nadasdy fut extrêmement maltraité*

*et finit par être tout à fait en déroute*¹⁸. Tout cela fut l'affaire d'une heure, écrit d'abord Ligne, qui se reprend ensuite et dit une demi-heure : cette durée est plus proche de la réalité. Le prince a eu le temps de s'informer. Il faisait débiter les premiers coups de feu à onze heures et demie. Erreur là aussi : tous les historiens font aujourd'hui démarrer la bataille à treize heures¹⁹.

La gauche ayant cédé, le commandement autrichien chercha à renverser son front pour faire face à l'attaque prussienne. Toutes les unités de l'aile droite furent dépêchées en urgence en direction du village de Leuthen. Depuis les alentours de Nipporn, où se trouvait le bataillon de Ligne, jusqu'à Sagschütz, il y avait plus d'une heure de marche rapide²⁰. Quand vint son tour, le bataillon eut bien du chemin à faire. Les canons ne purent pas suivre et de même que ceux de toute l'armée, ils s'en allèrent tout de suite, et sans tirer presque un coup, et ne nous rendirent enfin pas le moindre service²¹. Ce détail ne figure plus dans la version imprimée, mais il est significatif d'une particularité de cette bataille. Leuthen fut en effet le seul affrontement majeur de la guerre de Sept Ans où l'artillerie des Autrichiens, généralement mieux employée, fut surclassée par celle des Prussiens²². La première impression du prince fut que l'infanterie était abandonnée à elle-même. *Nous ne fîmes qu'une course*, dit la version imprimée ; *mon lieutenant-colonel fut tué d'abord ; je perdis outre cela le major, tous mes officiers, à l'exception de trois, et onze ou douze volontaires ou cadets*²³.

Les pertes en officiers éprouvées d'entrée de jeu par le régiment de Ligne témoignent de la puissance de feu rassemblée par Frédéric pour son attaque. Non seulement il a regroupé des pièces d'artillerie lourde pour appuyer son infanterie mais celle-ci est suivie de chariots de munitions qui la ravitaillent en cartouches, ce qui est une nouveauté²⁴. Le prince de Ligne rapporte comment son bataillon est arrivé près du village de Leuthen :

« Comme on nous faisait marcher par fronts entiers, quand nous approchâmes du funeste village, où notre bataillon entra, ceux que les maisons empêchaient d'avancer également ne firent plus que nous embarrasser, celui d'Andlau, pour un moment qu'il vint se placer derrière nous, nous fit sur le corps une magnifique décharge, que j'évitai en me baissant le plus que je pus que sûrement nous aura fait autant de tort que celles de Platz à Göreuz²⁵. »

Au combat de Görlitz ou de Moys, le 7 septembre précédent, le régiment de Platz avait tiré par mégarde sur celui de Ligne. Le *friendly fire* était fréquent sur les champs de bataille du XVIII^e siècle. Même à la bataille de Kolin, le 18 juin 1757, où les Autrichiens, dans une excellente position défensive, firent des tirs plus précis et plus ordonnés que jamais sur les Prussiens, plusieurs des leurs furent tués par derrière sans avoir fui. Dans l'excitation et la tension du combat, certains soldats des rangs arrière étaient incapables de bien maîtriser leur feu²⁶.

Le journal du prince de Ligne montre bien les conditions du combat d'infanterie. Celle-ci, dans l'armée autri-

chienne, se forme sur quatre rangs mais depuis la bataille de Kolin en juin 1757, les trois rangs sont plus souvent adoptés, ce qui étend considérablement la ligne de feu²⁷. Les régiments marchent par fronts entiers, c'est-à-dire déployés en lignes. Or, il est très difficile de maintenir de l'ordre dans de telles formations. On ne peut le faire qu'au prix d'une extrême lenteur mais ici tout se fait dans la précipitation : il faut couvrir le flanc que les Prussiens ont commencé à détruire. Le front du bataillon de Ligne devait faire 240 pas, soit environ 155 m²⁸. Le moindre obstacle mettait le désordre dans la formation. Un champ labouré y suffisait. On comprend que ce fut pire avec les maisons du village de Leuthen. Celui-ci, par chance pour les Autrichiens, était étiré en longueur en face du front prussien. Il consistait en gros bâtiments de ferme clos, d'où l'on pouvait tirer sur les attaquants. Dans la rue principale se trouvait une église catholique entourée de murs pourvus de quatre tourelles aux angles. Un bataillon du régiment impérial de Rot-Würzburg s'y installa et parvint à repousser plusieurs assauts du 15^e régiment d'infanterie prussien, régiment de la Garde. L'épisode fut le plus représenté de la bataille.

Charles-Joseph de Ligne explique mieux ce qui s'est passé dans la version imprimée de son journal :

« Nous avons passé les deux fossés qui sont dans un verger, à gauche des maisons de Leuthen. Nous commençons même à nous former en avant du village : il ne fut pas possible de s'y soutenir. Outre une canonnade incroyable, et les cartouches qui pleuvaient dans le bataillon que je com-

mandai alors, (car je n'avais pas de colonel,) le troisième bataillon des gardes du roi, qui avait déjà passé plusieurs de nos régiments en revue, fit sur nous le feu le plus nourri : il n'était pas à 80 pas [51 m], rangé comme à l'exercice et nous attendait de pied ferme. Le régiment qui était à ma droite, Andlau, embarrassé par les maisons pour se former, se mit à trente hommes de hauteur derrière moi, et nous tirait des coups de fusil. Le régiment de Mercy, qui était à ma gauche, s'en alla d'abord et je l'aimai mieux. Je ne pus pas engager les dragons de Bathiany, qui étaient à cinquante pas en arrière, à charger pour me tirer d'embarras. Mes soldats harassés de la course, sans canon, (car il n'avait pas pu et peut-être pas voulu nous suivre,) dispersés, éclaircis, ne se battaient plus que par humeur ; c'était pour notre honneur plus que pour le bien de l'affaire, que nous ne nous en allions pas²⁹. »

On comprend ici que les bataillons autrichiens ont d'abord traversé le village de Leuthen pour se déployer à sa sortie mais qu'ils n'ont pu le faire. Ils arrivaient de tous les côtés, sans ordre précis puisque l'urgence les y dépêchaient. Les hommes étaient à bout de souffle et en sueur après avoir couru par un temps très froid. Plusieurs unités, incapables de se déployer, restèrent massées les unes derrière les autres, certaines tirant sur d'autres de leur propre camp. Une masse de trente hommes de profondeur fournissait une cible idéale à l'artillerie prussienne, établie sur une légère éminence surplombant le village³⁰. Certaines sources font état d'un entassement, à certains endroits, d'une centaine de rangs les uns derrière les autres³¹. *On employa tous les moyens possibles, dit la relation officielle*

*autrichienne, pour remettre l'ordre dans les troupes, mais ce fut inutilement*³². Les troupes prussiennes, par contre, marchaient au son de la musique, comme pour une parade à Berlin. Ligne l'a remarqué comme d'autres à Leuthen et si le fait a été noté, c'est qu'il était assez rare. Le feu des Prussiens était, de l'avis de tous les observateurs, le plus rapide d'Europe. Pour un coup autrichien, ils en tiraient trois³³.

La version manuscrite de son journal montre mieux ce que le prince de Ligne fit réellement dans ces circonstances critiques. Outre le détail qu'il se baissa le plus possible – sans doute en se couchant par terre – pour éviter le tir intempestif du régiment d'Andlau, il y regrette davantage l'inaction de l'artillerie, qui aurait dû brûler Leuthen pour améliorer sa défense. Il y avait trois heures que son bataillon se défendait tant bien que mal, poursuit-il, *lorsque la fumée, qui nous aveuglait, la perte de presque tous nos officiers, nos rangs tout à fait éclaircis par la plus terrible mousqueterie et la plus furieuse canonnade que j'aie essayée, obligeait ce qui restait à songer à la retraite*³⁴. Il est peu probable que le bataillon de Ligne ait pu se soutenir durant trois heures dans une telle position. Dans la version imprimée, Ligne dit qu'il était trois heures et demie quand il se retira de Leuthen, que son bataillon était rentré dans le feu à deux heures et qu'un quart d'heure de mousqueterie l'avait décimé. Cette chronologie correspond mieux avec celle des relations officielles et des historiens. La bataille commença à 13 h. Le bataillon de Ligne fut engagé à 14 h. Le village de Leuthen fut abandonné

par les Autrichiens vers 15 h 30. Les Prussiens s'en emparèrent alors. Dans leur position aventureuse, les hommes de Ligne ont vite atteint le seuil du tolérable. Le combat en ordre linéaire se prolongeait jusqu'à ce qu'un des protagonistes soit désorganisé et cède le terrain. Celui qui avait l'avantage laissait l'autre se retirer car il était aussi épuisé que lui. La désorganisation chez l'un et le fléchissement qui s'ensuivait étaient évidemment dus aux pertes subies, surtout les pertes en officiers, seuls capables de maintenir la cohésion de la troupe et de lui dire ce qu'elle devait faire pour son salut. Ce qui intervenait aussi était la rapidité avec laquelle ces pertes étaient subies. La mise hors de combat en quelques minutes de la plupart des officiers était plus terrible pour les hommes que si cela s'était échelonné sur plusieurs heures³⁵. Nous avons vu que tout cela arriva précisément au bataillon du prince de Ligne.

Mais celui-ci ne resta pas sans réagir. Il montra au contraire toute l'importance du leadership en cette occasion. Il parvint à différer de quelques minutes la retraite de ses hommes. *Je prenais par les épaules mes pauvres soldats, qui fatigués à force de tirer, laissant presque tomber leurs armes, voulaient s'en aller, et je les engageais à force de supplications à faire un coup de fusil*³⁶. Placé à l'intérieur des rangs, le capitaine avait pour fonction principale de réguler le feu. La position était très dangereuse au cours d'une bataille. Le capitaine pouvait recevoir une balle de ses propres hommes si ceux-ci n'avaient pas assez d'entraînement. Le général prussien Warnery écrit qu'il fit une campagne comme capitaine d'infanterie et qu'il était

constamment dans l'angoisse de subir pareil sort³⁷. Un enseigne d'un autre régiment wallon, Arberg, aida le prince de Ligne à faire tenir ses hommes puis il fut tué.

« Je criai au peu qui demeurait, poursuit le prince, et qui tout rebuté s'en allait, de se rallier à moi, je n'avais qu'un drapeau³⁸. Mais heureusement celui qui était tombé des mains du capitaine d'armes, qui avait eu le bras fracassé, avait été ramassé par un caporal, qui avec un officier, qui l'avait rencontré, avait fait sa retraite avec 8 ou 10 hommes peut-être tout au plus. Je n'en avais pas 25 avec les grenadiers, que je rencontrais, ainsi que 3 de leurs braves officiers, qui accompagnés de ces débris, étaient demeurés près de ce petit monticule qui est derrière le village de Leuthen, auquel j'aurais voulu que tout le monde se fût rallié, et aligné, car je suis persuadé que le roi content de son premier avantage n'en eût pas hasardé un second, ou du moins par là, notre retraite se faisant en bon ordre, leur aurait fait passer l'envie de nous poursuivre au delà de la Schweidniz, derrière laquelle nous aurions tenu³⁹. »

Cette longue phrase est encore tout emplie des impressions du champ de bataille, où le prince rencontrait dans la fumée quelques groupes de soldats sur lesquels il fondait l'espoir vain d'une résistance possible. Le drapeau dont il s'était emparé devait servir de point de ralliement mais c'est surtout par la voix qu'il tâchait de contrôler ses hommes. Tout a dû se bousculer et se passer très vite car la pression prussienne était là. On a compris que le village de Leuthen était cette fois abandonné. Il était donc à peu près 15 h 30.

« Je voulus, continue le prince, aidé du reste de nos braves Wallons de tous les régiments⁴⁰, et de quelques soldats hon-

grois, que j'avais ralliés, faire encore une tentative. J'avais pris un drapeau pour les animer, mon épée dans la main droite, mon bonnet que j'avais perdu pendant l'action, je ne sais comment, tous mes cheveux épars, je devais faire une bonne figure⁴¹. »

Dans son texte imprimé, Ligne nous dit qu'avec deux cents hommes tout au plus il se retira sur une légère hauteur où se trouvait un moulin à vent. Frédéric II écrit qu'en débouchant du village ses troupes aperçurent effectivement une nouvelle ligne d'infanterie sur une éminence près d'un moulin à vent et qu'elles eurent quelque temps à souffrir de son feu⁴². Il donne implicitement raison au coup d'œil du prince de Ligne qui aurait voulu que toute l'armée autrichienne se ralliât sur cette position. Sans doute après avoir fait le feu dont parle le roi, Ligne cria de rentrer dans Leuthen, prit en main un drapeau, s'avança avec sa troupe en ordre sur une trentaine de pas, pour s'apercevoir que tout le monde se sauvait à droite et à gauche de son petit groupe⁴³. Les Prussiens avaient percé derrière lui, dans le flanc. Il fallait reculer. Quelques minutes de plus et le prince était fait prisonnier avec sa troupe.

Si la relation prussienne de la bataille évoque une résistance opiniâtre dans Leuthen, on peut penser que le prince de Ligne y fut pour quelque chose, même si d'autres unités que la sienne se battirent vaillamment, surtout le régiment de Rot-Würzburg retranché dans l'église. Cette relation dit ceci :

« Quoique l'ennemi eût combattu avec beaucoup de valeur pendant toute l'action, cependant il parut redoubler de force

et de courage au village de Leuthen qui était fortifié par des redoutes et des retranchements : le combat y dura environ une heure, et nos braves bataillons firent successivement plusieurs attaques avant de s'en rendre maîtres⁴⁴. »

Charles-Joseph de Ligne avait vraiment fait tout ce que ses supérieurs pouvaient attendre de lui. Leur rapide disparition lui avait permis de faire preuve d'un degré d'initiative rarement possible pour un capitaine d'infanterie. Il put déployer ses qualités d'entraîneur d'hommes et incarner les vertus militaires de la noblesse dans ce qu'elle pouvait avoir de plus théâtral. La scène où il se décrit lui-même, l'épée dans la main droite, un drapeau dans la gauche, les cheveux épars, semble répondre aux conventions d'un genre et aurait pu être représentée par un peintre. Ligne savait qu'en brandissant un drapeau il utilisait un des symboles les plus forts de la cohésion et de la loyauté militaires. Le comportement du prince était culturellement marqué par les idéaux de gloire militaire et d'honneur qui l'enthousiasmaient depuis son plus jeune âge. Dans le stress du combat, le leadership par l'exemple ne fut pas suffisant. Ligne dut aller jusqu'à supplier ses hommes de rester au feu. Il les prit en mains au sens propre, par les épaules, pour les pousser à se maintenir. Beaucoup d'officiers agissaient de même sur les champs de bataille de l'âge des Lumières⁴⁵.

Il commence à faire sombre lorsque le prince de Ligne et ses 225 rescapés quittent le champ de bataille de Leuthen. Bientôt, seul le canon prussien éclaire l'horizon. La nuit devient très obscure et le prince fait une culbute dans un

fossé, heureusement sans mal. Il a récupéré, par bonheur, son cheval mais il n'en peut plus. Il loge la quarantaine d'hommes qui lui restent de son bataillon dans la première baraque qu'il rencontre au-delà de la rivière Lohe. Ayant retrouvé aussi ses cantines, il mange un morceau et en donne autant à plusieurs officiers blessés, qu'il fait panser par son chirurgien major. Il apprend la mort ou la blessure de plusieurs de ses connaissances. Le duc d'Arenberg passe dans cette maison vers cinq heures du matin et emmène le prince au quartier général. Puis ils partent *pour voir s'il n'y aurait pas moyen de trouver l'armée, on eût dit qu'elle ne subsistait plus, il est vrai que s'il y en avait il n'y en avait guères. Il était près des onze heures, qu'on ne voyait presque rien. Jamais de mes jours je ne me trouverais dans une situation aussi triste, et je ne verrai aussi noir*⁴⁶. Petit à petit, cependant, les régiments les moins écrasés se rassemblèrent. Envoyé auprès de Charles de Lorraine, le prince fut bien reçu : Son Altesse était aise de le savoir encore en vie. Le 9 décembre, lui et le duc d'Arenberg furent tout contents de trouver à manger dans un château. Ils n'avaient pas de lit mais souffraient bien moins de leur misère *que de celle de tant de braves gens, qui vinrent se faire tronquer les membres, qui n'avaient ni pain ni souliers, ni habits même quelques fois, et qui devaient faire tous exténués [,] la mine allongée, leurs 5 à 6 lieues tous les jours*⁴⁷. Les chirurgiens amputent, quatre jours après la bataille ! Repassé en Bohême avec les restes de l'armée en retraite, Charles-Joseph de Ligne conclut son journal de la campagne de 1757 à la fin du mois de décembre, après avoir séjourné dans un couvent de jésuites

*qui préparaient de fort drôles de choses pour la fête de Noël et avec une très grande satisfaction de se savoir encore au monde*⁴⁸.

Ces derniers détails ne figurent pas dans la version imprimée. D'une façon générale, celle-ci comprend moins d'anecdotes et de confidences. Elle est plus exacte quant à la trame générale des faits, le prince ayant pu mettre de l'ordre dans ses souvenirs et consulté d'autres relations des événements. Elle égratigne moins les comportements peu glorieux de certaines unités. Le manuscrit, lui, garde la spontanéité désordonnée d'un témoignage plus immédiat et il nous fait voir plus crûment certaines réalités du combat. Son originalité ressort encore davantage si l'on utilise une méthode suggérée par Jean-Pierre Bois : le relevé des mots employés⁴⁹. Parmi les noms se rapportant aux aspects du combat, aux faits, on remarque les suivants : *défaite, manœuvre, feinte, précipice, destinée, déroute, danse, peine, décharge, tort, fumée, perte, mousqueterie, canonnade, supplications, retraite, débris, tentative, horreur*. Les verbes indiquent les actions, les mouvements : *massacrer, culbuter, maltraiter, rosser, courir, battre, embarrasser, aveugler, tirer, tomber, s'en aller, tenir, crier, se rallier, fracasser, ramasser, animer, ramener, engager, attaquer, venger, manger, panser...* Les adjectifs et les adverbes révèlent plutôt des appréciations, des sentiments, des réactions de l'homme au combat, la peur ou le courage, la violence de la situation. On relève les suivants sous la plume du prince de Ligne : *mauvais, extrêmement, maudit, funeste, terrible* (plusieurs fois), *furieuse, pauvres, fatigués, rebuté, braves, désespéré,*

tristes, épouvantable, pitoyable, tristement. Une autre possibilité serait de comparer, phrase par phrase, les expressions utilisées pour relater les mêmes épisodes dans le manuscrit et dans l'imprimé. On pourrait aussi, sur un tableau, replacer les différentes actions évoquées dans chaque version et montrer comment l'imprimé a remis de l'ordre dans la chronologie plutôt bousculée du manuscrit.

Pour sa bravoure à Leuthen, Charles-Joseph de Ligne fut fait lieutenant-colonel⁵⁰. Passant au-dessus du grade de major, il put bientôt commander les deux bataillons du régiment de son père. Son comportement avait représenté ce que l'aristocratie prônait de plus exemplaire. Il avait montré son courage, il avait suivi le code de l'honneur et était sorti avec gloire de la bataille. Dans la culture aristocratique, l'apparence comptait beaucoup⁵¹. L'épée dans une main, un drapeau dans l'autre, le prince avait été bien vu par ses hommes et par ses pairs. C'était comme s'il avait pris la pose attendue dans une telle situation. Encore fallait-il le faire. Il avait eu de la chance de n'être même pas blessé. Comme beaucoup de son régiment, quel que soit leur grade, il aurait pu être fauché par la fusillade ou la canonnade des Prussiens, sans parler du *friendly fire* autrichien. L'aristocratie de l'Empire et du royaume de Prusse, plus que celles de France et d'Angleterre, justifia son rang en versant son sang pendant la guerre de Sept Ans. Leuthen fut considérée comme la plus belle victoire de Frédéric II par ses proches et par les historiens. Non seulement la manœuvre en ordre oblique de

son armée s'était accomplie parfaitement, mais il avait réussi à vaincre une armée presque double de la sienne, très professionnelle et qui l'avait battu sévèrement à Kolin quelques mois plus tôt. Friedrich August von Retzow avait à peu près le même âge que Charles-Joseph de Ligne, mais il servait dans le camp opposé. Il rendit hommage aux deux armées qui s'étaient affrontées à Leuthen et dans la campagne que cette terrible bataille avait terminée :

« Les armées qui furent engagées en 1757 étaient constituées de soldats qui s'étaient entraînés avec précision et assiduité à tous les mouvements militaires pendant dix années de paix. Leurs généraux étaient pour la plupart remplis de fierté et d'enthousiasme. Certains d'entre eux avaient été les élèves de fameux chefs qui s'étaient distingués dans des guerres antérieures. Ils brûlaient de se faire un nom et se montraient d'autant plus entreprenants. Tout cela eut pour résultat une guerre particulièrement vive. Les batailles se succédèrent les unes après les autres. Toute résistance ne provoquait que des efforts plus grands et dans cette perspective le sang fut répandu sans compter⁵². »

Notes

- ¹ J. Black, *Rethinking Military History*, Londres, 2004, pp. 53-54.
- ² S. Audoin-Rouzeau, *Combattre : une anthropologie historique de la guerre moderne (XIX^e-XXI^e siècle)*, Paris, 2008.
- ³ Ch.-J. De Ligne, *Mon journal de la guerre de Sept Ans*,

dans *Mélanges militaires, littéraires et sentimentales*, t. 14, 15 et 16, Dresde, 1796. Les volumes des *Mélanges* peuvent être consultés sur le site du Groupe d'Études lignistes : <http://www.chjdeligne-integral-34melanges.be> (Page consultée le 8 novembre 2008).

- ⁴ « Mémoires de guerre de 1757 à 1762, par un officier supérieur de l'armée autrichienne », octobre 1762. Série Mémoires et reconnaissances, 1 M 247 (2), 4 cahiers manuscrits. Archives du Service historique de la Défense, Département de l'Armée de terre, Vincennes (France).
- ⁵ Ch.-J. De Ligne, *Mon journal de la guerre de Sept Ans* (éd. et préf. par J. Vercruysse et B. Colson), Paris, 2008. Après l'indication des pages, la mention (ms.) signalera chaque fois le manuscrit et la mention (imp.) l'imprimé.
- ⁶ *Ibid.*, p. 55 (ms.).
- ⁷ Y. N. Harari, "Military memoirs: a historical overview of the genre from the Middle Ages to the late Modern Era", dans *War in history*, vol. 14, n° 3, 2007, p. 290.
- ⁸ J. A. Lynn, *Battle: a history of combat and culture*, Boulder, 2003, p. 115.
- ⁹ *Ibid.*, p. 123.
- ¹⁰ B. Guy, "The prince de Ligne and the exemplification of heroic virtue in the eighteenth century", dans *Studies in eighteenth century French literature presented to Robert Niklaus*, Exeter, 1975, pp. 73-86.
- ¹¹ J. Chagniot, « La bataille à l'apogée du système de

guerre moderne », dans *Revue internationale d'histoire militaire*, n° 78, 2000, p. 78.

- ¹² [Frédéric II], *Œuvres de Frédéric le Grand* (éd. J.-D.-E. Preuss), vol. 4, *Histoire de la guerre de Sept Ans, Berlin, 1846-1857*, pp. 161-163.
- ¹³ Ch. Duffy, *The army of Maria Theresa: the armed forces of imperial Austria, 1740-1780*, Londres, 1977, p. 186.
- ¹⁴ Ch.-J. De Ligne, *Mon journal*, pp. 96 (ms.) et 279-280 (imp.).
- ¹⁵ [Frédéric II], *Œuvres*, p. 165.
- ¹⁶ Quelque temps après la guerre, par curiosité, les Prussiens firent courir un cavalier avec un drapeau le long de la route suivie par leur armée le 5 décembre 1757 et ils constatèrent qu'il demeurait tout à fait invisible depuis le lieu du haut commandement autrichien (Ch. Duffy, *The army of Maria Theresa*, p. 186).
- ¹⁷ Ch. Duffy, *The military experience in the age of Reason*, Londres, 1998, pp. 211-212.
- ¹⁸ Ch.-J. De Ligne, *Mon journal*, p. 97 (ms.).
- ¹⁹ D. E. Showalter, *The wars of Frederick the Great*, Londres, 1996, p. 200.
- ²⁰ Ch. Duffy, *Frederick the Great: a military life*, Londres, 1985, p. 149.
- ²¹ Ch.-J. De Ligne, *Mon journal*, p. 97 (ms.).
- ²² Ch. Duffy, *The Austrian army in the Seven Years war*, vol. 1, *Instrument of war*, Rosemont, 2000, p. 416.

-
- ²³ Ch.-J. De Ligne, *Mon journal*, p. 280 (imp.).
- ²⁴ Ch. Duffy, *The army of Frederick the Great*, 2^e éd., Chicago, 1996, p. 274.
- ²⁵ Ch.-J. De Ligne, *Mon journal*, p. 97 (ms.).
- ²⁵ Ch. Duffy, *The military experience*, p. 246.
- ²⁶ Ch. Duffy, *The Austrian army*, p. 402.
- ²⁷ Ch. Duffy, *The military experience*, pp. 201 et 141.
- ²⁸ Ch.-J. De Ligne, *Mon journal*, pp. 280-281 (imp.).
- ²⁹ D. E. Showalter, *The wars*, p. 202.
- ³⁰ Ch. Duffy, *The army of Frederick*, p. 272.
- ³² Relation citée par H. Lloyd, *Histoire des guerres d'Allemagne* (trad. par Roux de Fazillac), Paris, 2001 (1^{re} éd. fr. en 1784), p. 164.
- ³³ Ch. Duffy, *The army of Frederick*, p. 271 ; *Id.*, *The military experience*, p. 203 ; *Id.*, *The Austrian army*, p. 408.
- ³⁴ Ch.-J. De Ligne, *Mon journal*, pp. 97-98 (ms.).
- ³⁵ Ch. Duffy, *The military experience*, pp. 215, 248 et 249.
- ³⁶ Ch.-J. De Ligne, *Mon journal*, p. 98 (ms.).
- ³⁷ [Ch.-E. De Warnery], *Des Herrn Generalmajor von Warnery sämtliche Schriften*, vol. 2, Hanovre, 1785-1791, p. 54, cité par Ch. Duffy, *The military experience*, p. 220.
- ³⁸ Sur les deux que compte normalement un bataillon.
- ³⁹ Ch.-J. De Ligne, *Mon journal*, p. 98 (ms.).

- ⁴⁰ Les quatre régiments d'infanterie wallonne étaient présents à Leuthen. Ceux de Ligne et d'Arberg avaient été engagés les premiers. Ceux de Los-Rios et de Saxe-Gotha faisaient également partie de la réserve, commandée par le duc d'Arenberg, mais ils avaient été placés plus au nord, à l'extrémité droite de la ligne autrichienne. Ils arrivèrent donc un peu plus tard, probablement lorsque le village de Leuthen était déjà abandonné.
- ⁴¹ Ch.-J. De Ligne, *Mon journal*, p. 98 (ms.).
- ⁴² [Frédéric II], *Œuvres*, p. 166.
- ⁴³ Ch.-J. De Ligne, *Mon journal*, p. 281 (imp.).
- ⁴⁴ Relation citée par H. Lloyd, *Histoire des guerres*, p. 167.
- ⁴⁵ Ch. Duffy, *The military experience*, pp. 241-242.
- ⁴⁶ Ch.-J. De Ligne, *Mon journal*, p. 100 (ms.).
- ⁴⁷ *Ibid.*, p. 101 (ms.).
- ⁴⁸ Ch.-J. De Ligne, *Mon journal*, p. 103 (ms.).
- ⁴⁹ J.-P. Bois, « L'homme dans la bataille à l'époque moderne », dans *Cahiers du Centre d'Études d'Histoire de la Défense*, n° 9, 1999, p. 135.
- ⁵⁰ Ch.-J. De Ligne, *Mon journal*, p. 287 (imp.).
- ⁵¹ J. A. Lynn, *Battle*, p. 140.
- ⁵² Fr. A. Von Retzow, *Charakteristik der wichtigsten Ereignisse des siebenjährigen Krieges in Rücksicht auf Ursachen und Wirkungen, von einem Zeitgenossen*, vol. 1, Berlin, 1802, pp. 443-444 (notre traduction).

JEROME VERCRUYSE

L'amour par contrat ? Une proposition inédite du prince de Ligne

L'amour vénal est de tous les temps, c'est chose entendue. Qu'il puisse revêtir les formes les plus inattendues, rien d'étonnant non plus. Que le prince de Ligne ait été aimé et qu'il ait aimé, c'est énoncer un truisme. Mais quant à l'amour vénal, la chose lui paraissait *odieuse*. Un jour, raconte-t-il dans ses mémoires, Louis XVI lui demanda jusqu'où il avait été avec Madame Du Barry, avant son exaltation¹.

« Sire, répondit le prince, si j'avais prévu qu'elle en abusé, je ne lui aurais pas rendu ce que je lui ai pris ». Et à ce propos il raconte avec sa franchise habituelle une anecdote personnelle : « J'étais trop fat, et j'ose dire, trop bien d'ailleurs, et trop occupé pour payer. Acheter du plaisir me paraissait odieux. Cependant un jour je me laissai aller à cette bêtise et fantaisie humiliante. M^{lle} Grandi² me dit que j'étais le seul de tout le souper qui ne l'avais pas encore eue ; et qu'elle me dit que 100 louis étaient son prix. Je lui en donnai 60. Elle les accepte, me refuse. De colère et d'avarice ; j'en vas chercher 40. L'une et l'autre me tourmentent lorsque je veux les gagner. Je me lève furieux contre elle, encore plus contre moi : et je m'en retourne

à 3 heures du matin, au milieu de la neige, et de la boue, coucher chez moi, à une demie lieue de la rue St Florentin³. Je rencontre une bande de voleurs. Heureusement que la sentinelle du Pont royal m'en sauva pour les laisser passer : et il m'apprit qu'on les cherchait. Il ne manquait plus que d'être déshabillé par ces gens-là. Peut-on passer une plus mauvaise nuit que celle-là ? ».

La Grandi était connue pour ses mœurs légères. Daubé, comme sans doute bien d'autres, le furent avant lui, le prince de Ligne en garda un souvenir rageur, non pas de n'avoir « eu » la Grandi, mais *furieux contre lui-même* de s'être laissé prendre à un jeu sordide.

Dans une autre occasion, il fut l'objet d'une proposition moins vulgaire, certes, mais néanmoins assez surprenante. À une date que l'on ne peut malheureusement préciser, il reçut d'une princesse dont il ne cite pas le nom, une invitation à *aimer* moyennant le paiement d'une somme considérable pour l'époque, de mille florins⁴. Il répondit par une missive « de demie plaisanterie » plus piquante qu'il n'y paraît au premier abord. Son exorde est digne d'un fabuliste et moraliste qui, à la manière de La Fontaine, joue la carte personnelle. Aimer sans (trop de) passion et sans verser dans *la froide amitié de l'ennui* : voilà une situation qui l'amuse.

Notre moraliste se mue ensuite en notaire. Ligne se dit prêt à payer parce qu'il sait que cette somme est destinée à soulager des nécessiteux. Mais il exige une contrepartie et qui parle de condition, dit contrat. Il ne s'agit donc pas d'une « affaire » ordinaire comme celles que caractérisent la banalité, les exigences, l'ennui et pis encore, l'hypocri-

sie. Tout bien considéré, convaincu du caractère raisonnable de cette proposition bien au-dessus des préjugés, le prince l'accepte, se réservant le droit de répandre la teneur de l'accord dans la société, ce dont les conséquences sont évidemment imprévisibles pour les deux parties. Car s'il était s'agi d'un amour vénal pur et simple, chose répugnante, il n'eût certes pas accepté une invitation comme celle que lui fit la Grandi.

Il ne lui restait plus qu'à attendre la réponse de cette princesse, dénuée de préjugés, à cette proposition de contrat singulier. Nous ignorons si elle lui parvint jamais : entre-temps, il ne restait au prince qu'à attendre, candide-ment, comme il le dit, « intéressé pour être intéressant ».

**Lettre de demie plaisanterie à la p... de xxx
Qui disait qu'elle avait besoin de 1000 florins
pour m'aimer.⁵**

La vertu habita longtemps la terre au milieu des crimes que l'amour, l'intérêt, et l'ambition faisaient commettre. Mais elle la quitta un jour pour remonter au Ciel, dès qu'elle vit arriver l'hypocrisie. La candeur était sa vertu favorite ; et elle pardonne tout, dès qu'elle l'aperçoit régner dans les actions, et les pensées. La vertu entraînait en fureur lorsqu'on jouait l'amour, ou l'amitié mais elle excuse tout ce que premier sentiment fait faire, dès qu'on avoue qu'il est soumis à un calcul. En voici un exemple.

J'admire depuis vingt ans et j'aime depuis 10 ans une femme charmante qui ne ressemble à personne. Grande

qualité à mes yeux. Elle ne dit et ne fait rien de vulgaire. Elle est grande, belle, et blonde. J'aurais pour elle, le plus violent amour, si elle était capable de me le rendre. Je ne sais si elle est susceptible d'aimer autrement que par l'habitude de voir, chose qui m'est impossible sans être sûr que cela me rapporte quelque chose. D'ailleurs elle choisirait mieux.

Une passion de ma part pour elle serait une folie ; et la froide amitié de l'ennui. L'intermédiaire est mon fait, et devrait être le sien. Je vais l'expliquer.

La prodigalité est d'un fou. La générosité est d'un sot ostentatieux. Mais la bienfaisance est une vertu. Si cette femme en suivant les élans a besoin peut-être de mille florins, je fais moi-même un acte de bienfaisance à les lui donner à une certaine condition. C'est moi qui lui procure de l'étendre sur les pauvres et les malades qu'elle soigne : car cette femme que j'adore, sans amour, et sans amitié est un docteur.

Quand on nomme le temps de la candeur, on dit l'âge d'or, le siècle d'or, par conséquent nous devons aimer l'or tous les deux : et il s'agit d'en tirer parti.

Madame la princesse de xxx recevra une lettre de change de mille florins de moi payable à *vue* dans le pavillon qui est au milieu de son jardin : elle peut se douter que je veux dans le moment recevoir le capital de cette somme dans une autre monnaie, sans entrer dans les détails de petits intérêts que je ne demanderai pas, recevant tout à la fois.

Nous nous promettons rien que nous ne puissions tenir, n'étant point dans la classe des amants ordinaires, exigeants, ennuyeux, ou perfides.

Supposé que ma princesse ne fût susceptible que des *plaisirs* de l'âme, sans partager les *miens*, elle aurait bien à augmenter le nombre de ses fioles et de ses bienfaits. Elle aurait la gloire de l'affranchissement des préjugés, et serait intéressante à force d'être intéressée.

Pour moi qui avoue de bonne foi l'être beaucoup j'ai calculé mon amour-propre, et l'amour qui ne l'est pas. Et la privation, l'emploi, et le résultat de mes mille florins, me font faire une excellente affaire pour prouver qu'elle est très raisonnable des deux côtés, il n'y aurait qu'à la mettre sous les yeux du grand monde. Le cri général qui s'élèverait contre nous, serait le sûr garant de notre sagesse, en manquant à la prétendue qu'on affiche, et qui n'est pas la véritable. Son amour exprimé par le mot de *philo* qui veut dire aimer, et *sophie* qui veut dire sagesse⁶ nous conduit à lever le joug des opinions reçues mot à mot.

J'abjure, et repousse l'absurdité de la honte qu'on met à acheter des faveurs. Il y a des conventions, qui valent mieux que des convenances. Il y a de la duperie à perdre son or, ou son temps, avec des femmes qui ne méritent pas l'un ou qui par prudence ne méritent pas l'emploi de l'autre.

C'est ainsi que courbé sous le faix des mauvais raisonnements, on passe sa vie à se tromper, tromper, et manquer tant de moments délicieux, que la nature réclame encore bien plus que l'amour.

Les signes de celle-là ne sont point équivoques. Les signes de celui-ci sont incertains. Notre bonne mère n'a rien de vague : et l'enfant du caprice ne sait jamais ce qu'il veut, ni ce qu'il peut.

Attendre, espérer, hypocriser ne conviennent point les deux premiers à mon esprit, et le troisième à mon cœur. Il me faut une lettre positive de la femme que je désire pour me transporter non, au lieu du *combat* (chose que je déteste) mais au lieu du *contrat*.

À quoi servent les sciences exactes ? Cette insipide géométrie en calculs inutiles de la science, et non du bonheur. Soumettons le nôtre à celui que je propose : et qu'une fois l'esprit subjugué le cœur ; d'ailleurs que me demande celui-ci, où l'on n'entend rien ? Qui même en a, quoiqu'on en parle toujours ? Je m'étendrai sur tout cela bien davantage, une autre fois, chère princesse. Mais de mon sommeil je passe à la Cour, l'église, encore à la Cour, puis mon dîner, puis le ballon, ensuite la comédie des oisifs, où je joue.

Je n'ai que le temps de soumettre tout cela à vos lumières. J'implore votre justice. Je me recommande à votre justesse. Je m'adresse à votre sagacité. J'invoque votre raison, qui est bien au-dessus du raisonnement [.] Je n'ai ni le loisir, ni le désir de l'éloquence il faut que je sois bien, plein du sujet que j'idolâtre, pour en parler autant, si vite et peut-être si bien.

Je finis, comme j'ai commencé par la candeur, les aveux dépouillés d'artifice, et ma devise *intéressé pour être intéressant*.

Notes

- ¹ Ch. J. de Ligne, *Fragments de l'histoire de ma vie*, Éd. J. Vercruysse, Paris, Honoré Champion, 2001, II, 232.
- ² M. A. Libessart, dite Grandi, (née en 1750), de l'Opéra.
- ³ Cette rue, tracée au XVII^e siècle, au coin de la place de la Concorde, relie la rue de Rivoli à la rue Saint-Honoré (1^{er}, 8e a.). Le Pont-Royal (1e a.), construit de 1685 à 1689 par Louvois et qui fut le premier pont de pierres d'une seule arche, relie le quai Voltaire au quai des Tuileries. Selon Sébastien Mercier, c'est de ce pont que l'on jouit « du plus beau coup d'œil de la ville » et aussi le plus sûr de la capitale : *Tableau de Paris*, Éd. J. C. Bonnet, Paris, 1994, I, 136, 140-142, 908.
- ⁴ La scène eut donc lieu soit aux Pays-Bas autrichiens, soit en Autriche.
- ⁵ AML. Manuscrit de six pages, sans date, de la main d'un copiste soigneux, titre autographe. Ponctuation maintenue et orthographe (hésitante) adaptée. Les mots en italiques sont soulignés dans le texte.
- ⁶ Du grec « φιλος » et « σοφια ».

DANIEL ACKE

Expérience et représentation de la ville chez le prince de Ligne

Pour le grand seigneur attaché à son domaine qu'est le prince de Charles-Joseph Ligne¹, la ville est d'abord une réalité qui s'aperçoit de loin : nous y reviendrons, dans le *Coup d'œil sur Belœil*, c'est à partir du point de vue privilégié des jardins ou des forêts de leur propriétaire que la ville est entrevue, et tenue à une distance respectable. Pour le militaire que Ligne est tout autant, la ville n'est pas non plus au centre, à une époque où la guerre se joue précisément la plupart du temps, loin des villes, sauf lors des grands sièges. Mais proche des puissants ou à leur service, Ligne était forcément aussi un citoyen. Sacrifiant à la vie des plaisirs et à la sociabilité mondaine, il se devait aussi d'avoir dans son existence des villes phare, certaines électives comme Paris, d'autres, comme Vienne, où le destin allait finir par le river. À la faveur de ses campagnes militaires ou de ses missions diplomatiques, il allait découvrir plusieurs villes, comme Saint-Pétersbourg, Belgrade ou les villes turques. Le voyageur et cosmopolite qu'il était a rencontré également sur sa route plusieurs grandes villes, comme Londres, Venise, Lyon ou Marseille. Pour ce qui est des séjours précis, la biographie de Ligne, déjà

écrite² et néanmoins toujours encore à compléter, pose à cet égard des problèmes de datation, et exige la confrontation patiente des sources avec les indications fournies par l'œuvre littéraire. Ce n'est pas cette entreprise, du reste de longue haleine, qui nous retiendra ici. Notre souci est plutôt de tenter de savoir comment le prince s'est représenté la ville, les villes existantes d'abord, dont il est souvent question dans ses diverses œuvres, mais aussi la ville idéale, puisqu'il a été amené à réfléchir à l'aménagement de quelques cités célèbres, comme Paris et Vienne, et qu'il a même abordé la ville en sacrifiant au genre de l'utopie. Notre but est aussi de comprendre ses jugements dissemblables, voire antagonistes, sur le phénomène urbain : le même homme qui considère Paris comme « un lieu de féerie » (F, I, 83), et en fait l'égale d'Athènes et de Rome, accuse ailleurs « la cochonnerie des grandes villes » (CO, 410), mais n'hésite pas non plus à proposer des embellissements pour celles-ci ou à imaginer une ville parfaite toute en couleurs (E, 428 *sq.*). Si disparates soient ces jugements et projets, il n'est pas impossible de leur trouver une cohérence souterraine, comme nous tenterons de le faire ci-après.

En matière de villes, le prince de Ligne n'est d'ailleurs pas un cas unique. Il vit à une époque où la plupart des écrivains de langue française sont profondément enracinés dans la grande ville, Paris par-dessus tout. Ils y ont leurs éditeurs, y fréquentent de multiples lieux de sociabilité, certains hérités du grand siècle, comme les salons ou les académies, d'autres plus propres aux Lumières, comme les

cafés, les clubs ou les loges maçonniques. Certes, avant le *Tableau de Paris* (1781-1788), le livre pionnier de Louis-Sébastien Mercier, la ville, loin d'être le sujet principal des œuvres littéraires, y occupe plutôt une place assez diffuse et multiforme. Au-delà de tel ou tel genre en particulier, la ville peut être évoquée de manière très contrastée dans un et même texte. Avant d'aborder le cas de Ligne, il n'est donc pas inutile de rappeler ce qu'il en est de la place de la ville dans la littérature. Disons qu'en gros, les deux grands aspects de la ville qui peuvent solliciter les lettres sont les mœurs, d'une part, c'est-à-dire tout ce qui relève de la conduite de ses habitants et des événements, et l'espace urbain, de l'autre, autrement dit tout ce qui concerne la matérialité de la ville. Quant à la manière dont ces pans de réalité figurent dans la littérature, on pourrait opposer deux pôles dans la représentation urbaine (qui ne doivent d'ailleurs pas s'exclure) : à un bout, la présence purement référentielle de la réalité urbaine, permettant au lecteur de reconnaître dans les textes certains aspects de la ville historique : telle rue, tel quartier, *etc.*, pour ce qui est de la réalité matérielle de la ville ; telle ou telle manière de circuler, de s'habiller, *etc.* pour ce qui est des mœurs. À ce titre, les guides de Luc-Vincent Thiéry ou de Jacques-Antoine Dulaure, les textes de Mercier et Rétif de la Bretonne ont pu servir aux historiens de documents sur le Paris de la fin du dix-huitième siècle³. L'écrivain vaut ainsi comme le témoin de son temps, renseignant sur les querelles intellectuelles du moment, l'état de l'urbanisme parisien de l'époque, *etc.* Mais à l'autre pôle, la ville se trouve complètement transfigurée par la littérature, elle devient une

construction mentale indépendante, un idéal ou un mythe (soit personnel, soit collectif), par la voie de l'imaginaire et de l'investissement dans le texte de valeurs tant morales qu'esthétiques, ce qui mobilise du reste des moyens littéraires spécifiques (les images jouant de ce point de vue un rôle essentiel)⁴. On notera que la transfiguration de la ville par les lettres peut concerner tant les mœurs que l'espace, et parfois les deux à la fois. Entre la simple soumission aux données citadines existantes et la séduction de la puissance du mythe, les écrivains cherchent leur voie, cultivant d'ailleurs une gamme de représentations intermédiaires.

La ville comme espace de sociabilité : le modèle d'excellence et sa caricature

Pour en revenir à Ligne, sans conteste, la ville coïncide largement pour lui à l'espace de la sociabilité ou des mœurs, comme le montrent ses remarques sur les villes en général. Méditant sur les affres du désir, il note dans la foulée :

« Si l'été en ville est trop chaud, ou trop désert, on souhaite l'hiver, pour les fêtes et un plus grand rassemblement de monde » (E, 415).

Significativement, il mentionne souvent ensemble la cour et la ville⁵, comme dans l'expression consacrée née au grand siècle, la *Cour et la ville*, où le dernier vocable ne renvoie précisément pas à la totalité de la population parisienne, mais seulement à l'élite, aux salons⁶. Tel est du

reste aussi l'usage que fait La Bruyère de l'expression en question dans ses *Caractères*⁷. À l'occasion de la confrontation des mœurs de différents pays dont Ligne est coutumier, la capitale – Paris, Vienne, Londres... – en vient à résumer à elle seule les comportements étudiés. Il faudrait par exemple « envoyer les elegans à Londres, les sauvages à Paris, les bigots à Berlin, les philosophes à Vienne, les fourbes à Berne, et les gens à abondance de cœur à Rome » (E, 200)⁸. Observons par la même occasion que le pays tout entier se voit réduit à sa capitale : « Il n'y a que la France pour le génie, et les grâces », écrit notre auteur, mais le contexte précis indique bien qu'il entend « Paris » (E, 184 ; voir E, 200 ; E, 141, citation *infra*). Il est tout aussi significatif que le nom fictif de Paris dans *Amabile* soit *Sémillante*, précisément le nom de la femme vivace et pleine d'esprit dont Ligne fait ailleurs (CA, 214) le portrait (ou le caractère), bref une figure mondaine à la psychologie et au comportement bien déterminés.

Parmi toutes ces villes, Paris justement brille de feux inégaux. Dans les mémoires et les récits du prince, la capitale française apparaît avant tout comme le lieu par excellence de la communication sociale. Le substrat concret de la ville matérielle demeure largement implicite. Les mémoires mentionnent quelques lieux privilégiés, souvent fréquentés : les Champs-Élysées, les Tuileries, la place Louis XV et quelques rues avoisinantes (rue de la Franche-Morue, rue St-Florentin...)⁹, l'Opéra, le Palais-Royal, quelques rues du Faubourg Saint-Germain¹⁰ et du quartier de la rive gauche entre la Seine et le Luxembourg¹¹. Dans *l'Anglais à Paris*, Ligne se contente de la

mention de quelques lieux, de quelques rues, où se déroule l'action romanesque ou qui ont une valeur emblématique, sans les décrire en détail : le même quartier de la rive gauche entre la Seine et le Luxembourg où loge Englifax, les Tuileries, la Bastille, le café Procope, Bicêtre... Ni dans les mémoires ni dans les récits de l'auteur, on trouve, à propos de la ville, la profusion de détails pittoresques que va restituer un Mercier. En dehors des légendaires « embarras de Paris », qui gênent Englifax, la présence matérielle et sensible de la ville, avec la saleté, la puanteur, les bruits, l'étroitesse des rues, aspects qui ont choqué plus d'un contemporain¹², reste en dehors du champ de vision de Ligne. Cette parcimonie n'est pas rare à l'époque¹³, si bien que le prince rejoint de nombreux écrivains comme Marivaux, Laclos et Rutledge, lesquels, tout à l'élucidation des mœurs, laissent dans l'ombre la ville « en chair et en os », si l'on ose dire.

C'est donc avant tout sur la plan de la sociabilité que Paris apparaît dans les textes du prince. Encore faut-il distinguer trois aspects complémentaires de cette dernière. D'abord à travers les mémoires et certaines des *Confessions ou indiscretions de mes amis* (OR, I), Paris est présenté principalement comme le lieu par excellence de l'amusement et de la gaieté. Ensuite, au fil des réflexions du moraliste, Paris vaut surtout comme l'incarnation de l'idéal typiquement français du bien vivre. Enfin, les portraits et *l'Anglais à Paris* peignent la dégradation de cet idéal à travers des représentations avant tout satiriques.

« Paris qui m'enivra par son tapage, ses spectacles et la gaieté de tout ce que je voyais et entendais » (F, I, 59) ;

« je m'amuse à Paris » (F, I, 143) : voilà comment la capitale française apparaît avant tout à travers le souvenir du prince. Ces amusements si propres à Paris jettent opportunément un voile sur les défauts des Français : « Je trouve, moi que le Français est inquiet, jaloux, susceptible, plein d'amour-propre, et l'envie de dominer dans la société, ou dans une maison. Les plaisirs étouffent ces défauts, dans Paris » (F, I, 393). Ceci dit, à travers le témoignage personnel du prince, ces plaisirs relèvent moins de la conformité à un modèle d'élégance et d'urbanité que d'un véritable dérèglement. Ligne insiste sur le caractère frénétique de la vie qu'il mène à Paris, où tout est placé sous le signe de la dépense, de l'ivresse et de « l'extravagance » (F, I, 83) :

« Qu'on me dise à quoi sert de se ménager, de se préserver, et de se priver de son plaisir ? Qu'on voie comme je me porte, et me fais porter. J'ai passé un hiver à Paris, où ne pouvant être que 2 ou 3 heures dans mon lit, j'en passais une au bain pour me rafraîchir : et j'y en prenais un intérieur de limonade pour réparer par là l'échauffement du vin de Champagne à qui ma société était extrêmement livrée dans ce moment ; de la chasse pendant toute la journée, et du jeu, ou autre chose pendant la nuit » (F, I, 261).

Dépense des énergies du corps, dépense d'argent, par penchant pour le jeu, pratiqué au Palais-Royal (F, I, 294), mais tout autant par inconscience :

« Jeune, extravagant, magnifique, ayant toutes les fantaisies possibles, j'avais fait tout plein de lettres de change à Paris, ne sachant pas ce que c'était » (F, I, 82).

Ivresse aussi, métaphorique d'abord : par la ronde incessante des activités et des déplacements – « Après un

souper à l'hôtel de Soubize [...] nous courûmes tout Paris » (F II 259) –, la vie parisienne du prince correspond bien à ce « tourbillon » évoqué ailleurs (CO, 421 ; OR, 35) ; mais ivresse bien réelle tout autant due à l'alcool. Comme au retour la campagne s'avère morose ! Le caractère mortuaire du château de Baudour, redécouvert en hiver après un passage à Paris, apparaît comme l'exact opposé de ce « lieu de féerie » (F I, 83).

Le comportement de Ligne à Paris s'avère aussi extravagant, en ce sens que tout se trouve mis sens dessus dessous. Le tapage du prince et de ses amis dans le public aidant, la scène du théâtre se trouve soudain projetée dans la salle :

« Ai-je parlé de mes étourderies, à mes premiers voyages de Paris, des scènes qu'on donnait sur les bancs, où l'on était assis alors sur le théâtre, au lieu de voir celles des pièces qu'on représentait ? » (F, I, 393).

Ligne multiplie les anecdotes cocasses sur sa vie parisienne : il provoque involontairement la chute malencontreuse du prince de Pignatelli du toit, lors d'une cérémonie maçonnique, (F, II, 169)¹⁴ ; non loin de la place Louis XV, le jour des fêtes à l'occasion du mariage du dauphin avec la princesse autrichienne, il se maintient en équilibre instable sur une borne au milieu de la foule, avant de s'y lancer en désespoir de cause (F, II, 169) ; il évoque sa visite tragicomique à la morgue, le lendemain de cette même fête, où des mouvements de foule provoquèrent de nombreuses victimes (F, II, 170) ; il assiste à l'enterrement « comique » d'une vieille princesse de Ligne (F, I, 198-

199) ; il fait part de ses velléités ésotériques tout aussi cocasses parce qu'un de ses comparses « renversa l'écri-toire sur [leur] pacte avec le diable, qui furieux vraisem-blablement de cette inattention, ne voulut point venir » (F, II, 78).

Ce comique loufoque se prolonge avec la rencontre d'un monde interlope, dont la fréquentation n'est pas sans risques. Aux Champs-Élysées, Ligne et son compagnon le duc d'Orléans manquent d'être dévalisés, entraînés dans un piège par deux jeunes filles (F, I, 143) ; une nuit, le prince se retrouve soudain seul face à une bande de voleurs, à la suite d'une aventure sentimentale avec une danseuse de l'Opéra¹⁵ qui tourne court (F, I, 124). Bref, Paris est le lieu où la sociabilité d'élection peut prendre les formes les plus frénétiques, extravagantes, bouffonnes. L'accentuation de cette veine est bel et bien une particu-larité propre au prince, qui prise l'humour grinçant. Du reste, elle tend à confirmer son image de bouffon de la sociabilité mondaine, épinglée par le mot célèbre de Mme du Deffand ou par le témoignage du comte de Ségur¹⁶.

Cela dit, la capitale française est aussi pour Ligne le modèle de la civilisation. S'il juge nécessaire d'envoyer « les sauvages à Paris », cela montre assez que cette ville joue un rôle phare dans ce domaine (E, 579). Nous avons rappelé qu'il associe souvent Paris et la France. C'est que la capitale apparaît comme la quintessence de l'esprit français. Celui-ci est assez bien partagé dans le pays, mais la bonne dose ne s'en trouve que dans la capitale : « L'es-pirit des Français a besoin d'un alambic, comme Paris » (E, 342 ; comparez avec E, 591), car dans le reste du pays,

le mélange optimal fait défaut. L'image de Ligne rappelle celle, longuement développée, par Louis-Sébastien Mercier au seuil de son grand livre sur Paris, où il ramenait le tempérament parisien à l'influence bénéfique de l'air respiré, lequel est lui-même le résultat d'une subtile chimie¹⁷. « Alambic » de Ligne ou « creuset » de Mercier, qu'est-ce à dire sinon que le meilleur de la sociabilité française, parisienne, s'enracine profondément dans un milieu privilégié, et ne saurait être mécaniquement copié sous peine de ridicule. Cela explique, dans le récit *Amabile*, l'attitude affligeante des jeunes Fiérottes, c'est-à-dire des Autrichiens, à la Cour de Vienne, qui optent pour « un déshabillé qu'ils croyaient à la mode de Sémillante [c'est-à-dire de Paris] » (OR, II, 101). La même logique permet de comprendre que « Mme de Sévigné, née à Vienne, n'aurait été qu'une comère » (E, 769).

La civilisation est en effet creuset, équilibre, synthèse. C'est aussi comme un faisceau de qualités que l'habitant de la France doit être compris. Sur le plan du caractère, il est le plus complet de tous les peuples d'Europe, ce que Ligne explique par le milieu, à la manière de Montesquieu :

« Le Français a tout, parce que son royaume est le plus beau du monde et que son climat ne lui donne ny trop de roideur, ny trop de souplesse. La réunion des graces d'Athenes et de Rome, et des beaux arts, lui donne l'air confiant qui met toutes les autres qualités en valeur » (E, 252).

L'excellence en matière de civilisation qu'apporte Paris apparaît comme la réunion réussie de qualités sociales,

morales, intellectuelles, et esthétiques. Quant aux qualités sociales, le « poli » et la « douceur » caractérisent la langue et la nation françaises (E, 265 ; 340). Mais si la France détient la palme en matière de sociabilité, entendons que nulle part ailleurs, la communication n'assure autant le transfert des qualités, de l'esprit, par exemple, mais aussi de la moralité : de tous les pays, la France est « le seul sociable en Europe. On se frotte à un homme d'esprit, et on en prend insensiblement, on ne sait comment. Ailleurs on perd celui qu'on a faute de l'exercer »¹⁸. De même, tout se passe comme si la moralité se développait par imitation :

« Heureusement¹⁹ que l'école du monde en France, est assés celle de l'honneteté. L'on y entend relever un beau procédé, raconter un beau trait. On s'y passionne pour une grande action. Ce qui souvent ne tient qu'à l'esprit, gagne l'âme. On s'aventure a tout ce qui est bien ; on en devient capable : on prend de l'horreur pour ce qui est injuste. On s'en pique. On s'habitue a l'éviter. Paris n'est dangereux que pour des gens dont le cœur et l'esprit ont de la disposition a etre gâtés » (E, 141, n.s.).

En ce qui concerne les qualités intellectuelles, l'esprit est un privilège que Paris partage avec quelques rares autres villes : « Pour l'esprit, il a couru les rues d'Athènes, de Rome et de Paris » (E, 770). Or, cet esprit est en France, une qualité qui renforce les liens sociaux, ou du moins était-ce le cas avant la Révolution :

« C'était une légèreté charmante, qui rendait les Français d'autrefois supérieurs à toutes les nations. Un homme d'esprit ailleurs écrase, humilie, ou n'est pas entendu. Il devient, ou est cru pédant » (E, 686).

Quant au domaine esthétique, Paris offre enfin « le meilleur goût » (CO, 193), sur tous les plans, ouvrages, manières, meubles, maisons, cuisine (E 910), architecture (CO, 412). Bref, « Paris et Londres fournissent les artistes. Les autres pays les artisans » (E, 753). L'habillement (E, 910) semble seul faire exception. La supériorité de Paris en matière de goût est tellement évidente, qu'on s'étonne d'y trouver des lieux où l'on contrevient à ce modèle d'excellence :

« Quels soupers mêlés d'esprit, de ton provincial et de mauvais goût dans la société d'une petite Mme de Jaucourt, quoique ce fût au milieu de Paris » (F, I, 194, n.s.).

Sur le compte de l'excellence esthétique, l'on mettra également le concentré de la beauté féminine qu'offre Paris, « où nous avons de jolies femmes » (F, I, 282), à tel point que la jolie femme de la capitale figure un véritable type chez le prince, qui sert à l'occasion à caractériser certaines femmes rencontrées ailleurs²⁰.

L'art de vivre dont Ligne résume les principes a enfin une signification politique. Sa dégénérescence par la diffusion des mœurs anglaises, qui affectent la « grâce » (E, 356), la « galanterie » (E, 520) et l'« urbanité » (E, 602) des Français, pourrait bien conduire ceux-ci à leur perte (E, 276) et contribuera en fin de compte à expliquer la Révolution²¹. À son tour, celle-ci a fini par anéantir cet art de vivre si français²². Ceci dit, l'attribution de toutes ces qualités à la France et aux Français n'est évidemment pas absolument originale : de La Bruyère à Caraccioli, en passant par Montesquieu, la France, mais surtout Paris sont

associés au bon goût, à la politesse, à l'esprit de société et de la conversation²³.

Si Ligne dessine les contours du modèle d'excellence en matière de civilisation, il se montre tout aussi attentif au dévoiement de la norme, pas simplement dans d'autres villes qui singent la capitale française, mais à Paris même. Le discours moraliste, par la satire ou le portrait cruel, s'est fait une spécialité de dénoncer ce dérèglement, comme Ligne lui-même le rappelle : il considère La Bruyère comme le peintre des ridicules spécifiquement parisiens :

« La Bruyère a l'air d'avoir dessiné une cinquantaine de personnes : mais c'est en crayon, et c'est à Paris » (E, 518).

En réalité, l'affirmation de l'excellence de l'idéal de la sociabilité française, d'une part, et la représentation de sa caricature, de l'autre, forment les deux volets d'un unique et même projet. L'énonciation de l'idéal et la peinture de sa trahison vont de pair²⁴. De ce point de vue Ligne emboîte le pas aux moralistes qui l'ont précédé : la critique a montré qu'aussi bien La Bruyère dans ses *Caractères*, que Montesquieu dans ses *Lettres persanes*, concilient, à propos de la même réalité française et parisienne, la posture satirique et l'affirmation des valeurs²⁵. D'ailleurs, chez Ligne, comme chez ses aînés, ces deux versants de la sociabilité se distribuent aussi plus ou moins sur des genres différents : les réflexions des *Écartés* et d'autres textes affirment, certes de façon nuancée, la supériorité de la France et de son modèle de sociabilité – « ce pays-là le seul sociable en Europe » – tandis que les portraits

et la représentation romanesque de *l'Anglais à Paris* en exhibent la contrefaçon. Certes, si les portraits et caractères du prince ne coïncident pas tous avec les séjours parisiens, ils épinglent quelques travers majeurs de la sociabilité mondaine : nombreux sont ceux qui visent les excès de l'amour-propre et l'estime de soi pervertie²⁶. *L'Anglais à Paris* illustre la caricature de la sociabilité française, sur le mode de la satire. Manuel Couvreur, dans son édition critique, a très bien montré ce que ce récit doit à une double tradition littéraire : d'une part, la satire des mœurs, illustrée dans plusieurs genres à la fois, le récit, l'essai, le théâtre, mais où les *Lettres persanes* de Montesquieu tiennent une place importante ; d'autre part, la tradition du picaresque mettant en scène un jeune homme naïf aux prises avec le monde, illustrée notamment par Lesage, mais aussi par le *Candide* de Voltaire, dont le chapitre XXII est en l'occurrence particulièrement important (OR, II, 24-27). Pour Englifax, le héros du récit de Ligne, comme plus tard pour le héros narrateur de la *Quinzaine anglaise* de Rutledge, le séjour à Paris tourne au cauchemar. Dans ce « maudit endroit » (OR II 37), il subit « catastrophes » (*ibid.*, 38) ; « affronts » (*ibid.*), éprouve le mécontentement (*ibid.*, 37) et bientôt le dégoût (41). Si cet « homme a catastrophes » (*ibid.*, 66) tombe en partie victime de son caractère – ses déboires ne cessent d'ailleurs pas à son retour dans son pays (voir *ibid.*, 72) –, sa déconvenue résulte aussi en partie du décalage entre l'image qu'on lui a donné de la France et de Paris, et la réalité rencontrée sur place : Paris passe pour « la rivale de Londres » (*ibid.*, 35) et la sociabilité française est célèbre : « On m'avait dit les

Français si polis, si prévenants » s'étonne Englifax (*ibid.*, 43). Il remarque aussi :

« Je ne connais pas ces Français. Ils sont si doux [,] dit-on. Ils rient au nez de ceux qui arrivent » (*ibid.*, 49, n.s.).

Autrement dit, un abîme existe entre l'idéal et sa manifestation. La plupart des traits dérangeants ou ridicules sont incarnés par une galerie de types, l'élégant (*ibid.*, 36), les gens à pointe (*ibid.*, 39), les mauvais plaisants (*ibid.*, 56), l'officieux (« un de ces officieux qu'on trouve si souvent à Paris », *ibid.*, 40), le fâcheux (*ibid.*, 47). Si de nombreux traits représentent des motifs assez communs dans la littérature sur Paris de l'époque, à travers eux la sociabilité française semble en tout cas se renier elle-même.

En effet, aux vertus sociales se substitue à chaque fois leur version outrée ou leur opposé. La politesse fait place à la grossièreté, et le « tourbillon » de la ville, loin d'être grisant, importune, car dans ses promenades, Englifax se trouve constamment bousculé : « un petit-maître venait de le culbuter impitoyablement » (*ibid.*, 35) ; « un de ces embarras < ordinaires > dans ces rues à la mode, non seulement l'arrêta, mais le culbuta tout à fait » (*ibid.*, 40) ; « d'autres me marchent sur les membres » (*ibid.*, 35, 42). L'école du monde ne promet ici point non plus d'honnêteté (E, 141), mais expose le pauvre Anglais aux agissements des escrocs, car le voilà dès son arrivée assailli par des « commis malhonnêtes » (*ibid.*, 35). Du reste, les « friponneries » sont si courantes que les tribunaux ne peuvent s'en occuper (*ibid.*, 48).

La « légèreté charmante » (E, 686) tant vantée se mue à présent en frivolité : « Peuple frivole, serez-vous donc toujours occupé de bagatelles ? » (OR, II, 42). La gaieté et l'esprit (F, I, 59 ; E, 770), au lieu de souder les interlocuteurs, excluent et victimisent :

« A peine cet Anglais arrivait à Paris, qu'il était déjà persiflé ; Mr. Le duc ricanait d'un fausset insupportable » (*ibid.*, 36).

Englifax est assailli de « rieurs » (*ibid.*, 48). La douceur s'évanouit lorsqu'un de ces « Français [qui] aiment à plaisanter » (*ibid.*, 40) devient agressif, se croyant insulté (*ibid.*, 40). L'esprit se dégrade en bel esprit (« tous ces bêtises de beaux esprits », *ibid.*, 42) et en manie des pointes :

« Peste soit des petits-maîtres ; des poliçons des déshabillés, des filles, des commis des traiteurs et surtout des gens à pointe » (*ibid.*, 39 ; 51).

La solide confiance en soi propre aux Français peut se transformer en amour-propre excessif et corrompre bien d'autres qualités morales. Distinguons d'abord la simple infatuation de soi. Chez le dénommé Croax, la satisfaction de soi-même pervertit la célèbre gaieté française :

« Si on ne remarquait pas tout de suite un grand air de bêtise répandu sur un visage qui serait assez bien sans cela, on serait la dupe, un moment d'une espèce d'éducation française : on y croit trouver la gaieté : et le rire qu'il conserve dans quelques plis et replis auprès de ses lèvres, n'est que la satisfaction de ce qu'il a dit, ou dira, ou mal entendu, ou mal supposé » (CA, 343).

Chez Polynor, la fierté est déplacée, car « il n'a ni nais-

sance, ni mérite, ni action, ni faveur, ni considération » (CA, 136), si bien qu'elle relève moins de l'authentique « fierté d'âme », que de « la fierté d'un corps trop raide pour se plier » (*ibid.*). Leucippe représente des défauts analogues :

« Leucippe est gros, comme les gens confiants ; un peu bossu, comme les gens qui se croient de l'esprit. Il croit que tout ce qui arrive dans l'univers, est dirigé sur lui [...] » (CA, 150).

Cependant, l'amour-propre déréglé consiste aussi à vouloir exister moins pour soi-même que dans le regard des autres, autrement dit aux yeux de l'opinion. Évidemment, chacun ressent le besoin d'estime de son prochain, et entend satisfaire ce que les moralistes classiques appellent « l'intérêt de gloire » (à côté de l'intérêt matériel), mais ce désir peut se trouver dévoyé. C'est ce qui se passe chez Euphrosine, qui « espère, qu'en partant au galop, au travers de tout Paris, le vent dérangera assez son ajustement, pour qu'on s'aperçoive de la plus jolie jambe du monde » (CA, 161). Une telle caricature du désir légitime d'être estimé est proprement la vanité. Comme le rappelle Vauvenargues, le vaniteux « fait tout par ostentation »²⁷. Or, la vanité consiste presque aussi toujours à se construire une identité d'emprunt, qui ne correspond pas à notre nature²⁸. Ligne épingle à plusieurs reprises de telles conduites. Telle celle de Croax (inspiré du comte de Schomberg), qui « est à le tête d'un genre qui ne se trouve qu'à Paris » (CA, 293 ; voir 343). Qu'il console une dame triste, qu'il joue le rôle de médiateur auprès des couples en difficulté, ou qu'il s'occupe d'un malade, il s'agite beaucoup sans effica-

cité aucune, réussissant en réalité seulement à se donner le « beau rôle » (CA, 293) et à se faire plaindre. Son amabilité et sa générosité ne sont ici que des qualités d'emprunt. Dans ses mémoires, Ligne évoque encore ces faux héros de guerre :

« Ce qui me coûte le plus c'est d'entendre dire tant de sottises aux gens d'esprit, entendre parler guerre aux faiseurs qui n'ont jamais vu que l'exercice, encore très mal [...] » (F, I, 235).

Or, la manière la plus commode de se construire une identité d'emprunt consiste encore à se conformer à l'opinion régnante. Dans ce cas, on adopte une règle, un usage, une norme, non pas parce qu'elle est objectivement fondée ou par nécessité intérieure, mais uniquement parce qu'elle a cours dans le monde. La grande ville apparaît ici à plusieurs titres comme un milieu privilégié, parce que l'opinion régnante va y prendre un développement particulier à travers le phénomène de la mode, comme La Bruyère, le premier, l'a bien montré : les nouveaux riches se servent des biens matériels – vêtements, carrosses, belles demeures... – comme de signes distinctifs, qui ne valent que par leur caractère différentiel, s'opposant à la mode précédente, et qui permettent ainsi à ces personnes de se donner une identité d'emprunt, masquant leur vide intérieur²⁹. Ligne ironise à propos de telles pratiques :

« Si [Bonnace] voyait un de ceux-ci [= les gens à qui elle croit du bon ton], faire un bruit honteux dans la société, elle n'oserait pas trop le désapprouver, puisqu'elle imagine alors que cela arrive à Paris » (CA, 388).

Englifax est attentif à cette manière de faire :

« En rencontrant quelques jeunes seigneurs qui se promenaient dans ce déshabillé à la mode depuis deux ou trois ans, qu'on appelle des polissons, il les prit pour ce qu'ils voulaient paraître » (*ibid.*, 36).

Cette manie à se donner une identité d'emprunt finit par pervertir la séduction, au point que les apparences s'émancipent de tout sentiment vrai. Au théâtre un « Français raisonnable » instruit un Englifax curieux de ce qui se passe autour de lui :

« Ce petit seigneur est-il aussi passionné, qu'il le paraît pour cette danseuse ?.....Point du tout. C'est un air » (*ibid.*, 59).

Si la grande ville, et Paris par-dessus tout, est le creuset de la civilisation du bonheur de vivre ensemble, destinée à une élite, elle en exhibe malheureusement trop souvent l'envers vicieux et ridicule.

Pureté de la campagne et impureté de la ville

Ce dérèglement de la vie urbaine justifie d'ailleurs la retraite à la campagne et la recherche de la paix des jardins. Ligne reprend à son compte l' ancestrale opposition axiologique entre la ville et la campagne, qui fait de la première le lieu du vice et des tracas, et de la seconde, celui de la paix de l'âme et de la pureté³⁰. Notons d'abord que dans les jardins prisés par le prince de Ligne, tant les « jardins naturels » que les « jardins de l'art », tant les siens que ceux des autres, le « point de vue » joue un rôle important, c'est-à-dire les larges échappées (CO, 386-387)

vers les lointains. Or, comme nous l'avions annoncé, ce point de vue inclut souvent une ville : aux environs de Belœil.

« Le centre de la forêt est à peu près la plus haute montagne de tout le pays. Quoiqu'elle soit fort élevée, on y parvient par des rampes assez douces. Cela s'appelle la Happa. On y découvre douze villes, six abbayes et un pays immense. » (CO, 354)

À un autre endroit de ses terres, tout en se trouvant « au milieu des bois » (CO, 355), Ligne peut « jouir d'une des plus belles vues du monde, en amphithéâtre orné de villes, de couvents, de châteaux, de villages, de machines à feu » (CO, 355-356). Son domaine du « Petit Belœil », sur le Kaltenberg, lui permet entre autres d'apercevoir Vienne (CO, 383). La nature lui offre un panorama varié à partir de son « Refuge » de Klosterneuburg :

« Tantôt on ne voit que soi. Tantôt on voit un morceau du Danube qui ne paraît qu'un étage. Tantôt un morceau de la ville. Tantôt une île et puis encore rien du tout » (CO, 384).

Le domaine de Philippe de Cobenzl possède le même privilège : « l'on découvre à tout moment, par des ouvertures naturelles et étroites, Vienne, le Danube, etc. » (CO, 385). Du château de M. Borelli, dans le Midi de la France, « on rencontre au bout de ce superbe amphithéâtre la superbe ville de Marseille » (CO, 394). Près de Teplice :

« On dirait que les montagnes se sont ouvertes exprès, pour découvrir, à eux petites lieues, par une très large trouée en éventail, une jolie ville, fameuse pour ses bains » (CO, 380).

Autour du domaine d'Albert de Saxe-Teschen, à Laeken, « il y a des promenades fort agréables [...] d'où l'on découvre la ville [de Bruxelles] » (CO, 441). Si la vue sur la ville manque, on peut toujours s'arranger pour la réaliser : dans la forêt de Soigne, on pourrait selon le prince aménager un domaine, dont les propriétaires « auraient vu à leurs pieds la riche cuve de la capitale des Pays-Bas, mêlée de fontaines, de maisons de jardiniers, de potagers, autour de cette grande ville montagneuse, son canal, ses prairies, deux autres villes, quatre grandes abbayes ou couvents » (CO, 442).

Si ces différents points de vue sur la ville offrent assurément une gratification esthétique, ils ont aussi une signification morale : apercevoir la ville dans les lointains, signifie aussi tenir à une distance respectable l'endroit où se concentrent tous les vices et où les plaisirs sont en définitive assez répétitifs :

« Je ne serais pas fâché que de l'habitation [le château] on découvrit une grande capitale. Voilà, dirai-je, assis au pied d'un vieux chêne, le rassemblement des ridicules et des vices [...] ces fous courent perdre leur temps à des spectacles qu'ils doivent savoir par cœur » (CO, 379).

Le plaisir de la campagne s'accroît par le contraste avec la ville : « Plus je me représenterai l'agitation de ces gens-là, et plus je jouirai de mon calme » (CO, 379). Tout en étant établi à la campagne, on n'oubliera pas tout à fait la ville et l'on ira même de temps en temps s'y ressourcer en ridicules :

« Ce serait un paradis terrestre que d'en [= des hommes aimables] rencontrer sept ou huit, tant en femmes qu'en

hommes, et passer ainsi sa vie ensemble morts pour le reste d'une ville, où l'on irait de temps en temps, chercher quelques nouvelles pour rire des ridicules » (MMLS, XXV, 244-245).

Remarquons que ce mouvement bénéfique de retrait et ce bonheur des contrastes peut être vécu au cœur même de la cité, comme lorsque la solitude goûtée au coin du feu est augmentée par le bruit des carrosses qui rappellent les plaisirs mondains :

« Qu'on est heureux d'être le seul ! Mais où aller pour cela ? On peut pas aller habiter une forêt. Quand il m'arrive, comme dans ce moment cy, d'aimer la paix pour moi, j'aime le bruit pour les autres. Il me semble que je suis glorieux de la goûter tout seul, de me faire du plaisir qui n'est qu'à moi, dans le tems que tous les carosses qui passent dans ma rue, m'annoncent qu'on court en chercher, que toute la ville est hors de chez elle pour trouver ce que je me procure tranquillement au coin du feu » (E, 111).

La retraite peut d'ailleurs s'opérer encore à une échelle plus réduite, dans une et même habitation, lorsque Ligne échappe aux sots et aux importuns qui l'assaillent en se réfugiant dans sa garde-robe où il se livre à ses réflexions morales et à ses souvenirs tout en bénéficiant d'une vue plongeante sur l'intérieur des maisons de ses voisins, à la manière du Diable boiteux de Lesage³¹.

Si Ligne peut improviser sa retraite un peu partout parce que le mouvement de retrait est propre à sa conscience moraliste³², la retraite à la campagne, loin de la ville, occupe tout de même une place particulière. La ville et la campagne s'opposent point par point. Le *Coup d'œil*

revient à plusieurs reprises sur les villes, quasi toujours pour les condamner. En évoquant « la cochonnerie des grandes villes, où l'âme s'en ressent, et perd de sa pureté » (CO, 410), en y décelant « le rassemblement des ridicules et des vices » (CO, 379), autrement dit de la sottise et de la méchanceté (CO, 473), Ligne associe d'abord les villes à la corruption morale au sens strict, et la campagne à la pureté. Il s'ensuit que la réforme morale passe par un séjour à la campagne et la pratique du jardinage :

« il n'est point de vertu que je ne suppose à celui qui aime à parler, et à faire des jardins. Absorbé par cette passion, qui est la seule qui augmente avec l'âge, il perd tous les jours celles qui dérangent le calme de l'âme, et l'ordre des sociétés. Quand il a passé le pont-levis de la porte de la ville, l'asile de la corruption morale et physique, pour aller travailler, ou jouir de sa campagne ; son cœur rit à la nature, et éprouve la même sensation que ses poumons, à la réception, d'un vent frais, qui vient les rafraîchir [...] Pères de familles, inspirez la jardinomanie à vos enfants. Ils en deviendront meilleurs » (CO, 403).

Les villes sont frappées d'ostracisme parce qu'elles incarnent la corruption morale, dont le dévoiement de la sociabilité analysé plus haut a montré toute l'étendue. Ce discours n'est pas tout à fait nouveau. La critique de la corruption morale des villes et l'exaltation complémentaire de la pureté de la vie à la campagne, si elle est déjà présente dans la satire antique, comme nous l'avons rappelé, se retrouve chez plusieurs penseurs et écrivains des Lumières, mais prend place désormais dans le nouveau contexte des débats politiques et du réformisme social, ty-

piques de l'époque. Dans plusieurs romans publiés après 1760, notamment ceux de J. J. Rousseau, Rétif de la Bretonne et Louvet de Couvray, Paris est le symbole de la décadence tant financière que morale de la nation³³. Pour ne citer qu'un exemple, les protagonistes du *Paysan perverti* et de *La Paysanne pervertie* de Rétif de la Bretonne n'arrivent pas à échapper à la force corruptrice de la capitale, tandis que l'homme de la campagne vivant en parfaite harmonie avec la nature n'est pas corrompu³⁴. La conception de la ville chez Rousseau ne se laisse pas ramener à quelques idées simples, mais de toute manière, la critique de la ville s'inscrit chez lui dans le cadre de la mise en question de l'éloignement de l'homme de la nature³⁵.

Or, il se pourrait que chez Ligne également le mal urbain soit profond et touche à une aliénation fondamentale de l'homme vis-à-vis du monde et de ses semblables. Nous croyons pouvoir trouver chez notre auteur quelques objections fondamentales vis-à-vis du mode de vie urbain en tant que tel, au-delà de la critique de la trahison de l'idéal de sociabilité dont nous avons fait état plus haut.

Première constatation : les villes nous entraînent dans une agitation incessante et vaine ; Paris, tout à l'heure lieu de féerie et d'ivresse, peut se muer avec le recul en « vain tourbillon » (CO, 421)³⁶. Ce mouvement est en fait reconductible à un fait anthropologique : le désir ou l'ambition nous poussent toujours au-delà de nous-mêmes. Ce phénomène, pour ne pas être limité au monde

de la ville, trouve tout de même dans celle-ci son milieu favori :

« Que le ciel vous préserve de penser [à la campagne], en vous couchant, aux femmes, à la guerre, à la Cour, aux méchants, aux sots, et à la fortune » (CO, 473 ; voir 476).

Si les femmes sont incluses dans la liste des tracas, c'est, croyons-nous, parce qu'elles mettent en mouvement le désir. Or, la campagne change la donne :

« Qu'un faiseur de jardin est bien payé, lorsqu'assis et caché sous un gros chêne, il entend dire aux promeneurs, qu'il n'y a rien à désirer, et que l'âme est satisfaite : car je le répète, c'est pour elle que je travaille : et après avoir été occupé à la ville, sans y être intéressée [...] ».

La grande ville est sans doute le lieu où l'aliénation propre à la non-coïncidence du moi avec lui-même est poussée à son comble. L'exacerbation de cette inquiétude, de cette instabilité naturelles, déjà pointées par Montaigne et Pascal, entraîne du reste pas mal de souffrances :

« Les malheureux y [= à la campagne] oublieront les peines, qu'ils laisseront au grand tourbillon du monde. Leurs pensées se renouvelleront » (CO, 426).

Au moi qui nous échappe incessamment dans la ville s'oppose, au sein de la campagne, le moi stable que nous saisissons enfin tel un « tableau » :

« C'est en quittant un jour son [= de Paris] vain tourbillon, qu'errant à l'aventure, le long de la Seine, je le perdis de vue au Moulin joli, et que je me trouvai moi-même, car ce n'est qu'aux champs qu'on peut se trouver [...] asseyez-vous entre les bras d'un saule [...] la tableau de votre âme viendra s'offrir à vous » (CO, 421).

Ligne ne le dit peut-être pas explicitement, mais la critique des servitudes du désir jette aussi une ombre sur la culture des apparences, si caractéristique de la vie sociale, et de la vie mondaine en particulier. Le clivage y est monnaie courante entre ce que l'on pense ou sent dans son for intérieur d'une part, et ce que l'on montre ou exprime pour son entourage, sur le plan des apparences, de l'autre. En société, que ce soit à la cour ou à la ville, le moi est perpétuellement en représentation, si bien que le monde ou la vie peuvent être associés à une sorte de « théâtre », un spectacle, thème ancestral fréquemment développé par les moralistes classiques³⁷ et les dramaturges³⁸. Or, tout en étant étranger à la dissimulation libertine maléfique propre aux héros de Laclos, Ligne n'a pas dédaigné les jeux de cache-cache innocents et ludiques, au service de l'amour sincère, comme dans le théâtre de Marivaux. Ainsi le rôle que l'on tient dans le théâtre de société permet de développer habilement une séduction réelle derrière le paravent des intrigues fictives du théâtre :

« que de scènes ensuite hors de la scène [...] qu'y a-t-il de plus perfide pour un mari, ou un amant en premier, que le langage de comédie, les citations, les applications ? »³⁹.

Retrouver son âme à la campagne, c'est congédier cet ordre de la représentation. Il s'ensuit que la campagne et les jardins ne doivent eux-mêmes plus être conçus comme des représentations ou des spectacles :

« Les jardins sont-ils faits pour faire des tours ? Doit-on y aller comme on va à un spectacle ? C'est précisément lorsque les ennuyeux qui ne les aiment que pour cela, se retirent dans les villes, qu'on doit aller s'y promener » (CO, 420).

Ces remarques expliquent la condamnation de l'artifice excessif dans l'art des jardins : il ne faut pas attendre des jardins de grands effets (« J'aime mieux le plus petit murmure de ruisseau [...] » (CO, 420). Le « spectacle » de la nature n'est justement pas un spectacle au sens premier du terme.

Il existe un autre travers fondamental lié à la ville : elle est le lieu des opinions fluctuantes. Tout d'abord, nous pouvons nous-même devenir l'objet de l'opinion, à travers la rumeur, qui se met à proliférer et nous fixe une identité contre notre gré. Car la ville semble être un de ces lieux où tout se fait au grand jour, dans la clarté d'un horizon : « Il y a seize ou dix-sept ans qu'il parut sur l'horizon de Paris un phénomène qui n'avait rien d'effrayant » (CA, 151). Les « bruits » se répandent en ville. Toute conduite un peu singulière est relatée et se répand comme une traînée de poudre :

« Le bruit de tant de dépenses extravagantes que faisait Mme d'Urfé se répand dans Paris : et Casanova échappe à la police, et sans doute à la Bastille, en partant de Paris au plus vite » (CA, 528).

« il nous fit promettre seulement de ne point parler à personne de cette mauvaise plaisanterie qui, si cela était connu, devait nécessairement avoir les suites qu'il nous avait d'abord annoncées » (F II 291).

Ligne parle aussi pour lui-même : « Je crus que tout Paris dirait » (F, II, 246). Dans la mesure où le bruit ou le mensonge se mettent à circuler dans la société, et à mener une vie autonome⁴⁰, la ville peut donc nous spolier de notre identité.

Ailleurs Ligne associe tout à fait explicitement la grande ville au brouillage des opinions et donc des valeurs :

« Je n'ai pas grande idée de la vertu, et du mérite de la noblesse des pays ou le peuple n'aime, ne connaît, ny n'estime. On se relâche de mériter l'opinion, quand il n'y en a pas, et elle n'existe presque jamais dans les grandes villes, ou tout se perd, tout se confond » (E 845, n.s.).

Réflexion qu'il faut compléter par la suivante :

« On est aimé, ou haï en Suede, en Dannemarck. Il y avait une opinion dans les Pays bas, en Suisse, et en Hollande. La noblesse avait par là une responsabilité naturelle. On était deshonoré par une mauvaise action. Mais à Paris, et dans les autres capitales, qui l'est, ou qui est estimé. On ne sait le nom ny du grand seigneur, ny du ministre qui passe dans la rue » (*ibid.*).

Pour brèves qu'elles soient, ces deux remarques sont capitales, car elles pointent justement quelques caractéristiques essentielles de la ville moderne, que Mercier, à la même époque, va amplement développer dans son *Tableau de Paris*⁴¹. La grande ville, comme le lieu où « tout se perd [et] tout se confond », c'est le Paris de Mercier comme un corps tellement vaste et de surcroît en perpétuel en mouvement qu'il en est inépuisable et insaisissable. Ensuite, ignorer le nom et le rang des passants, c'est souligner l'anonymat de la grande ville, autre thème important chez Mercier⁴². La littérature urbaine ultérieure, notamment l'œuvre romanesque de Balzac, va amplement développer le thème de l'individu broyé par une société en mouvement, où les repères traditionnels de la religion et de la famille n'existent plus, et qui sombre dans l'anonymat.

À ces opinions et ces valeurs incertaines, il faut du reste ajouter « l'esprit public » (E, 827-829), auquel Ligne ne veut absolument pas faire confiance, ni en religion ni en politique. Il semble y avoir pour lui dans l'esprit public une menace de fragmentation du monde politique, qui est dangereuse pour l'unité de l'État⁴³, et qui ne peut être endiguée que par l'obéissance inconditionnelle aux souverains : « Que les peuples prennent, sans raisonner, l'esprit de leurs souverains » (E 828). Ici encore, Ligne développe une pensée qui s'accorde mal avec l'essor des grandes villes, responsables justement du développement de l'opinion publique⁴⁴.

Rumeurs, opinions incertaines, voix séditeuses et indépendantes du peuple : à cette confusion de valeurs, Ligne veut opposer un ordre stable, bien reconnaissable⁴⁵.

La ville aux couleurs de l'utopie : un rêve de grand seigneur

Demandons-nous maintenant si Ligne n'a pas malgré tout prévu pour ces valeurs rassurantes un cadre urbain idéal. Quel serait l'aménagement concret de cette ville ? Grâce au *Coup d'œil sur Belœil*, nous avons une idée très précise de l'imaginaire de l'espace de son auteur, à cette réserve près qu'elle ne concerne que les jardins. On y trouve une appropriation personnelle des lieux à travers la valorisation contrastée des différents jardins décrits ou des itinéraires auxquels se prêtent les différents sites. En revanche, comme nous l'avons vu, les villes réelles évoquées par Ligne demeurent quelques peu abstraites, soit

qu'il les envisage quasi exclusivement sur le plan des comportements, soit qu'il n'en donne qu'une esquisse en quelques traits. Pourtant, à l'idéal des mœurs urbaines correspond aussi un aménagement de la ville matérielle. Il est remarquable que Ligne ait établi lui-même le parallélisme entre l'élégance du décor urbain et celle des manières. Pécher contre la première trahit aussi une déficience sur le plan de la seconde :

« Les dépenses en vilains bâtiments et vilains jardins, me font une vraie peine quand j'en trouve. Elles sont toujours l'effet de l'amour-propre, et de peu d'esprit » (E, 753).

Excès d'amour-propre, manque d'esprit, ce sont là les fautes principales contre l'art de plaire. Les quelques lignes consacrées à Londres sont, à leur manière, révélatrices de la conciliation de l'art de vivre et de l'aménagement du décor :

« des promenades illuminées, des concerts charmants, des édifices magnifiques, des jardins superbes, une rivière qui ajoute à tout cela une variété et mille spectacles différents ; tout ce que l'on pourrait imaginer pour la fête la mieux entendue, se trouve tous les jours en 4 ou 5 endroits de Londres » (E, 163 ; voir E, 283).

Les « promenades » désignent un espace aménagé qu'on peut imaginer suffisamment large pour permettre de belles vues, auxquelles s'intègre une architecture somptueuse, rendue plus charmante par la présence de la verdure et de l'eau, comme dans les jardins. Les « concerts » et la « fête » désignent une sociabilité heureuse, dénuée de tout souci ou de tout labeur. D'une part donc, un décor à la fois imposant et agréable, mariant le règne de la na-

ture et de la culture, d'autre part, la société pacifiée et heureuse d'une élite, que Ligne ne peut imaginer qu'aristocratique. L'espace matériel se veut esthétisé tout autant que celui, métaphorique, propre à l'art de plaire de la noblesse. Formulons donc l'hypothèse que la ville idéale du prince superpose à l'espace agréable et raffiné de la sociabilité un élégant paysage urbain.

À quoi ressemble plus concrètement cette ville idéale ? Que nous dit-elle sur l'imaginaire de l'espace du prince ? À vrai dire, les remarques dispersées sur des villes existantes, comme celles citées plus haut sur Londres, contiennent en germe une idée de la ville modèle. Ces esquisses sont complétées par les projets d'urbanisme, en particulier le *Mémoire sur Paris* et le *Mémoire sur Vienne*, qui proposent des embellissements pour ces villes respectives. Enfin, il faut tenir compte des textes utopiques, non seulement *Le règne du grand Selrahcengil*, révélateur en dépit de son caractère très peu urbain, mais aussi l'assez longue esquisse d'une ville utopique, toute en couleurs, dans les *Écartés* (E, 428 sq. ; E, 753). Nous tenterons de dégager de tous ces textes l'esthétique à laquelle obéit la ville idéale du prince, mais aussi l'idéal politique qui l'accompagne. Il est du reste difficile de séparer ces deux aspects. Remarquons au préalable que pour réaliser cette ville, Ligne envisage deux voies possibles : lorsqu'il s'agit d'embellir les villes existantes, comme Paris, il préconise, comme pour l'aménagement des jardins, de tirer le plus possible parti des données existantes au lieu de tout recommencer : « On abat les tours, on comble les fossés, au lieu d'en tirer parti » (E, 753). En revanche, dans le cas de la ville

utopique, destinée à « un peuple de demi-dieux » (E, 430), Ligne pratique le principe de la table rase :

« Pour commencer qu'on prenne 1.200 jeunes gens de la plus jolie figure des deux sexes, qui se conviennent et qui s'aiment : et qu'on les établisse dans les maisons, les jardins, les vergers, les prairies, les champs, et les ateliers qu'on leur destinera » (E, 431).

Ceci dit, la ville idéale, au moins lorsqu'elle joue le rôle de capitale, doit remplir plusieurs fonctions, lesquelles sont toutes contenues dans le *Mémoire sur Paris* : elle doit être un lieu de plaisir, assurer l'exercice du pouvoir, offrir de ce dernier une représentation symbolique, être un lieu de mémoire de la grandeur politique, remplir son rôle de foyer de l'esprit et de la culture, enfin se développer en un centre du commerce. Passons en revue ces différents aspects de la ville parfaite, en exploitant les différents textes cités.

La ville doit être un lieu de plaisir, et satisfaire à la fois les plaisirs de la sociabilité mondaine et le sens esthétique : « Que tout Paris ait l'air d'une fête » (CO, 487), déclare le prince dans son *Mémoire*. Il imagine donc dans cette ville des ballets, des spectacles, des jeux publics et des tournois : tout cela s'inscrit clairement dans le cadre d'une idéologie nobiliaire :

« il faut faire revenir les beaux temps de la chevalerie, où l'amour et l'honneur élevaient l'âme, et donnaient de l'adresse, de la galanterie et de l'audace » (CO, 488).

La ville en couleurs est elle aussi bruisante de spectacles et de jeux, autrement dit de « fêtes générales et

continuelles » (E, 429). Elle adapte la tenue vestimentaire des habitants en conséquence : ils seront élégamment et légèrement habillés, portant une « espèce de tunique » ; toutes ces dispositions sont en effet fonction d'une vie sociale agréable : « j'ai besoin que l'on se plaise ». Évidemment, il faudra que le climat s'y prête, et soit agréable et doux, pas trop chaud en été, ni trop froid en hiver.

Cette sociabilité pacifique et joyeuse prend place dans un décor qui satisfait aux critères esthétiques appropriés. La laideur est proscrite : à Paris, Ligne veut qu'on cache les pierres disgracieuses par de la verdure (CO, 486). Quels sont les critères de cet idéal de beauté ? Ligne prise la simplicité et la régularité, mais veut éviter la monotonie. De ce point de vue, il s'en prend aux places royales parisiennes, trop ressemblantes entre elles (l'Anglais à Paris est encore plus sévère : ces places n'en sont pas de véritables à ses yeux (OR, II, 48). La variété s'impose (CO, 487), principe qui est à la base de la ville en couleurs :

« Je voudrais qu'on bâtit ainsi une ville régulière sans monotonie, de la plus grande propreté, et d'une architecture simple [...] » (E, 428).

Cette monotonie est combattue aussi par le charme et la gaieté : la ville en couleurs jouit d'une « situation charmante » (E, 428) et toutes ses couleurs rendront plus gais les habitants, si bien que la mort y viendrait plus tard qu'ailleurs et que cela « rappellerait les temps de Saturne et de Rhée » ce qui « peut réellement très bien exister » (E, 429). Ligne préconise aussi la simplicité, avec des « maisons qui seraient toutes à rez-de-chaussée, avec un

toit presque plat, comme les villages tartares, où il y a des jolis petits péristyles en bois » (E, 431). Mais il faut aussi de la régularité, c'est-à-dire une certaine cohérence architecturale (nécessaire également du point de vue du symbolisme du pouvoir, comme on le verra plus loin). Cela explique l'importance des belles places, comme en réalisaient déjà les Romains :

« Les Turcs [...] n'ayant point de prétention à l'architecture, dans leurs villes, ainsi que les Romains qui avaient de belles places, et des rues tirées au cordeau » (CO, 397).

Le souci des places publiques transparaît aussi dans le *Mémoire sur Paris* (CO, 481-482), à deux points de vue : d'une part, il s'agit d'embellir les places existantes, notamment la place Louis XV (l'actuelle place de la Concorde) ; d'autre part, de créer de nouvelles places, en dégagant l'espace bâti entre le palais des Tuileries et le vieux Louvre d'un côté⁴⁶ et l'espace devant la colonnade de Perrault, de l'autre.

Le parfait urbanisme exige des perspectives amples, avec des points de vue qui invitent à la promenade : la ville en couleurs ménage des « points de vue agréables » (E, 428). Belgrade est un exemple, « d'où l'on découvre de chaque maison, par le moyen que je viens de dire, deux fleuves, des îles immenses, et un coteau charmant qui présente un coup d'œil enchanteur » (CO, 397). C'est sans doute la raison pour laquelle les promenades publiques sont tellement importantes : Ligne loue celles de Londres, jugées supérieures à celles de Paris (CO, 123 ; 190), où il déplore la « triste allée du Palais-Royal » (CO,

255) et l'ennui des Tuileries (CO, 123, 190), les proportions de ces dernières rapetissant la taille réelle du jardin. Il admire « cette superbe promenade publique, appelée le grand Jardin » (CO, 461 ; v. 190) à Dresde et se dit « fâché » parce que « le roi de Prusse [a] brûlé tant soit peu la ville » (E, 322).

L'importance des promenades nous conduit évidemment à la végétation et à l'eau, deux éléments naturels auxquels l'amateur de jardin qu'est Ligne accorde une importance de premier ordre. L'un et l'autre sont présents dans quasi toutes les considérations urbanistiques de l'auteur, que celles-ci concernent les villes existantes ou les esquisses utopiques. Dans le *Mémoire sur Vienne* (CO, 492-494), les plantations représentent pour ainsi dire le projet de réforme le plus important. La verdure et l'eau sont louées à Londres, Belgrade (v. *supra*) et Saint-Pétersbourg (E, 493). Dans le *Coup d'œil*, Ligne s'étend assez longuement sur les villes singulières des Turcs, « qui bâtissent dans leurs villes comme [les Romains] bâtissaient à la campagne » (CO, 397) : le principe est de bien profiter du soleil tout en s'en protégeant ; bref, « le soleil est leur architecte » (CO, 397). Il s'ensuit une ville-jardin assez intimiste, formée d'un ensemble de « petits bâtiments saillants et rentrants, [qui] se joignent par des petits jardins de fleurs, qui circonscrivent chaque petite habitation » (CO, 397). Ces villes-jardins sont copieusement arrosées :

« De superbes aqueducs, ainsi que chez les Romains, mènent les eaux partout ; des vignes et des arbres à fruits, font partie aussi de ces petits enclos » (CO, 398).

Pour Paris, Ligne exige « Partout des fontaines, des cascades » (CO, 487). Englifax trouve d'ailleurs qu'il n'y en a pas assez (OR, II, 48). Cela « supplée à la nature ». Ligne signale la maison de Mme de Boufflers :

« je ne connais rien de mieux que le jardin de Mme la comtesse de Boufflers, au Temple » (CO, 191).

Dans l'utopique ville en couleurs, la végétation et l'eau sont omniprésentes. Pour la végétation Ligne y exige « le plus beau gazon », des « bouquets d'arbres » et des « plates-bandes de fleurs » ; pour l'eau, « je voudrais que différents ruisseaux d'eau bien vive la traversassent » (E, 428).

L'appréciation des éléments naturels explique sans doute aussi celle des faubourgs. À plusieurs reprises, Ligne s'attarde aux « petites maisons » autour de Paris (CO, 191), dont il vante « l'excellent goût » (CO, 413), en pensant notamment à « La maison de M. Boutin, au bout de la chaussée d'Antin, Tivoli, [...] une des plus jolies choses que j'aie vues » (CO, 190). Mais il juge néanmoins les faubourgs de Vienne plus agréables que ceux de Paris, où le mariage si important de l'eau et de la végétation n'est pas aussi réussi : « le vert poussiéreux et la sécheresse du Mont-Valérien » font fuir les « divinités agrestes » (CO, 435). En matière de faubourg, la situation de Dresde est inégalée :

« Il n'y a rien d'agréable comme à présent les maisons de vigne, adossées à la forêt, mais qui ont l'inconvénient de 4 ou 500 marches pour descendre jusqu'au fleuve » (CO, 461).

Une ville n'est pas seulement au service de l'agrément, du moins s'il s'agit de la capitale d'un l'État. Elle doit aus-

si être conçue comme un lieu où puisse convenablement s'exercer le pouvoir. Dans le *Mémoire sur Paris*, le projet de revaloriser le Louvre s'inscrit dans le cadre d'une consolidation et d'une humanisation du pouvoir royal. Il s'agit de restituer la proximité entre le Roi et ses sujets, rompue par l'établissement de la Cour à Versailles : « Que Paris voie, aime et connaisse les souverains » (CO, 481). Ainsi les puissants pourront être les bienfaiteurs du peuple :

« Des fenêtres du palais restauré et embelli [le Louvre], les ministres répandront des bienfaits sur les créatures gémissantes qui n'ont pas la force de porter leur malheur à Versailles » (CO, 480).

On devine ici une conception paternaliste du pouvoir, qui vaut du reste aussi pour les rapports de la noblesse et du peuple qui habite ses terres. Le même texte développe également plusieurs propositions de réforme qui peuvent se comprendre dans le cadre du despotisme éclairé, notamment l'humanisation de la justice (abandon des supplices place de Grève, diminution du nombre des prisons (CO, 487)) et la tolérance envers les protestants (CO, 488). Il faudra aussi distribuer une partie des biens du clergé aux plus démunis (*ibid.*)⁴⁷. L'utopie de la ville de couleurs développe elle aussi de telles idées éclairées. Ligne mise surtout sur les institutions appropriées – notamment « l'institution publique » (E, 430) pour inciter les gens à la vertu et éviter les méfaits de l'orgueil (E, 430).

La ville ne doit pas seulement permettre d'exercer efficacement le pouvoir. Il importe aussi qu'elle symbolise ce dernier par son architecture et son urbanisme, comme le

précise encore le *Mémoire sur Paris*. L'architecture a pour fonction d'incarner la grandeur du règne : « la magnificence seule [en l'occurrence celle des bâtiments] soutient une monarchie » (CO, 481). La « Grandeur », la « dignité », « l'ordre » (CO, 482) sont les valeurs clés. Elles légitiment un certain nombre de propositions urbanistiques visant à créer de vastes perspectives, à faire disparaître le fouillis du bâti, le bric-à-brac informe de casernes, dépôts, manufactures... (CO, 484). La volonté de créer des symétries sur les places (CO, 482), l'uniformité des façades remplissent la même fonction.

Cette symbolique politique est également tournée vers le passé : Paris embelli mérite d'apparaître comme le lieu de mémoire de la grandeur politique, à l'image de Rome, par l'aménagement de monuments (thermes, pyramides, colonnes, statues équestres... (CO, 483-484) en souvenir des grands événements de l'histoire de France. Ligne cite à cette occasion ses héros favoris (Condé, Turenne, Bayard...). Bref, l'architecture se fait édifiante.

La ville est cependant tout autant le lieu de l'esprit, de la culture, prenant en cela Athènes comme modèle : il faut des bâtiments appropriés et élégants pour la culture de l'esprit et des arts. À nouveau, cet aménagement se double d'une dimension mémorielle : on mettra des bustes des grands hommes de culture du passé (CO, 484).

Enfin, Paris doit développer sa fonction de centre du commerce maritime (CO, 485). Ligne préconise un plus grand développement du commerce sur la Seine, et l'accueil d'importants navires marchands. Les références urbaines emblématiques sont cette fois Tyr et Babylone.

À travers ces différentes idées pour l'aménagement de la ville, réelle et imaginaire, nous voyons se dessiner l'image de la cité idéale du prince. Quelques traits saillants méritent d'être mis en lumière. L'importance décisive à chaque fois de l'eau et de la végétation, l'idée aussi de réaliser dans la ville en couleurs des maisons qui empruntent leur modèle aux villages tartares (E, 431) : tout cela laisse pressentir la volonté de brouiller les frontières entre la ville et la campagne ou entre la ville et le jardin. Rappelons que dans *Le règne du grand Selrahcengil*, l'utopie la plus élaborée du prince de Ligne, on ne trouve pas vraiment de ville, alors que nous sommes tout de même dans un empire qui compte 25 millions d'habitants ! Le souverain à la tête de ce pays imaginaire « aimait beaucoup l'architecture et les jardins » (CA, 87), mais les abris pour le bétail exceptés, véritables « temples champêtres » (CA, 87), la belle architecture semble surtout concentrée à la Cour : le palais est « immense » (CA, 91), possède une « superbe colonnade » (CA, 87), une « immense bibliothèque » (CA, 91). Cela dit, l'architecture élaborée se limite pour l'essentiel au centre du pouvoir. En dehors de celui-ci, les villages et les jardins abondent, si bien que « Tout [le] royaume [...] était devenu un [jardin] » (CA, 87). Cette utopie est donc loin d'avoir un caractère urbain. On peut rapprocher cette tendance à brouiller les frontières entre ville et campagne de la conception de Rousseau qui, en imaginant des solutions de rechange pour la ville dépravée, tend lui aussi à annuler l'opposition traditionnelle entre la ville et la campagne.

Comme le dit Monique Vernes :

« Il est tout à fait remarquable que [pour Rousseau] le séjour idéal, dont le propre est de répondre tout autant à l'affectivité qu'à la spéculation, ne soit ni la campagne, ni la ville, mais l'étrange vision de la grande ville-parc, de l'État-jardin »⁴⁸.

L'État-jardin, c'est exactement la situation de l'État de Selrahcengil. Quant à la ville-parc, elle transparaît elle aussi en filigrane dans les différentes esquisses de Ligne. Il prévoit certes une architecture imposante dans ses villes, mais la met toujours au service du pouvoir (ce que l'État de Selrahcengil confirme également).

Le second trait à signaler est la petite taille, pour les États, et implicitement aussi pour les villes, puisque, comme nous l'avons vu, Ligne manifeste son aversion pour l'anonymat de la ville moderne (E, 845). Or, la petite taille renvoie à l'exigence de relations de proximité, d'homme à homme, notamment dans les rapports de pouvoir, aussi bien entre les nobles et le peuple, que parmi les nobles eux-mêmes. Au rebours de toute modernité, Ligne éprouve de la nostalgie pour les petits États où l'anonymat ou la confusion des opinions n'était pas possible et où existaient encore des relations humaines étroites :

« Si j'avais été Adam ou des premiers de ses enfans, voicy ce que j'aurais fait. Un royaume n'eut que 2 millions d'habitants : et sa capitale 50.000. J'aurais divisé ainsi les 4 parties du monde, en cercles egaux en hommes en argent, par conséquent en puissance. Le premier roy qui aurait voulu usurper sur l'autre serait écrasé par tous les autres roys. Chacun aurait eu besoin de son voisin, pour le commerce,

l'agriculture, ou l'industrie, et l'aurait ménagé nécessairement » (E 828-829, n.s.).

On le voit, la conception ligniste du pouvoir demeure essentiellement d'ordre féodal, mettant en rapport des gens qui se connaissent personnellement, selon des principes qui ont été établis dès le moyen âge au sein de la chevalerie⁴⁹.

L'échelle réduite permet d'ailleurs de garantir la troisième exigence, celle d'un ordre de valeurs clairement défini et reconnaissable. Or, comme nous l'avons vu, la grande ville est le lieu par excellence de la confusion des valeurs, confusion que la modernité politique de « l'esprit public » ne fait qu'aggraver.

Présence de la nature, symbolique du pouvoir, taille réduite, valeurs clairement reconnaissables, relations de proximité : notre hypothèse est donc que Ligne a tendance à imaginer la ville idéale dans le cadre de la société féodale, ou comme une sorte d'extension du domaine seigneurial, dont la communauté est parfaitement maîtrisée, un peu comme, sur le mode ludique, le village Tartare de Belœil (CO, 335) ou la « ville d'enfants » sur une île dans le jardin du prince Casimir Poniatowsky, à Schoulé, en Pologne (CO, 414). Nous en trouvons une confirmation dans le fait que cette vision de grand seigneur gouverne aussi le point de vue de Ligne dans le débat sur le rôle de Paris, qui occupe tout le dix-huitième siècle. À l'époque, la corruption de la ville est jugée double : morale, mais aussi et surtout économique : Paris dévore l'argent destiné à subvenir aux besoins de l'économie rurale. Le thème « des bras enlevés à l'agriculture » est développé

dans la seconde moitié du siècle par l'école des physiocrates (Quesnay, Ange Goudar, le marquis de Mirabeau)⁵⁰. Ligne fait allusion à ce débat dans les *Écartes* : « On se plaint que Paris absorbe tout l'argent du royaume » (E, 131). Or, c'est là, objecte notre auteur, la règle générale de toutes les capitales, et de manière générale des rapports entre la Cour (« résidences des souverains ») et le royaume. La solution du prince obéit au point de vue du grand seigneur. Elle s'inscrit dans le cadre des institutions sociales traditionnelles où les « seigneurs » s'opposent aux « petites bonnes gens » (E, 132). Le remède politique consiste à faire exercer par les seigneurs, grands et petits, un suivi plus étroit de la population, qui englobe jusqu'à l'éducation :

« Qu'on envoie les seigneurs dans leurs terres [...] Que des commandeurs aillent dans leurs commanderies [...] Que tous ces chefs de grande ou petite communauté militaire, civile, ecclésiastique, populaire et autre, examinent si les enfans sont élevés avec l'amour pour leurs parens, la vertu, la douceur, et leur prochain » (*ibid.*).

La solution est aussi économique : les riches doivent « faire circuler leur argent » (E, 297) et c'est le luxe de leurs amusements qui donnera du travail au peuple : « obligés pour s'amuser de faire bâtir, et de faire planter » (E, 297). Enfin, le remède est aussi moral, car Ligne compte aussi sur la bienfaisance et la charité. Quoi qu'il en soit, toutes ces propositions s'inscrivent dans le cadre des hiérarchies politiques et sociales traditionnelles. Elles rappellent les décisions autoritaires des despotes éclairés et non la confiance libérale dans les équilibres économiques et sociaux s'établissant spontanément⁵¹.

Il est temps de conclure. À la fin de notre parcours, nous sommes désormais mieux à même d'envisager les différents visages de la ville chez le prince de Ligne dans leur unité profonde. Sans être, de par ses anciennes origines terriennes et nobiliaires, naturellement proche du monde de la grande ville, le prince devait, par ses accointances de sa caste, le percevoir comme l'espace privilégié d'un art de vivre que Paris a selon lui porté à la perfection. Certes, l'infidélité trop fréquente des sots et des méchants à cet idéal, force le moraliste à battre en retraite et à aménager ses jardins à la campagne. Cependant, en passant, des objections plus sérieuses viennent lézarder cet idéal urbain même : la grande ville, en relançant le désir à l'infini, exhibe les contradictions de la condition humaine. De surcroît, la grande cité engendre aussi un mode de vie menaçant l'existence d'une communauté aux rapports humains étroits, réglée par des valeurs stables. En effet, sans y avoir consacré beaucoup de réflexions, Ligne semble avoir vaguement soupçonné de quels déracinements et de quelle dynamique incontrôlable était lourd le futur développement des villes. Ce mouvement dialectique d'affirmation et de refus de la ville qui anime son œuvre accouche cependant d'une synthèse répondant aux principes de sa caste et qu'il habille aux couleurs de l'utopie : une ville idéale conciliant la nature et la culture, offrant une visibilité, une efficacité et un symbolisme parfaits aux structures traditionnelles du pouvoir, un face à face clair et pacifique de l'autorité et de ses sujets ; une ville adaptée aux plaisirs d'une élite, et aux exigences de la culture. Si le com-

merce n'est pas oublié, il n'en demeure pas moins que le prince de Ligne tourne le dos à la modernité libérale. Sa vision de la cité reste féodale et aristocratique.

Notes

¹ Nos références sont aux volumes de l'édition critique des œuvres chez Champion, abrégés comme suit :

- *Fragments de l'histoire de ma vie*, tomes I & II, éd. J. Vercruysse, Honoré Champion, 2000-2001 (= F, suivi du volume) ;
- *Œuvres romanesques*, tome I, éd. R. Mortier et M. Couvreur, Honoré Champion, 2000 (= OR, I) ;
- *Œuvres romanesques*, tome II, éd. M. Couvreur, avec la collaboration de R. Mortier, R. Trousson, V. Van Crugten-André et J. Vercruysse (= OR, II) ;
- *Caractères et portraits*, éd. D. Acke, avec la collaboration de R. Trousson, J. Vercruysse et H. Watzlawick, Honoré Champion, 2003 (= CA) ;
- *Coup d'œil sur Belœil. Écrits sur les jardins et l'urbanisme*, éd. J. Vercruysse et B. Guy, avec le concours de M. Delvaux et P. Mouriau de Meulenacker, Honoré Champion, 2004 (= CO) ;
- *Mes écarts ou ma tête en liberté et autres pensées et réflexions*, éd. J. Vercruysse et D. Acke, Honoré Champion, 2007 (= E) ;

MMLS = Mélanges militaires, littéraires et sentimentales, Dresde, Walther, 1795-1811, 34 vol.

- ² Ph. Mansel, *Prince of Europe. The life of Charles Joseph de Ligne*, London, Weidenfeld & Nicolson, 2003.
- ³ Voir par exemple les travaux d'Arlette Farge.
- ⁴ Nous renvoyons aux études désormais classiques de Pierre Citron (*La poésie de Paris dans la littérature française de Rousseau à Baudelaire*, Éditions de Minuit, 1961, 2 vol.) et de Karlheinz Stierle (*Der Mythos von Paris. Zeichen und Bewußtsein der Stadt*, München, Carl Hanser, 1993 ; trad. fr. : *La capitale des signes. Paris et son discours*, Paris, Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, 2001).
- ⁵ « En arrivant dans une Cour, dans une ville, dans un pays, demandés les affaires de tout le monde » (E, 110) ; « Ce sont les séparations des sociétés des Cours, et des villes, qui ôtent l'esprit d'union » (E, 195) ; voir aussi E, 501, 524, 549, 660, 710, 759.
- ⁶ Voir E. Auerbach, « La Cour et la ville » in *Le culte des passions. Essais sur le XVII^e siècle français*, Paris, Macula, 1998, p. 115-179.
- ⁷ « Son chapitre 'De la ville' énonce une chose que nous savons déjà : c'est que le terme 'ville' renvoie à un milieu purement social, dans lequel la vanité et le désir d'en imposer aux autres sont le principal ressort des actions ; et que cette société se compose des membres de l'aristocratie de robe et de la bourgeoisie aisée » (Auerbach, *o. c.*, pp. 120-121).
- ⁸ Et aussi : « les gens trop sincères à Rome ; les mutins à Petersbourg, les gens trop raisonnables à Varso-

vie. Les gens trop gais à La Haye, et les trop savants à Bruxelles » (E, 579).

- ⁹ « et puis les souvenirs... cette place de Louis XV... le petit Trianon, grand Dieu » (F, I, 229 ; F, II, 169).
- ¹⁰ « Dix-huit mois que j'ai été, à cause de la guerre, absent de Paris, j'y ai eu une très jolie maison toute entière, dans la rue de l'Université, pour 1.500 francs, une loge à l'opéra [...] » (F, I, 204-205).
- ¹¹ Il déclare fréquenter l'hôtel du Parlement d'Angleterre, dans ce quartier (F, I, 204).
- ¹² On pense évidemment au témoignage célèbre de J.J. Rousseau dans les *Confessions*, mais il y en a bien d'autres, notamment ceux du graveur Wille, de l'anglais Young, de Jamerey-Duval, de la princesse Palatine... Nous renvoyons aux anthologies : A. de Maurepas & F. Brayard, *Les Français vus par eux-mêmes. Le XVIII^e siècle*, Robert Laffont, 1996, pp. 91-121 ; R. Mortier, *Le XVIII^e siècle français au quotidien*, Bruxelles, Complexe, 2002, pp. 455-469.
- ¹³ « Il est vrai que bon nombre d'ouvrages font mention de la rue Saint-Honoré, des Tuileries, du Palais-Royal, et d'autres monuments de la capitale mais on n'a pas l'impression que leurs auteurs attachent un grand prix à la représentation de la réalité urbaine » (S. Davies, « L'idée de Paris dans le roman du dix-huitième siècle », in *La ville au XVIII^e siècle*, Colloque d'Aix-en-Provence (29 avril-1^{er} mai 1973), Aix-en-Provence, EDISUD, 1975, pp. 11-17 ; p. 11). Davis mentionne une

exception : l'entrée dans la capitale. Chez Laclos, R. Pomeau, relève « une indigence de l'imagination spatiale », tout en remarquant : « Ne croyons pas que ce flou topographique soit de règle dans le roman français du XVIII^e siècle » (*Laclos ou le paradoxe*, Hachette, 1993, pp. 150-151). À propos de La quinzaine anglaise à Paris de Rutledge, R. Mortier remarque qu'« Une des singularités de l'œuvre est son peu d'intérêt pour la description des lieux » (« Introduction », in *La quinzaine anglaise à Paris, ou l'Art de s'y ruiner en peu de temps*, éd. critique de R. Mortier, Honoré Champion, 2007, p. 43).

- ¹⁴ De manière générale, les loges maçonniques n'échappent pas au ridicule (F, I, 229).
- ¹⁵ Voir aussi « [Philinthe et une danseuse de l'Opéra] » (OR, I, p. 140-142).
- ¹⁶ « [Le prince de Ligne] est doux, poli, bon enfant, un peu fol ; il voudrait je crois ressembler au chevalier de Boufflers, mais il n'a pas, a beaucoup près, autant d'esprit ; il est son Gilles » (témoignage cité dans *Œuvres choisies du prince de Ligne, Nouvelle anthologie critique*, éditée par les soins de B. Guy, Saragota, Anma Libri, 1978, p. 228) ; selon Ségur, Ligne « [poussait] quelquefois la gaieté jusqu'à la folie » (*o. c.*, p. 233).
- ¹⁷ « L'air de Paris, si je ne me trompe, doit être une air particulier. Que de substances se fondent dans un si petit espace ! Paris peut être considéré comme un large creuset, où les viandes, les fruits, les huiles, le vin, le poivre, la cannelle, le sucre, le café, les productions les

plus lointaines viennent se mélanger ; et les estomacs sont les fourneaux qui décomposent ces ingrédients. La partie la plus subtile doit s'exhaler et s'incorporer à l'air qu'on respire : que de fumée ! que de flammes ! quel torrent de vapeurs et d'exhalaisons ! comme le sol doit être profondément imbibé de tous les sels que la nature avait distribués dans les quatre parties du monde ! Et comment de tous ces sucS rassemblés et concentrés dans toutes les liqueurs qui coulent à grands flots dans toutes les maisons, qui remplissent des rues entières comme la rue des Lombards, ne résulterait-il pas dans l'atmosphère des parties atténuées qui pinceraient la fibre là plutôt qu'ailleurs ? Et de là naissent peut-être ce sentiment vif et léger qui distingue le Parisien, cette étourderie, cette fleur d'esprit qui lui est particulière » (« Coup d'œil général »).

¹⁸ *Nouveau recueil de lettres*, [Weimar], *Annales Prince de Ligne*, IX (1928) ; p. 16, n.s.

¹⁹ Ligne vient de critiquer la frivolité des Français.

²⁰ « une jolie petite femme de Paris » (F, I, 180) ; « jolie petite femme de Paris » (OR, I 90) « des filles de Paris » (CA, 151) ; « Paris, où nous avons de jolies femmes » (F, I, 282) ; « une jolie petite femme de Paris qui était venue exprès pour moi, et à qui je donnai une jolie fête » (F, I, 395) ; à propos de la duchesse de Bassano : « C'étais un petit bout de Paris que je tenais » (F, I, 402) ; « Il y a 5 ou 6 jolies femmes à Pris qui vous lisent » (E, 100).

²¹ Voir H. Lebasteur, « Le prince de Ligne et la Révolution française », *Annales Prince de Ligne*, XI (1930), pp. 7-21.

- ²² « On peut remettre le trône ; mais le goût jamais. La vue des crimes a ôté cette fraîcheur, cette grâce, cette urbanité des mœurs de la nation la plus aimable » (*MMLS*, t. XXII, 1801, p. 207).
- ²³ Pour La Bruyère et Montesquieu, voir B. Piqué, « De La Bruyère à Montesquieu. Le caractère de la nation française », *La Bruyère. Le métier de moraliste*, éd. J. Dagen *et alii*, Champion, 2001, pp. 49-58.
- ²⁴ « [...] in pre-Enlightenment France and even well into the Enlightenment [...] observation was left for the most part to literary writers, to dramatists and novelists, most of them imbued with the classical concept of man as an autonomous, non-conditioned, therefore morally responsible being, obligated to conform to an ideal pattern, which was usually a blend of ancient Stoic and of Christian ideals. This premise led to satire, moralistic strictures, overt criticism of individuals and types, real or imaginary » (R. Nablow, *The Addisonian tradition in France. Passion and objectivity in social observation*, Rutherford, Associated University Presses, 1990, p. 15).
- ²⁵ « Dans les Lettres persanes, en effet, les traits satiriques ne vont pas sans un jugement flatteur ; double perspective que traduisent deux modes différents de représentation : les portraits, essentiellement négatifs ; les réflexions générales, essentiellement positives. Les portraits : à savoir les mœurs, composante variable du caractères des nations ; les réflexions générales : à savoir le caractère même de la nation, élément idéale-

ment stable et qu'il n'est pas souhaitable de contraindre à sortir de ses limites » (B. Piqué, *o. c.*, p. 55) ; de même La Bruyère peut-il d'une part ridiculiser les partisans, faux dévots, libertins, *etc.* et d'autre part offrir « une image positive de la France » (*o. c.*, p. 56).

- ²⁶ Voir notre introduction aux *Caractères et portraits*, pp. 116-117.
- ²⁷ *Des lois de l'esprit. Florilège philosophique*, Desjonquères, 1997, p. 116.
- ²⁸ Écoutons encore Vauvenargues : « Tous les ridicules des hommes ne caractérisent qu'un seul vice, qui est la vanité [...] La vanité est ce qu'il y a de plus naturel dans les hommes, et ce qui les fait sortir le plus souvent de la nature » (M. 356).
- ²⁹ Selon Stierle, La Bruyère marque pour cette raison une date dans la prise de conscience de la ville : « La Bruyère est le premier qui a compris la grande ville comme un lieu de réalités sémiotiquement codées » (*Der Mythos von Paris, o. c.*, p. 63).
- ³⁰ Déjà dans les satires de Juvénal, l'idéal positif de la vie simple à la campagne faisait contrepoint à l'immoralité de la ville de son temps. La troisième satire sur les embarras de Rome est célèbre et servira souvent de source d'inspiration jusqu'à Boileau.
- ³¹ *Voyage philosophique à ma chaise percée*, CA, 63-79.
- ³² Sur cette mise à distance du réel, voir notre « Introduction », E, 7-46 ; en particulier pp. 13, 33.
- ³³ Voir l'article déjà mentionné de S. Davis, *La ville au XVIII^e siècle, o. c.*

- ³⁴ H. Krief, « Paris, capitale du mal, selon Restif de la Bretonne », in *La ville au XVIII^e siècle, o. c.*, pp. 113-124.
- ³⁵ M. Vernes, « Jean-Jacques Rousseau : la ville dépravée », in *La ville au XVIII^e siècle, o. c.*, pp. 49-58 ; J. Biou, « Le citoyen aux champs », in *La ville au XVIII^e siècle, o. c.*, pp. 59-70.
- ³⁶ Voir le « grand tourbillon du monde » (CO, 426) ; « l'océan du grand monde » (CO, 473).
- ³⁷ Sur le *Theatrum mundi*, voir L. Van Delft, *Le moraliste classique. Essai de définition et de typologie*, Genève, Droz, 1982, p. 191 sq.
- ³⁸ Parmi d'autres : « Life's but a walking shadow, a poor player/
That struts and frets his hour upon the stage,
And then is head no more : it is a tale/
Told by an idiot, full of sound and fury,
Signifying nothing (Shakespeare, *Macbeth*, V, 5).
- ³⁹ *Contes immoraux*, cité par M. Couvreur, in « Un amateur de ballets longs et de jupons courts. Le prince Charles-Joseph de Ligne », in *Le théâtre de la Monnaie au XVIII^e siècle*, éd. M. Couvreur, Bruxelles, Les cahiers du Gram, 1996, pp. 197-239.
- ⁴⁰ « Les menteurs ont du tract pour savoir à qui ils s'adressent. Ils jugent d'abord leurs pratiques, et comme ils cherchent des sous-fermiers de mensonges, pour les propager, ils sont bien aises de trouver des crédules, qui y mettent de la bonne foi. Ainsi, passant de bouche en bouche, le mensonge s'établit : et si c'est une bonne calomnie qui est venue en tête au menteur, sans avoir la

volonté d'être méchant, elle circule et paraît une vérité. Qu'on voie ensuite toutes les nuances qu'elle prend, et la quantité de gens qui disent : j'ai vu, j'ai lu. Si les indifférents établissent de pareils contes, qu'on juge alors ce qu'y ajoutent les méchants : et qu'on ose alors assurer et asseoir son jugement » (E, 747-748).

- ⁴¹ Nous ne pouvons que renvoyer à l'analyse magistrale de Karlheinz Stierle dans *Der Mythos von Paris, o. c.*, pp. 105-128.
- ⁴² Voir notamment le chapitre « Voisinage », qu'il faudrait citer en entier : « On est étranger à son voisin, et l'on n'apprend quelquefois sa mort que par le billet d'enterrement, ou parce qu'on le trouve exposé à la porte quand on rentre le soir » (*Tableau de Paris*, tome premier, chap. XXII, éd. J. Cl. Bonnet *et alii*, Mercure de France, 1994, tome I, pp. 69-71).
- ⁴³ « Qu'entend-on par esprit public ? Est-ce un sallon ou l'on parle, un Caffé ou on le repete, une place ou l'on raconte de fausses nouvelles, la Bourse ou l'on agiotte. Sont ce les bavards de la société, les fumeurs en lisant les gazettes, ou quelques jeunes officiers à une table d'hote » (E 827) ; « J'ai lu l'esprit public en politique, puisque outre l'opposition, il y a 50 petits partis de club, et tavernes » (E 829).
- ⁴⁴ Voir à ce sujet T. C. W. Blanning, *The culture of power and the power of culture. Old Regime Europe 1660-1789*, Oxford University Press, 2002, pp. 123-126.
- ⁴⁵ En quoi Ligne rejoint La Bruyère, car celui-ci, tout en reconnaissant Paris comme lieu de la mode, déplore en même temps la faillite des vraies valeurs.

- ⁴⁶ Il s'agit du quartier du Carrousel, qui sera effectivement rasé lors des travaux d'Haussmann, ce que Baudelaire déplore dans son poème *le Cygne*.
- ⁴⁷ J. Vercauysse et B. Guy décèlent dans ces mesures l'influence du josphisme (CO, 488, note 22).
- ⁴⁸ M. Vernes, « Jean-Jacques Rousseau : la ville dépravée », in *La ville au XVIII^e siècle, o. c.*, p. 53. Vernes renvoie à la description de la Suisse dans la septième promenade, reprise de la *Lettre au Maréchal de Luxembourg* écrite de Motiers le 20 janvier 1763.
- ⁴⁹ La « caste de guerriers [...] est en effet la classe féodale au sens précis, celle où les relations politiques s'organisent par un rapport moral établi d'homme à homme, en fonction de la vassalité et du fief ». Du reste, ce rapport moral gouverne la société du moyen âge dans son ensemble : « Dans l'aristocratie comme parmi les humbles, l'habitude du dévouement personnel à un patron était ancienne » (G. Duby & R. Mandrou, *Histoire de la civilisation française*, vol. I. *Moyen Âge-XVI^e siècle*, Armand Colin, 1968, Livre de poche, p. 74).
- ⁵⁰ Voir S. Davies, in *La ville au XVIII^e siècle, o. c.*, p. 15.
- ⁵¹ Ligne, en tant que noble, imagine la circulation de la richesse principalement entre ceux qui ne travaillent pas (les nobles) et ceux qui travaillent : « qu'ils fassent circuler leur argent : et s'ils en ont beaucoup, ils seront obligés pour s'amuser de faire bâtir, et de faire planter. Il n'y aurait plus de pauvres. Les uns les nourriront par des manufactures. Les autres plus généreux et plus

désintéressés les nourrirait sans vouloir en tirer parti » (E, 297). En revanche, Mercier, en tant que libéral, imagine la circulation de la richesse entre gens qui travaillent : « En mettent la tête à la fenêtre, on considère l'homme qui fait des souliers pour avoir du pain, et l'homme qui fait un habit pour avoir des souliers, et l'homme ayant des habits et des souliers, se tourmente encore pour avoir de quoi acheter un tableau. On voit le boulanger et l'apothicaire, l'accoucheur et celui qui enterre, le forgeron et le joaillier, qui travaillent pour aller successivement chez les boulanger, l'apothicaire, l'accoucheur et le marchand de vin » (*Tableau de Paris*, tome premier, chap. I, « Coup d'œil général », *o. c.*, tome I, pp. 28-29). C'était déjà le point de vue de Montesquieu dans les *Lettres persanes* : « Cette ardeur pour le travail, cette passion de s'enrichir, passe de condition en condition, depuis les artisans jusqu'aux grands. Personne n'aime à être plus pauvre que celui qu'il vient de voir immédiatement au-dessous de lui » (Lettre CVI, *Œuvres complètes*, éd. R. Caillois, Gallimard, « Pléiade », 1949, tome I, p. 287). Ces passages sont largement commentés chez Stierle, *o. c.*

Journées d'études
Le prince de Ligne et ses correspondants
3-4 décembre 2010

Le 3 décembre 2014 sera commémoré le bicentenaire du décès du prince Charles-Joseph de Ligne dans son domicile viennois de la Mölkerbastei. Figure emblématique du cosmopolitisme européen, le « prince rose » a survécu grâce à l'éclat de sa vie mondaine : commensal de Louis XV ou de Catherine II, ami de Marie-Antoinette ou de Casanova, protecteur de Grétry et Gluck... Cette légende a fini par faire oublier que le prince de Ligne est un auteur qui n'a cessé d'écrire pendant trois quarts de siècle : une cinquantaine de volumes publiés de son vivant, auxquels se sont encore ajoutés de nombreux écrits posthumes. Entamée en 2000 chez Honoré Champion, une nouvelle édition critique de ses œuvres majeures compte aujourd'hui 9 volumes et deux autres sont sous presse.

La correspondance, laissée de côté à ce jour, en raison de l'extrême dispersion des autographes, constitue, par son abondance et sa qualité littéraire, l'un des sommets de l'art épistolaire du XVIII^e siècle européen. Le Groupe d'Études lignistes, l'Université libre de Bruxelles et la Vrije Universiteit Brussel souhaitent s'associer aux commémorations en organisant des journées d'études préparatoires au Colloque international commémorant le bicentenaire.

Les journées de décembre 2010 seront articulées autour des correspondants du prince, occasion unique de le découvrir par le prisme des lettres et billets échangés avec tous les grands de l'Europe des lumières : souverains, écrivains, musiciens, architectes, peintres, militaires... À côté de cette correspondance publique, on ne négligera pas l'abondante correspondance privée avec sa famille et amis.

Depuis plusieurs années, la lettre a été reconnue comme une pratique littéraire à part entière, dont on peut interroger les divers présupposés, les stratégies d'écriture, les procédés stylistiques et les implications sur le plan des valeurs. À ce titre, la correspondance du prince de Ligne mérite pleinement l'intérêt des spécialistes de l'épistolaire.

Les lettres du prince de Ligne doivent retenir également tous ceux qui se consacrent au cosmopolitisme des Lumières et aux échanges au sein de la République des Lettres, où les correspondances jouent un rôle majeur.

Enfin, de par la proximité du prince de Ligne aux événements politiques de son époque, sa correspondance avec les souverains, les hommes politiques, les diplomates et les militaires, sollicite l'attention des historiens des Lumières et du début du dix-neuvième siècle.

En réunissant à la fois des lignistes et des chercheurs venus d'autres horizons, les journées de décembre 2010 peuvent ainsi conduire à des perspectives fructueuses qui s'éclairent mutuellement.

Les propositions de communications ou d'interventions aux tables rondes sont à envoyer à Mme Valérie André (vandre@ulb.ac.be) ou à M. Daniel Acke (Daniel.Acke@vub.ac.be) pour le 15 janvier 2010.

Comptes rendus

Prince Charles-Joseph de Ligne, *Mes écarts ou ma tête en liberté et autres pensées et réflexions*, Édition critique par Jeroom Vercruysse et Daniel Acke, Paris, Honoré Champion éditeur, 2007.

On ne saurait mieux prouver l'utilité d'une édition critique. On ne peut mieux rendre manifestes les dangers de l'anthologie. Les écrits de Ligne moraliste se prêtent à cette double et nécessaire démonstration. Double parce que la rigueur du philologue suffit à dénoncer le caractère aléatoire et factice du choix anthologique. Tant d'éditeurs se sont essayés à composer des florilèges de pensées et maximes, Ligne lui-même avec Caroline Murray et Germaine de Staël (des *Lettres et pensées* en 348 pages, soit, nous dit-on, 4,5 % de la masse des textes retenus dans les *Mélanges militaires, littéraires et sentimentales*), qu'il faut se résoudre, malgré la valeur d'initiation de l'anthologie, à donner à lire tout ce qui fut écrit et disposé en livre. C'est donc à prendre à bras le corps la totalité du *corpus* que se sont vaillamment astreints Jeroom Vercruysse et Daniel Acke. Sachons mesurer l'ampleur de la tâche et ré-

jouissons-nous de la voir menée avec toute la rigueur et toute l'élégance concevables : nul n'ignore les rares talents de Jeroom Vercruysse comme inventeur de textes, comme bibliographe et philologue. Pour saisir l'organisation du volume (un volume de 1129 pages), simplifions : la clarté de la présentation et des notices l'autorise. D'abord distinguer, comme l'a expressément voulu l'auteur, deux ensembles : d'une part ce dont il décidait de faire un ouvrage autonome qu'il intitulait justement *Mes écarts ou ma tête en liberté*, regroupant dans la présente édition, sous un titre commun, des textes répartis dans quatre tomes des *Mélanges* ; d'autre part, rassemblées sous la rubrique factice de *Pensées et maximes diverses*, des remarques – j'emploie le mot de La Bruyère afin d'éviter celui de fragment, source de confusion et de spéculations contradictoires – que Ligne n'a pas souhaité inclure dans les *Écarts*. Deux recueils donc, séparés afin que soit sauvegardé pour le premier le dessein de l'auteur : dessein qu'il n'est peut-être pas impossible d'apercevoir en dépit de la ressemblance des thématiques. Cette distinction primordiale établie, il devenait indispensable de la reproduire dans l'édition des manuscrits afin de les rendre exploitables. Jeroom Vercruysse et Daniel Acke ont pris le parti de publier intégralement les huit manuscrits des *Écarts* : dans le nombre, le manuscrit B comporte à lui seul 545 « items » (ainsi les désignent nos éditeurs, le terme étant aussi neutre qu'il convient). Ils procèdent de même pour les versions manuscrites des pensées et réflexions diverses (soixante pages environ). Aux quatre parties déterminées de la sorte, sont adjointes des « Notes » : on y lit les cor-

rections et variantes relevées dans les manuscrits mêmes, précieuses pour qui se propose d'apprécier le travail d'élaboration de Ligne ; plus de cinquante pages à l'impression serrée intéressent les manuscrits des *Écartes*, notamment le manuscrit B dont le contenu lisible à trois niveaux représente de manière exemplaire le devenir de la pensée de Ligne. Ces indications font mesurer l'intérêt du volume aujourd'hui disponible. Genèse de l'œuvre, mouvement de la pensée, travail de l'expression, il n'est pas jusqu'à une chronologie des remarques qu'on ne puisse envisager. Nous voilà armés pour lire Ligne comme on ne l'a jamais fait.

À considérer seulement la version imprimée, donc définitive, des *Écartes*, le lecteur ne tarde pas à y découvrir les signes d'un aménagement délibéré du discontinu : ce qui traduit sans doute un aspect du projet de Ligne. Les remarques apparaissent disposées en séquences : les remarques [8] à [20] traitent du besoin de religion, des articles de foi à la position de Ligne et aux bienfaits de l'observance ; de [21] à [36], il est question des qualités de l'esprit aimable, réflexion qui se prolonge jusqu'en [43] par des vues sur la conduite en société, puis s'élève à des considérations sur la condition générale de l'homme et les règles de la politique. On prend plaisir à accompagner le cheminement de sa pensée quand on voit Ligne glisser (aux pages 620 à 633), à propos de l'opinion qu'on cultive et de la réputation qu'on mérite, des relations d'amitié aux relations amoureuses, passer aux moyens, contestables, de se faire valoir comme philosophe, homme de caractère ou d'affaires, pour déboucher sur une série de quelque quinze

aphorismes enchaînés sur la médisance et la sottise des médisants. Ce n'est que dans un texte complet, tel celui qui nous est offert, qu'il est possible de déceler pareilles cohérences, de retrouver le cours du raisonnement implicite qui enjambe les intervalles des items. Il devient alors évident que Ligne ne s'est pas contenté d'aligner les remarques que l'expérience lui proposait de manière fortuite : il entend que l'ordre et les groupements qu'il aménage rendent compte d'un mode de penser tout personnel.

Il n'est pas surprenant que l'auteur des *Écart*s répugne à se voir confondu avec les moralistes classiques, La Rochefoucauld qui a « plus de réputation qu'il ne mérite », Vauvenargues « trop triste », La Bruyère « trop vague ». Il ne prend pas seulement ses distances avec leurs thèses : « Est-ce ma faute à moi, si j'entends différemment morale, humanité, vertu et sentence, maxime et proverbe et les définitions autrement qu'un autre. » (§ 1150) Il se défie des formes à effet en raison de leur préciosité non moins que de leur obscurité ; après une séquence consacrée à l'étude de la passion, il avoue : « Je sens bien que tout ceci est trop clair pour me faire honneur. Mes camarades à maximes vous analyseraient tout cela, dans deux lignes, avec une définition scintillante, une antithèse, une comparaison, un rapprochement : mais je ne les comprendrais pas. » (§ 879) Daniel Acke a noté cette indifférence, cet éloignement (un « écart » encore) envers le culte de la forme brève : Ligne ne se sent tenu par aucune contrainte formelle, ses remarques sont de longueurs très variables, étendues s'il est utile au-delà de la page. Ce n'est pas dire qu'il se moque du charme de l'expression, il le conçoit

autrement : privilégier la forme (puisqu'on ne peut se fier à l'originalité, souvent galvaudée, du contenu), viser à « la grâce du style » (§ 311), voilà une des vérités qu'il prétend emprunter à Voltaire, son modèle à cet égard. Il veut, « même en prose, conserver une certaine mesure et rechercher l'harmonie » : sonorités, « arrondissement des mots », longueur des périodes, ton selon le sujet « fleuri, précipité ou concis » (§ 595), à cela tiennent poésie et éloquence du style. En accord avec son souci du naturel, cette exigence de clarté et de délicatesse renforce la vérité d'une parole qui se veut singulière : Ligne ne songe pas à écrire un journal, ce que ses remarques transcrivent c'est dans un langage sans rhétorique une perception individuelle, aussi directe et sincère qu'il se peut, de la vie et de l'homme, la connaissance qu'il en acquiert et médite à partir de la représentation sensible qu'il en a.

L'introduction substantielle, que Daniel Acke consacre à un inventaire complet des sujets traités par Ligne au fil de ses « réflexions morales », met au net les options essentielles selon lesquelles s'organise la philosophie du moraliste. De la démarche du moraliste à ses vues sur la religion, à une rubrique sur l'esprit et le goût, fort bien venue et opportunément placée en fin d'introduction, l'analyse développe un portrait intellectuel du prince, judicieusement centré sur ses conceptions en matière de politique et d'histoire (réserves marquées envers l'activité politique et la « futilité » de l'histoire). Cependant le morcellement de la pensée et la multiplicité des sujets, caractères inhérents à une réflexion par aphorismes, plus proche d'ailleurs de Nietzsche que de La Bruyère, voire la légèreté affectée par

l'auteur soucieux de voiler le sérieux de son entreprise n'abusent pas le commentateur. Il lui paraît légitime de tenir cette désinvolture pour un signe de l'« écart » : non désengagement mais volonté de se tenir à distance, distance critique, mais aussi précaution esthétique, car il importe de ne jamais prendre les choses trop à cœur et de préserver la liberté du ton ; c'est une gymnastique décisive que celle qui maintient l'esprit en équilibre, entre attention et détachement, qui ne veut avoir sur le réel de prise que mesurée, retenue, circonspecte et précautionneusement sensible. Manière d'être toujours un peu ailleurs, de ne se compromettre qu'à demi, d'engager ainsi le lecteur dans la quête où l'auteur s'avance lui-même à demi masqué, présent sans insistance et quelque peu énigmatique. En présence d'un esprit qu'il sait enclin à se dérober, tout en visant au clair et au sincère, Daniel Acke a le grand mérite de ne pas méconnaître ce qui fait l'unité d'une entreprise plus systématique qu'il ne paraît. Il se dit en effet « frappé par la cohérence de sa vision de l'homme et du monde, en dépit de quelques inconséquences et de sa désinvolture affichée. »

Ligne est philosophe, mais malgré ou contre la tradition philosophique. Ce qu'il reproche de manière constante aux Platon, Descartes, Newton, Leibniz, Pascal, Malebranche, c'est d'être « bien ennuyeux à examiner » : il ajoute que les « découvertes » qu'ils ont su faire « sont plutôt l'ouvrage de leur méditation que de leur imagination » (§ 24). Étrange objection, qu'il répète à l'encontre des Anglais Shaftesbury, Pope, Bolingbroke, comme à l'adresse de Hobbes et de Spinoza. On en saisit le sens lorsqu'il oppose

à ces métaphysiciens les Français des Lumières, écrivains de tempérament, dont l'existence et la sensibilité nourrissent l'œuvre : Voltaire a tous les talents et il est l'unique modèle pour le goût. Pas un mot de Kant ni de la pensée allemande, mais on cite les poètes latins, Horace en premier. « Le plus profond penseur », ce n'est pas Pascal, « si vanté sans que je sache pourquoi » (§ 1185), « non, c'est La Fontaine ». Tout s'éclaire quand il nomme Montaigne « mon oracle » (p. 177) ou, mieux, « le héros de mon cœur, dont j'aime tant à parler » (§ 87). La référence répétée aux *Essais*, comme poésie de la pensée, mène au plus près des seuls penseurs dont notre philosophe accepte de se réclamer : « Je crois un peu à Lucrèce, à Épicure, Zénon, beaucoup à Pyrrhon » (p. 186), inspirateur de ces « académiciens » antiques, dont Cicéron est le représentant fréquemment invoqué.

Daniel Acke met, à bon droit, l'accent sur ce « pessimisme anthropologique » de Ligne dont les sceptiques ont minutieusement instruit le dossier. Le tableau que le moraliste propose d'une humanité sans consistance ni vraies qualités, ruminant ses angoisses dans un monde instable et provisoire, l'un et l'autre emportés dans le roulis d'une histoire privée de sens, rejoint le diagnostic général de Montaigne. Il faut avoir lu le long « écart » [556] : il conduit à désespérer de cette raison même dont Ligne se défie (« cette malheureuse raison qui fait toujours qu'on en manque ») ; il faut mesurer les incohérences de l'humaine nature dans l'« écart » [§ 218] ; il faut dans tels et tels « écarts » voir comme l'homme est dépouillé de toute vraie vertu, réduit à sa méchanceté essentielle, alors on

mesure la profondeur tragique d'un diagnostic plus radical que celui de Montaigne, proche, il me semble, de celui que formule en 1818, peu après la mort de Ligne, l'auteur du *Monde comme volonté et comme représentation*. Et l'on peut comprendre que Ligne se libère de cette vision noire, qu'il maintient pourtant sous son regard critique, en inventant une compensation comparable à ce qu'est l'art pour Schopenhauer. Il propose de se pourvoir d'un épicurisme qui ne peut être que volontaire et maîtrisé : Daniel Acke en indique les conditions (p. 17). Amadouer l'équivalent approché d'un bonheur, cela exige qu'abandonnés les jeux dégradants de la vanité sociale et de l'intérêt, on se donne du mal. Peut-être faudrait-il créer une « école du bonheur ». Ligne va jusqu'à esquisser l'utopie d'une vie tempérée, livrée aux charmes et plaisirs naturels, contenue dans une douce modération par une dévotion discrète (§ 78) : on y goûterait, avec une sagesse inspirée de Zoroastre, un état assez analogue au nirvana bouddhique qui tente Schopenhauer. Le monde étant ce qu'il est, c'est des femmes, de celles qui se montrent capables d'un libertinage délicat, que le prince, si attentif aux mœurs du beau sexe, attend, car elles y sont par essence enclines, les plaisirs consciemment et gracieusement consentis qui comblent sans les excès de la passion. En amour, comme en toute affaire de sentiment, Ligne entend clairement concevoir et gérer les incompatibles, pour s'arrêter au point d'équilibre où l'affect, l'imagination, la sensibilité n'ont pas étouffé l'esprit d'analyse.

On ne lit pas les règles de l'éthique individuelle que Ligne s'applique à élaborer au fil des jours, sans penser

(Daniel Acke le nomme) à Stendhal, au Stendhal que révèle le *Journal* : en 1810, par exemple, il cherche des leçons de vie dans Maine de Biran et les Idéologues, d'assez proches contemporains de Ligne, autant que dans les romans de Germaine de Staël (*Corinne* surtout), laquelle écrivit la préface de la première anthologie des pensées du prince. Sur le thème de l'égoïsme dont il convient à la fois de se garder et d'entretenir les bienfaits à la faveur d'une solitude judicieusement organisée (« L'égoïsme est de n'en pas avoir », mais « je suis le seul qui vive ainsi »), les deux moralistes pourraient s'entendre, en dépit de la différence d'âge. Le mieux est de « ne tenir à rien » qu'à soi-même et, selon ce principe, de se défendre de tensions d'esprit intempestives comme de la frénésie des passions ou du désarroi que causerait l'image du monde et de l'homme : il suffit d'être au spectacle. Ligne, très averti du changement qui affecte le climat intellectuel et habile à s'en imprégner, indique la voie à celui qui est encore Henri Beyle. Quand le vieux maréchal répète : « Point d'exagération », le jeune conseiller d'état avoue : « Je cherche à me défendre de l'exagération. » De part et d'autre, la même application à maintenir l'écart, à ne compromettre le moi dans rien d'extérieur, à ne pas se laisser « posséder ». Ils sont tous deux également soucieux de perfectionner un art tout personnel de plaire. Ligne en définit parfaitement les règles : toute une chimie subtile des qualités attendues, mais chacune ramenée à une étroite mesure, à un degré voisin de l'impalpable (pp. 912-913).

Ligne n'est certes pas Stendhal, mais il ne s'identifie ni à un pur héritier des Lumières, ni à l'un des émules

romantiques de ce Chateaubriand dont Stendhal récuse les jugements littéraires, le style et l'influence (ses « phrases nombreuses et prétentieuses »). Il a vive conscience d'être d'un temps où s'effondre le passé auquel il crut et voulut appartenir : aussi remarque-t-il que Sénac de Meilhan, qu'il apprécie, a clos en moraliste une période décidément révolue (§ 745). Quant à son idée de l'histoire et au sentiment qu'il retire de la crise révolutionnaire, on les prêterait parfois à un Senancour moins attaché à ses tristesses. L'ennemi de Ligne, ce pourrait être, en effet, l'ennui où paraît se complaire Senancour, un ennui inhérent à l'époque ; mais l'égotiste sait assez bien s'en dispenser. À la charnière des siècles Ligne n'est plus seulement le « philosophe », il a fait son choix dans les propositions des Lumières. Il ne croit pas l'homme correctement construit pour la société, il n'y a plus de « monde » pour la conversation (§ 147). L'« homme d'esprit » est opportunément mort, il reste à se rendre capable à nouveau d'une « élévation d'âme » que l'esprit même contrariait (§ 553).

Le volume excellemment édité par Jeroom Vercruyssen et Daniel Acke nous aide à réinventer la situation de Ligne : les deux index proposés, dont un remarquable *Index des notions*, à juste titre préféré par son auteur à un index des thèmes, favorisent grandement des investigations nouvelles. Le prince avait tort de se montrer inquiet quand il s'exclamait au terme de sa brève Préface : « Ah ! Mon pauvre ouvrage ! Ah ! Mes écarts ! Comme vous serez traités, si jamais vous voyez le jour. »

Jean Dagen

Benedetta Craveri, *Marie-Antoinette et le scandale du Collier*, Paris, Gallimard, 2008, un vol. in-8°, 93 [iii] p.

L’Affaire du collier ? Notre mémoire nous rappelle spontanément l’année 1785, la reine Marie-Antoinette, le cardinal de Rohan, Cagliostro, la « comtesse » de la Motte. On croit connaître cette histoire en détail. Et pourtant... quel imbroglio ! Ce qui au départ n’était qu’une vaste escroquerie dégénéra rapidement au point que le scandale ébranla le trône, renforça les attaques contre la reine, et devint finalement, comme le disait Goethe, la « préface » à la Révolution française.

Bien que la reine ne fût nullement impliquée dans cette sombre histoire, celle-ci se retourna contre elle, et déclencha une odieuse campagne de pamphlets éhontés, haineux, voire obscènes. Certes, la monarchie était de plus en plus l’objet de critiques dont le caractère subversif allait en croissant. Mais à cette occasion la campagne redoubla et « l’Autrichienne » devint la cible préférée des pamphlétaires.

Le bref essai de Benedetta Craveri n’a certes pas l’ambition d’apporter du neuf dans cette histoire (dont soit dit en passant le prince de Ligne ne souffle mot dans ses *Fragments de l’histoire de ma vie*), peu s’en faut. Mais à l’aide de documents de première main (*cf.* la note bibliographique pp. 93-94), l’auteur a le mérite de reconstituer minutieusement l’affaire à partir de ce jour de l’Assomption de 1785, quand le cardinal de Rohan, vêtu de ses ornements liturgiques, s’apprêtait à célébrer la messe

et fut arrêté publiquement devant le Tout Versailles. Le récit des événements qui précéderent l'arrestation et ceux qui la suivirent se lit presque comme un roman passionnant, d'un trait. Le grand public a sous les yeux un exposé précis, clair, entraînant, des faits, ce qui n'est pas un mince mérite pour un sujet aussi complexe, sans oublier de fines analyses psychologiques des principaux personnages. Marie-Antoinette n'est guère ce personnage figé que l'on se plaît encore à évoquer aujourd'hui. Elle ose affronter certaines traditions conservatrices, voire désuètes. Le « cercle de la reine » est dépeint comme si l'on s'y trouvait en personne. Nonobstant cette attitude novatrice, l'opinion publique la condamnera, et finira par exalter Rohan, acquitté, salué comme une victime de la monarchie. La « comtesse » de La Motte aura droit à un châtiment bien mérité. Certes, il demeure des points obscurs dans cette affaire (de nombreux documents ont été perdus ou détruits) mais l'auteur a la franchise de le reconnaître.

Bref, voici un livre à lire, soit pour se rafraîchir la mémoire, soit pour connaître cette affaire malheureuse qui a alimenté des passions et des fantaisies souvent douteuses. On ne saurait insister assez sur les qualités de cet ouvrage, qui ne sont pas toujours à l'honneur dans certains « récits historiques » contemporains.

Jerome Vercreuysse

Capitaine William Snelgrave, *Journal d'un négrier au XVIII^e siècle*. Introduction et notes par Pierre Gilbert S. J. Paris, Gallimard Témoins, 2008, un vol. in-8°, 254 p.

C'est au cours du siècle des Lumières que les partisans de l'abolition de la traite des Noirs commencèrent à multiplier les appels en faveur de ces malheureux. Helvétius parle du goût de sang qui imprègne le sucre, et l'on se souviendra certainement de la relation que le « Nègre de Surinam » fait à Candide sous la plume de Voltaire. Vers la fin du siècle, le mouvement prit de l'ampleur tant en France qu'en Angleterre. La traite ne fut abolie en France qu'en 1815 malgré tous les efforts de la Société des Amis des Noirs.

Les ouvrages consacrés à l'abolition de la traite ne manquent pas, mais ceux qui tentent de justifier cette odieuse pratique sont plus rares et moins connus. Pour connaître ces apologistes, l'on sera reconnaissant à Pierre Gilbert d'avoir publié ce *Journal d'un négrier* britannique, dans la traduction française de Coulange, qui suivit d'un an l'édition originale anglaise de 1734. Certes, les arguments du capitaine Snelgrave ne brillent guère par leur originalité : acheter à prix coûtant des êtres humains ? C'est leur épargner une mort certaine dans les guerres tribales. Les maltraite-t-on ? Que non : à quoi bon dégrader une marchandise payée parfois fort cher ; au contraire, il faut lui prodiguer les meilleurs soins. Et de toute façon, en Amérique, le sort des Noirs sera toujours préférable à celui qui les attend en Afrique. Si des mutineries éclatent, on les traitera comme l'imposent les règlements de la marine anglaise, un point c'est tout. Tout cela suscite l'impression d'un « déjà lu, déjà entendu ». Snelgrave croit en sa bonne foi, exécute les ordres donnés et se sent parfaitement à

l'aise en exposant avec candeur les arguments en faveur de la traite.

Cette argumentation constitue le deuxième des trois « livres » du capitaine. À nos yeux, le premier livre s'avère le plus intéressant parce qu'il est de loin le plus documentaire. Notre capitaine relate avec un réel talent de narrateur l'histoire du déclin du royaume de Juba (voisin du Dahomey de l'époque 1726-1730). Nous avons affaire ici à un anthropologue sans le savoir : coutumes étranges, bizarres, parfois cruelles, des peuplades que ses voyages le long des côtes africaines lui ont permis d'observer en détail et qu'il nous rapporte sans fioritures.

Reste le troisième « livre » qui, à vrai dire, n'offre aucun rapport avec ceux qui le précèdent. Le capitaine Snelgrave raconte, toujours avec sa vivacité habituelle, comment il fut capturé, ainsi que son navire, par des pirates au large des côtes de Guinée en 1719. Toujours écrit de première main comme les autres textes, ce récit nous plonge dans le vif du monde de la piraterie : point de romanesque, mais la réalité nue comme celle qui est à la base des deux premiers livres.

Pour présenter ces documents qui ne sont pas des romans (comme il en parut tant à l'époque), Pierre Gilbert nous gratifie d'une introduction bien fournie (pp. 9-32) qui nous offre une réponse à toutes les questions que la lecture de ces récits peut susciter chez un lecteur d'aujourd'hui. Il s'agit en effet d'un genre « littéraire » à peine connu des spécialistes et à peu près ignoré du grand public, habitué aux fictions qui prétendent lui faire avaler leurs élucubrations comme authentiques. De plus les nom-

breuses notes critiques de Pierre Gilbert au fil des pages de Snelgrave contribueront à ramener à la réalité les lecteurs trop imaginatifs. Nous lui savons gré d'avoir tiré de l'inconnu ces documents particulièrement intéressants et de nous les présenter avec toute la rigueur qu'exige une édition critique certes, mais parfaitement lisible par le plus grand nombre.

Jeroom Vercruyse

Bibliographie descriptive des écrits du prince de Ligne, Paris, Honoré Champion, 2008, 559 p.

Les éditions des ouvrages du prince Charles-Joseph de Ligne (1735-1814) se succèdent sans discontinuer depuis de dernier tiers du XVIII^e siècle. C'est dire assez qu'elles sont très nombreuses, les anciennes autant que les modernes.

Les bibliophiles avertis recherchent particulièrement les éditions anciennes, assez rares. Les chercheurs et libraires sont également parfois perdus dans la masse des éditions et des traductions. Quelle est réellement l'édition originale, alors qu'on en rencontre plusieurs différentes porteuses du même millésime, ou même sans date. La dernière bibliographie, fort incomplète et parfois fautive date de 1914. C'est celle de Hector De Backer, parue dans l'annuaire de la Société des Bibliophiles et Iconophiles de Belgique de 1914.

Désormais, nous possédons enfin une bibliographie complète et crédible. Pendant des années, le professeur Jeroom Vercruyse, « ligniste » bien connu, a traqué les éditions du prince à travers l'Europe entière, et même outre-Atlantique. Le résultat de cette chasse est absolument étonnant à plus d'un point de vue. L'auteur a découvert des écrits, inconnus jusqu'à aujourd'hui, démêlé le fouillis des éditions anciennes, trouvé des traductions anciennes totalement inconnues, en allemand, en anglais, en polonais, en bulgare, en espagnol, en italien, en néerlandais, en roumain, en russe, en portugais...

L'ensemble de ces trouvailles est présenté selon un schéma facile, titre par titre, en suivant une progression chronologique. Chaque chapitre est précédé d'une étude sur les circonstances de la genèse et de la publication, fondée souvent sur des documents inédits. La méthode suivie s'inspire de celle employée jadis par l'auteur pour sa *Bibliographie descriptive des ouvrages du baron d'Holbach*, un « classique » bien connu des libraires et bibliophiles.

Chaque édition est pourvue d'une description détaillée du contenu. C'est ainsi que, pour la première fois, l'on peut avoir un aperçu complet et fort détaillé des 34 volumes des célèbres, mais rarissimes, *Mélanges militaires, littéraires et sentimentales*, aperçu doublé d'une liste des incipit des pièces en vers, qui meublent les vides entre deux écrits militaires, deux portraits, des pièces de théâtre etc. Des illustrations de pages de titre viennent compléter les descriptions des éditions les plus rares.

L'analyse des éditions plus récentes (sans oublier les anthologies parfois quelque peu fantaisistes) suit le même

schéma et nous fait voyager du Mexique aux États-Unis, en passant par la Belgique, l'Allemagne et bien d'autres pays. Le prince, déjà connu pour son caractère européen, fait désormais figure d'auteur imprimé sur toute la planète, ou presque.

L'auteur a réservé, en outre, un chapitre particulier aux ouvrages imprimés sur la fameuse presse privée et un autre aux apocryphes.

Enfin, cette *Bibliographie descriptive* est pourvue d'un index des plus détaillés qui facilitera les recherches relatives aux ouvrages de celui dont Madame de Staël disait, déjà en 1809, qu'il était « le seul étranger, qui dans le genre français, soit devenu modèle, au lieu d'être imitateur ».

Cet ouvrage incontournable peut utilement être consulté en regard de la *Bibliographie des écrits relatifs au prince de Ligne 1749-2004*, du même auteur, Paris, Honoré Champion, 2006.

De plus, une visite aux sites < <http://www.princechjdeligne.be> > et < <http://www.chjdeligne-integral-34melanges.be> > vous réservera d'agréables et utiles découvertes.

Jerome Vercruyse

L'édition de ce dix-huitième tome des *Nouvelles Annales
Prince de Ligne* a été réalisée en décembre 2009 par :

Éditions ALITER
Print & Web Publishings
c/o G. Halleux
Av. Gustave Latinis, 93 / Bte 1
B-1030 Bruxelles
Courriel : web@aliter.be
Indicatif Dépôt légal belge : 11.036
Indicatif éditeur AFNIL : 2-9600650

Ouvrage publié avec l'aide de
la Communauté française de Belgique

I.S.S.N. (v. électronique) : 2030-2355

Groupe d'Études Lignistes
Bruxelles